

Bécassine à Clocher-les-
Bécasses / Texte de Caumery
; Illustrations de J.-P. Pinchon

Caumery (1867-1941). Auteur du texte. Bécassine à Clocher-les-Bécasses / Texte de Caumery ; Illustrations de J.-P. Pinchon. 1935.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

BÉCASSINE

a

Clocher-les-Bécasses



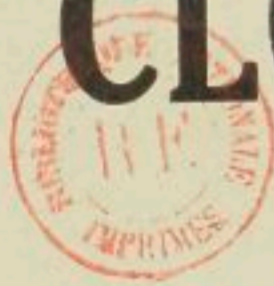
Éditions Gautier-Languereau, 18-RUE JACOB-PARIS-6^e





BÉCASSINE

A CLOCHER-LES-BÉCASSES



Texte de CAUMERY

Illustrations de J.-P. PINCHON



PARIS

ÉDITIONS GAUTIER-LANGUEREAU

18, RUE JACOB, 18

1935

(Imprimé en France)

Fol. 135
588

4° Ka. 135 (21)



EN VENTE

LES ALBUMS DE BÉCASSINE

par CAUMERY

Illustrations en couleurs de J.-P. PINCHON

L'ENFANCE DE BÉCASSINE.	1 Album
BÉCASSINE EN APPRENTISSAGE.	—
BÉCASSINE PENDANT LA GUERRE.	—
BÉCASSINE CHEZ LES ALLIÉS.	—
BÉCASSINE MOBILISÉE	—
BÉCASSINE CHEZ LES TURCS.	—
LES CENT MÉTIERS DE BÉCASSINE.	—
BÉCASSINE VOYAGE.	—
BÉCASSINE NOURRICE.	—
BÉCASSINE ALPINISTE.	—
LES BONNES IDÉES DE BÉCASSINE.	—
BÉCASSINE AU PAYS BASQUE.	—
BÉCASSINE, SON ONCLE ET LEURS AMIS.	—
L'AUTOMOBILE DE BÉCASSINE	—
BÉCASSINE AU PENSIONNAT	—
BÉCASSINE EN AÉROPLANE	—
BÉCASSINE FAIT DU SCOUTISME.	—
BÉCASSINE AUX BAINS DE MER.	—
BÉCASSINE DANS LA NEIGE	—
BÉCASSINE PREND DES PENSIONNAIRES.	—

Format grand in-4° (23 × 32¹/₂), 64 pages.

L'ALPHABET DE BÉCASSINE, même format, 16 pages.	1 Album.
BÉCASSINE MAÎTRESSE D'ÉCOLE, même format, 32 pages.	—
LES CHANSONS DE BÉCASSINE, texte de CH. MAGUÉ, musique de F. DARCIÉUX, même format, 32 pages.	—

LES ALBUMS DE NANE

par A. LICHTENBERGER

Illustrations en couleurs de Henry MORIN

LES VACANCES DE NANE	1 Album.
NANE ET SES BÊTES.	—
LE RÈGNE DE NANE.	—
NANE AU MAROC.	—
NANE POLICIÈRE	—
NANE CHEZ LES SALTIMBANQUES	—
NANE ET LA VIE DE CHATEAU.	—
MARRAINE CHEZ NANE	—
NANE ET SA FILLE	—
NANE CHEZ YASMINA.	—
NANE FAIT DU CINÉMA	—

Format grand in-4°, 32 pages.

L'ÉLÉPHANT HOUNDJI-POUNDJI, par A. LICHTENBERGER, illustrations en couleurs de HENRY MORIN	1 Album
---	---------

Format grand in-4°, 32 pages.

MILOULA LA NÉGRILLONNE, par HÉLÈLE, illustrations en couleurs de R. DE LA NÉZIÈRE.	1 Album.
---	----------

Format grand in-4°, 32 pages.

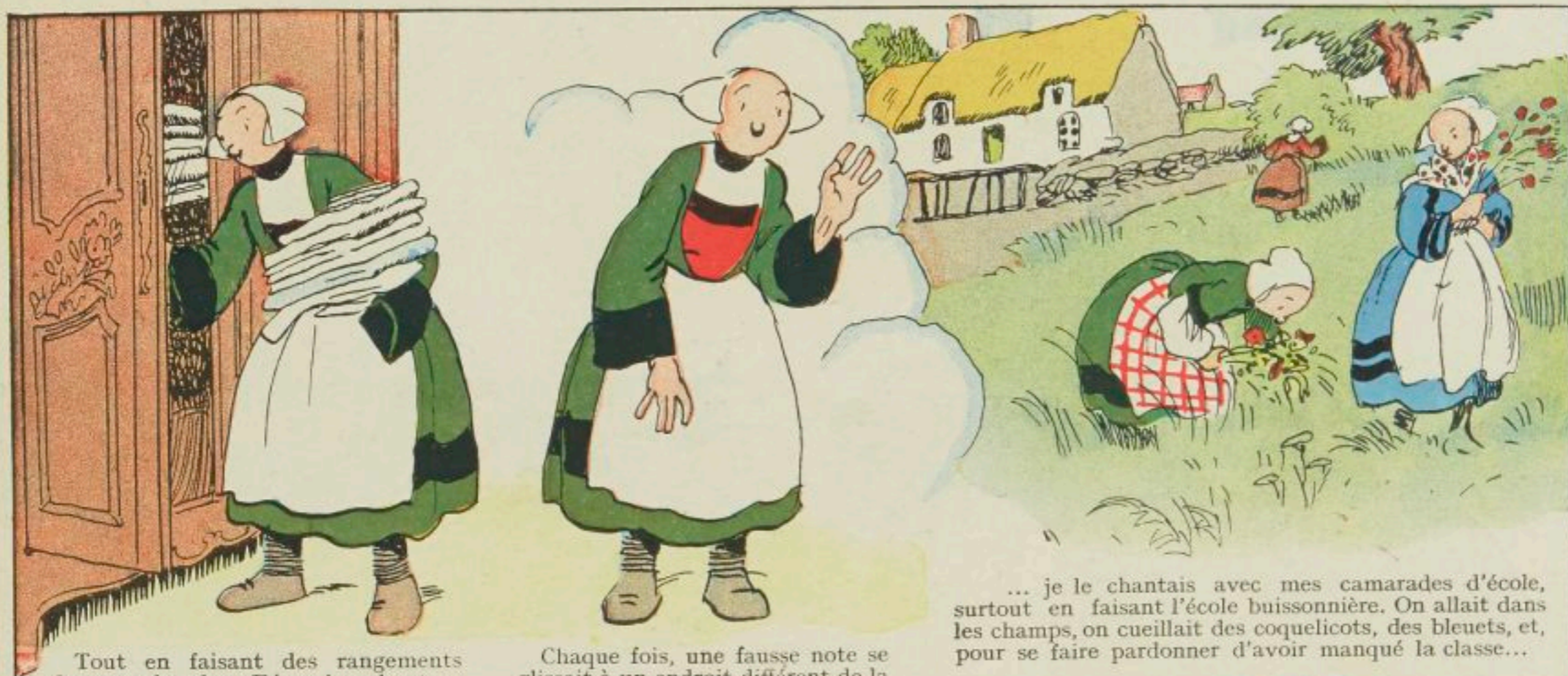
JACQUELINE ET SON CHIEN PATAUD.	1 Album.
PATAUD-LE-CHIEN A LA CAMPAGNE	—

Texte de RAYMOND PETIT, illustrations en couleurs
de HÉRVÉ MALLET

Format grand in-4°, 32 pages.

BÉCASSINE

A CLOCHER-LES-BÉCASSES



Tout en faisant des rangements dans sa chambre, Bécassine chantonnait : « Un bouquet de fleurs pour mettre à son cœur... » L'air 'ui plaisait, elle le chanta à plusieurs reprises.

Chaque fois, une fausse note se glissait à un endroit différent de la mélodie. Un *couac*, suivi d'enrouement, interrompit le chant. Alors, à mi-voix, Bécassine monologua : « J'aime cet air-là... et ça me rappelle le temps où, toute mioche, à Clocher-les-Bécasses...

... je le chantais avec mes camarades d'école, surtout en faisant l'école buissonnière. On allait dans les champs, on cueillait des coquelicots, des bleuets, et, pour se faire pardonner d'avoir manqué la classe...



« ... on offrait le bouquet à sa m'man. » Elle se tut quelques instants, absorbée par le souvenir de ses années d'enfance. Puis elle reprit : « Le bouquet de fleurs des champs, je le soignais surtout... »

« ... quand c'était la fête de m'man... Mais, j'y pense... la fête de m'man, la sainte Yvonne, c'est bientôt, dans le commencement de juin, je crois... Faut que je cherche la date ! » Elle décrocha du mur son calendrier à effeuiller...



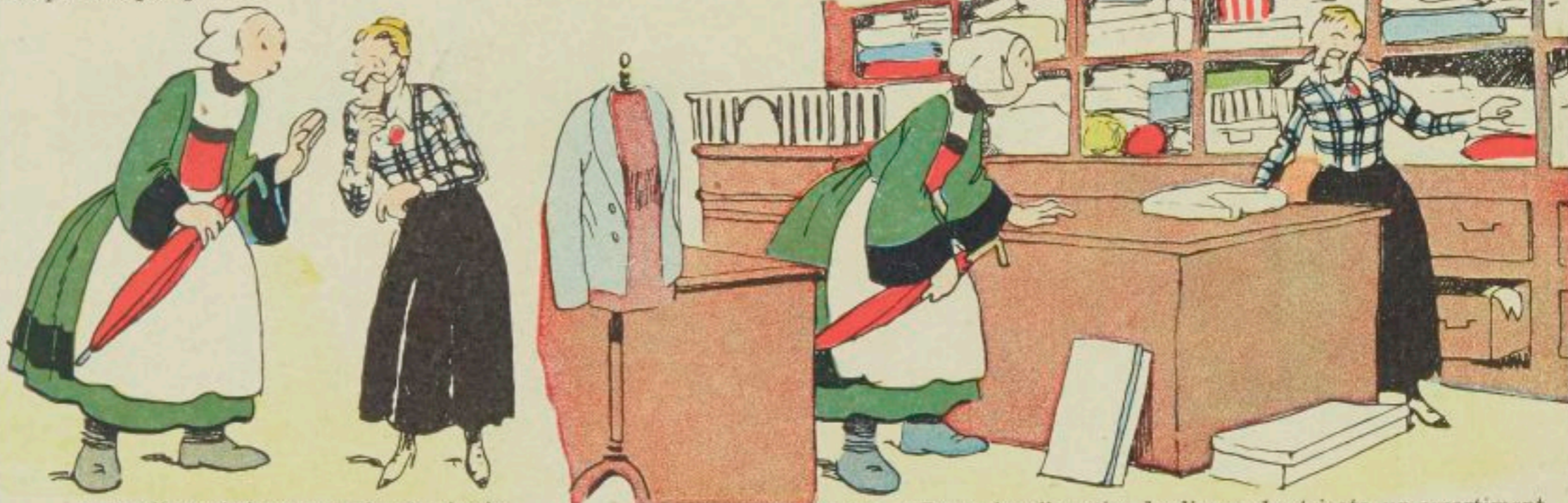
... et, soulevant les feuillets sans les détacher, elle lut : « Fortuné, Emilie, Clotilde, Francis... c'est pas ça... Ah ! 5 juin, sainte Yvonne, nous y voilà !... Le 5 juin, la fête de m'man... Faut que je lui écrive mes vœux et souhaits du cœur, et même sans perdre de temps... »



« ... si je veux que ma lettre arrive pour la fête ! Il me faut un beau papier. Je l'achèterai en allant chercher Loulotte à son collège. » Elle se munit de son inséparable parapluie...

... bien que le soleil brillât d'un vif éclat, et s'achemina d'un pas rapide vers une boutique toute voisine du collège. Personne n'a jamais su le nom de la marchande.

Les écoliers l'appellent M^{me} Capharnaüm, à cause du désordre apparent des marchandises qu'elle entasse dans son étroit magasin. M^{me} Capharnaüm y était seule. Bécassine s'informa de sa santé, l'entretint, comme il lui parut que la politesse l'exigeait, de la pluie, du beau temps...



... et de divers événements récents. Après quoi, elle fit connaître l'objet de sa visite. « Voyons, dit M^{me} Capharnaüm, que je me rappelle... Papier à lettres pour fêtes et compliments, troisième casier au fond...

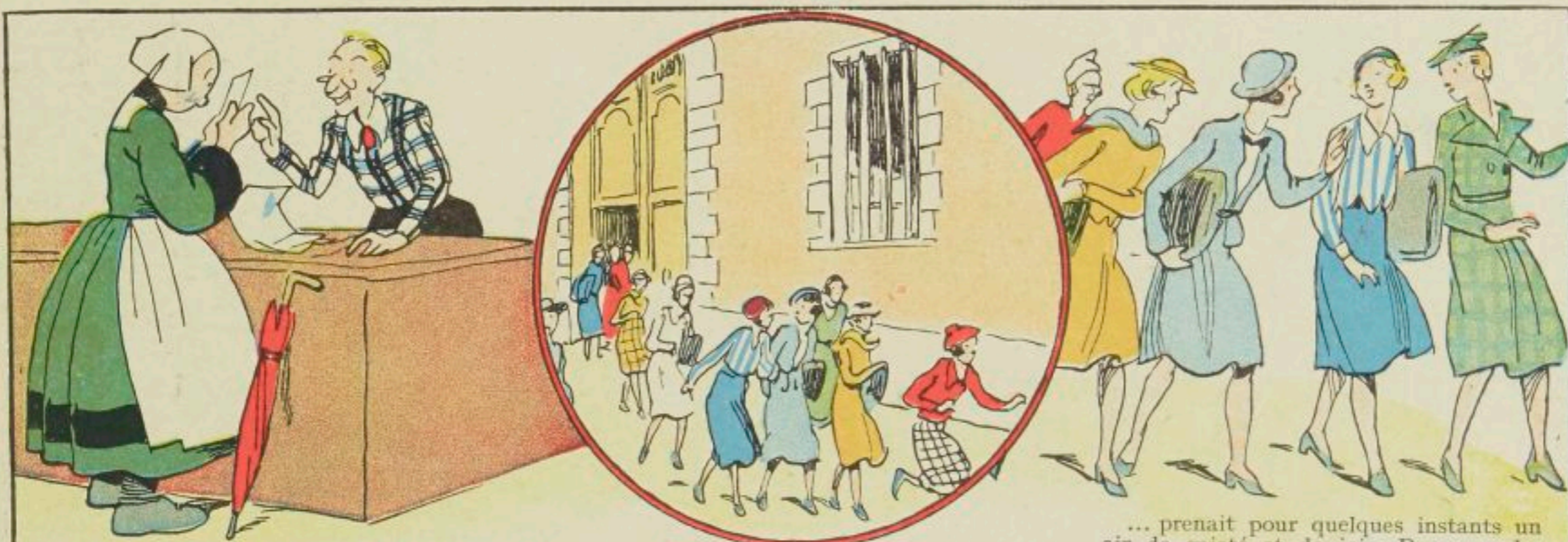
« ... quatrième paquet... » Du casier elle retira des livres, des tricotés, un assortiment de menus objets de mercerie. Et, enfin, elle posa le quatrième paquet sur le comptoir en disant : « Voilà ce qu'il vous faut, mademoiselle Bécassine ! » Celle-ci s'extasia : « Vrai ! vous êtes étonnante de trouver les choses comme ça, du premier coup, sans chercher... Vos marchandises...



« ... c'est rangé dans votre cerveau, et joliment bien ! » Flattée, M^{me} Capharnaüm sourit. Cependant, Bécassine déplaçait la chemise d'enveloppe et de nouveau, manifesta son admiration :

« Ce que c'est joli, tout ça ! Chez vous, tout est de bon goût ! La conséquence, c'est que je ne sais pas quoi choisir ! Aidez-moi. » Elle étalait les feuilles sur le comptoir, les prenait, les reposait, hésitante. Il y en avait où des amours joufflus...

... présentaient un cœur. Sur d'autres, ce cœur était emporté dans les airs par des oiseaux, sur d'autres encore on voyait des fleurs emblématiques. Et toutes avaient des bordures simulant la dentelle.



« Prenez celui-ci, conseilla M^{me} Capharnaüm, c'est le plus artistique ! » Tout en enveloppant l'œuvre d'art, elle glissa un œil vers le collègue et ajouta : « Pressez-vous, M^{me} Bécassine, voilà les élèves de la classe de votre petite qui sortent ! »

Du grand bâtiment à la façade sévère jaillissait un flot de fillettes d'une douzaine d'années. Elles se dédommageaient des heures de travail silencieux en bavardant avec entrain. Des rires fusaient. La rue étroite et sombre, ayant gardé l'aspect du Paris d'autrefois...

... prenait pour quelques instants un air de gaieté et de joie. Dans un des groupes les plus animés, Bécassine repéra Loulotte. Presque depuis sa naissance, elle veille avec le cœur d'une vraie mère...



... sur l'enfant orpheline que M^{me} de Grand-Air a adoptée. Sans quitter ses amies, Loulotte lui cria : « Je t'ai vue sortir de chez M^{me} Capharnaüm. Qu'est-ce que tu as acheté ? Qu'est-ce qu'il y a dans ton paquet ? »



Mais cette jeune personne saute volontiers d'une idée à une autre. Sans attendre la réponse, elle continua : « Geneviève nous accompagne. Sa bonne la reprendra à la maison. On va bien s'amuser, tu joueras avec nous. »



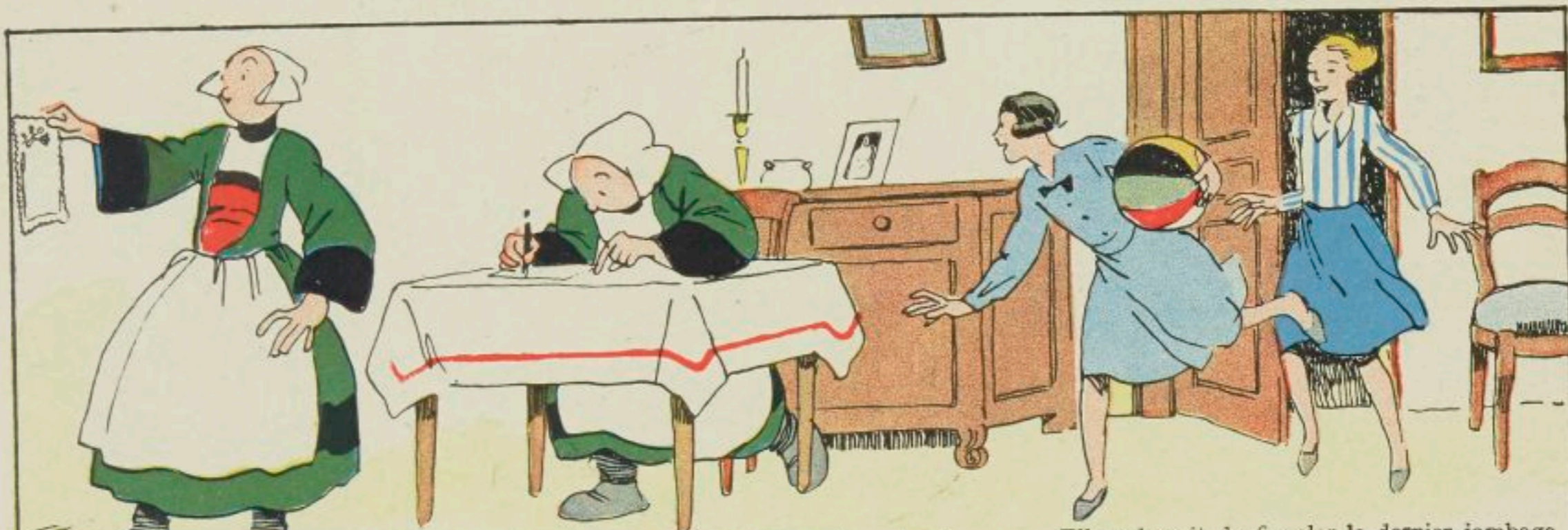
« J'ai pas le temps, répondit Bécassine, faut que j'écrive ! » Ces paroles, qui n'auraient pas manqué de lui attirer une vigoureuse protestation, furent couvertes par les bruyants adieux qu'échangeaient les écolières. Bras dessus, bras dessous...



...causant, gesticulant, sautillant, Geneviève et Loulotte se dirigèrent vers l'hôtel que la marquise de Grand-Air habite au Faubourg Saint-Germain. Elles marchaient à grande allure, Bécassine s'essouffait à les suivre.



« On a l'estomac dans les talons ! lui déclara Loulotte. Tu vas nous faire donner un bon petit goûter. » Bécassine confia les deux fillettes aux soins de la cuisinière Marie, puis murmura : « Pendant qu'elles goûtent, j'aurai le temps de faire ma lettre. »



Rentrée dans la chambre qu'elle habite avec Loulotte, Bécassine considéra avec admiration son papier, nettoya son stylo...

... en renouvela l'encre et, enfin, s'assit en murmurant : « S'agit maintenant de ne pas gâter ma feuille ! » Après quelques instants de profonde réflexion, d'une main qui tremblait un peu, elle traça : *Ma chaire maman...*

Elle achevait de figurer le dernier jambage de l'n, quand elle fut interrompue par deux bolides qui, à grand bruit, firent irruption dans la chambre. Les deux bolides étaient Loulotte et Geneviève. Naturellement, elles négligèrent de fermer la porte. La fenêtre était ouverte.



Porte et fenêtre battirent violemment, un courant d'air s'établissait qui enleva et fit tourbillonner la lettre.

« Mon beau papier ! » cria Bécassine. Geneviève le saisit au vol, le lui tendit en remarquant qu'il était un peu froissé. « Je vais le repasser au fer chaud, dit Bécassine, et puis je finirai d'écrire. — Tu feras ça...

« ...plus tard, riposta Loulotte. Pour le moment, tu vas descendre au jardin et jouer au ballon avec nous ! » Bécassine est une gouvernante accoutumée à être gouvernée.



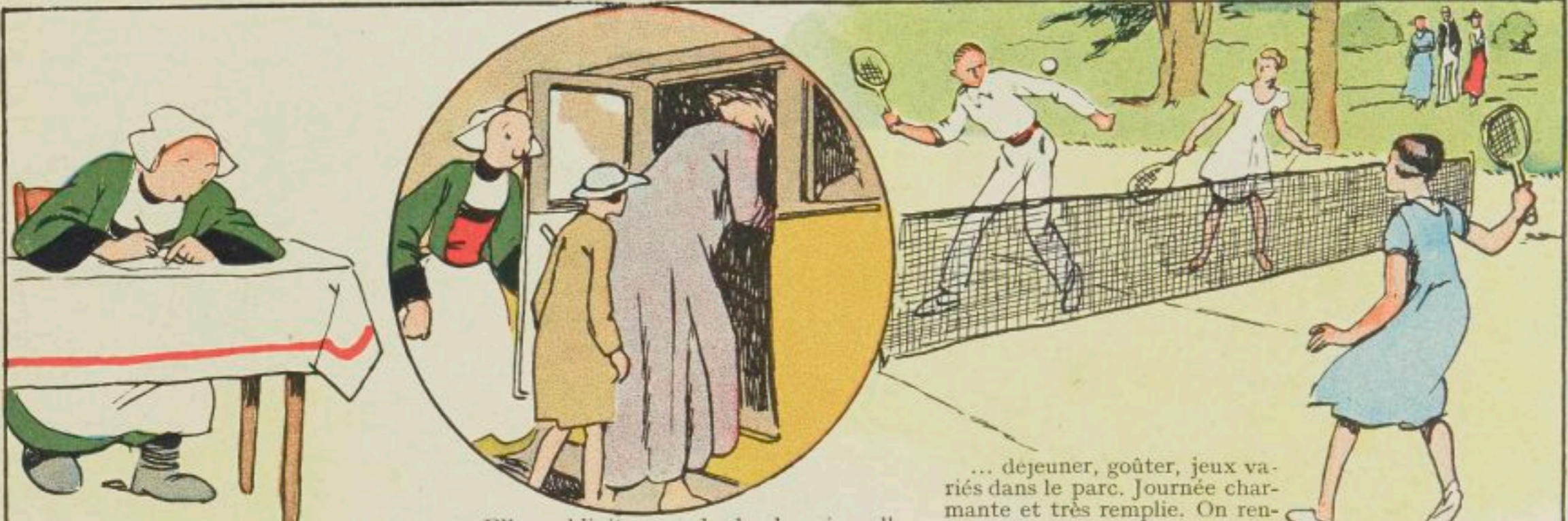
Docilement, elle suivit les deux amies. La partie de ballon fut joyeuse, animée, féconde en péripéties amusantes, elle se prolongea jusqu'au dîner. Le soir seulement...



...Bécassine put s'occuper de sa lettre. Avec peine, elle effaça les plis : tantôt le fer était trop chaud, et tantôt il ne l'était pas assez. Enfin, ayant réussi sa délicate opération...



... la brave fille se mit de nouveau en posture d'écrire. Elle regarda le plafond comme si les idées devaient en tomber, se gratta le front, fourragea dans sa coiffe, puis, subitement inspirée, commença en ces termes :



Je mets la main à la plume pour vous dire... « Ouf ! fit-elle, ça me paraît un bon début. Mais il se fait tard, le travail de cerveau, y a rien qui me fatigue tant : je vais me coucher et je finirai demain ! »

Elle oubliait que, le lendemain, elle devait accompagner Mme de Grand-Air et Loulotte dans une visite chez une amie de la marquise, aux environs de Paris. Départ de bonne heure en auto...

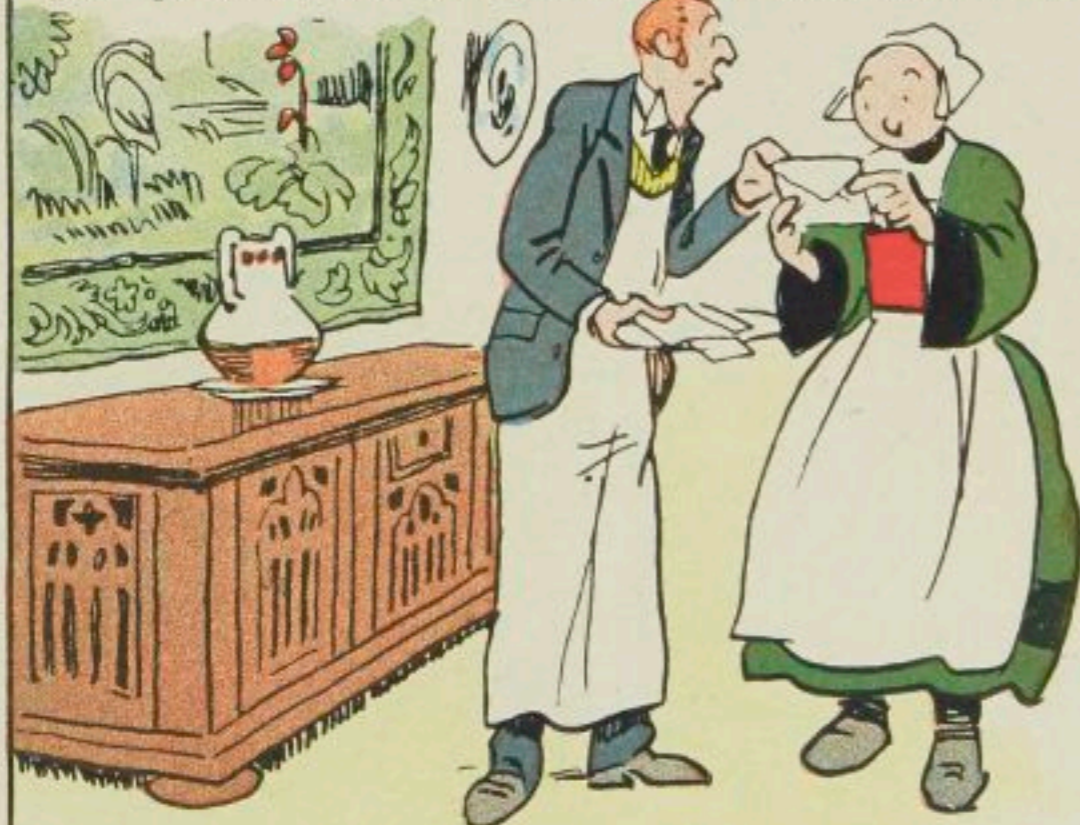
... déjeuner, goûter, jeux variés dans le parc. Journée charmante et très remplie. On entra tard, trop tard pour que la lettre pût être terminée et expédiée ce soir-là.



Or, c'était la veille de la sainte Yvonne. « C'est manqué ! réfléchit Bécassine : une lettre de fête qui arrive après la fête, c'est bête comme quelqu'un qui rate le train. M'man me...

« ...pardonna. Mais je ne veux pas perdre mon papier. Il est trop beau et il m'a coûté trop cher ! Je l'emploierai pour une autre occasion. » Elle le rangea soigneusement, puis n'y pensa plus. Une autre lettre devait lui rappeler...

... celle restée en panne. Quelques semaines après cet incident, traversant le vestibule, Bécassine se rencontra avec le valet de chambre Hilarion, au moment où celui-ci recevait des mains du concierge...



... le courrier du matin. « Tiens ! lui dit Hilarion, une lettre pour Madame, qui vient de votre pays ! — Faites voir, demanda Bécassine. C'est bien ça, continua-t-elle, il y a Clocher-les-Bécasses marqué sur le cachet, et je reconnais...

« ... l'écriture de mon oncle Corentin. Qu'est-ce qu'il peut bien dire ? Monsieur Hilarion, voulez-vous me permettre de porter le courrier à Madame ? » Après un peu d'hésitation, Hilarion lui remit le plateau sur lequel il avait posé les lettres.



« Madame, dit Bécassine, en entrant dans le boudoir de sa maîtresse, voilà les lettres et les journaux ! » La marquise de Grand-Air désigna une table voisine de celle sur laquelle elle écrivait :

« Mettez le plateau là ! » dit-elle. Elle fit un tri rapide, conserva à la main une des lettres et reprit : « Hilarion est donc sorti ? C'est lui qui, d'ordinaire, apporte le courrier ! » Bécassine rougit légèrement, tortilla son tablier...

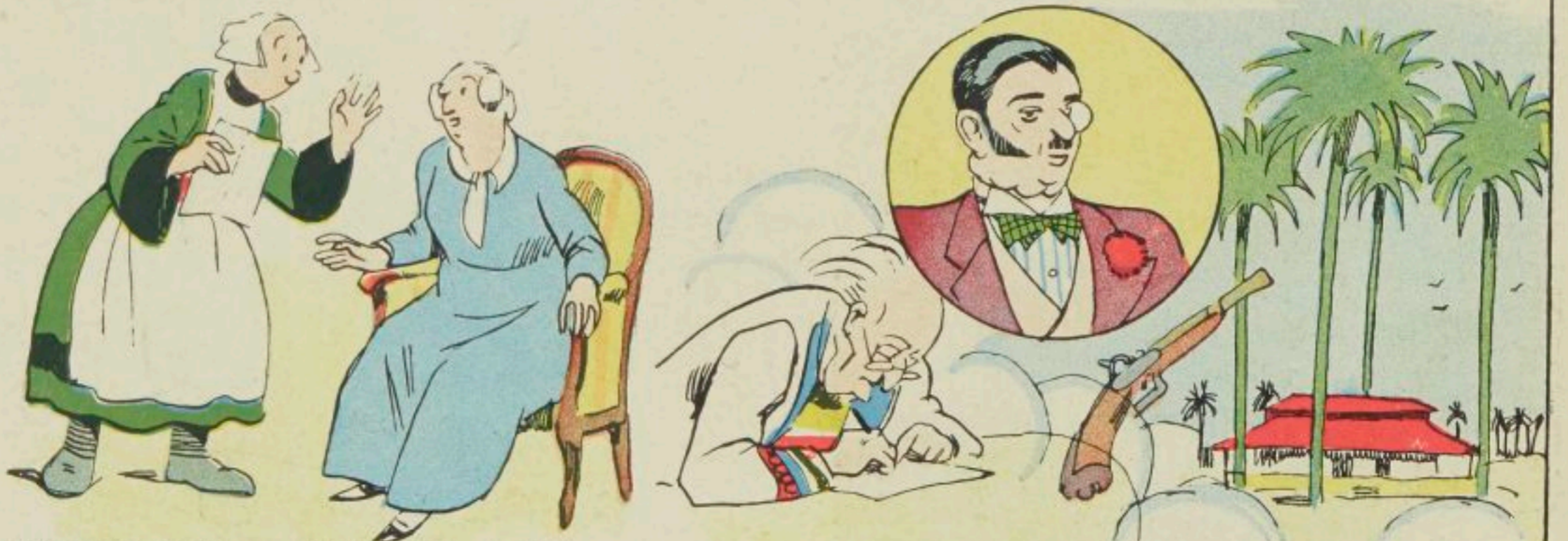
... et, enfin, répondit : « Je lui ai demandé à le remplacer, à cause de la lettre que tient madame, qui vient de mon pays, d'où je n'ai pas eu de nouvelles depuis bien longtemps. — C'est peut-être que vous n'écrivez pas souvent ! »



Cette remarque augmenta la confusion de Bécassine, qui chiffonna de nouveau son tablier. « J'ai commencé d'écrire, balbutia-t-elle, et j'ai pas pu finir. » Cependant, la marquise avait décacheté la lettre. Elle avait ajusté ses lunettes,...

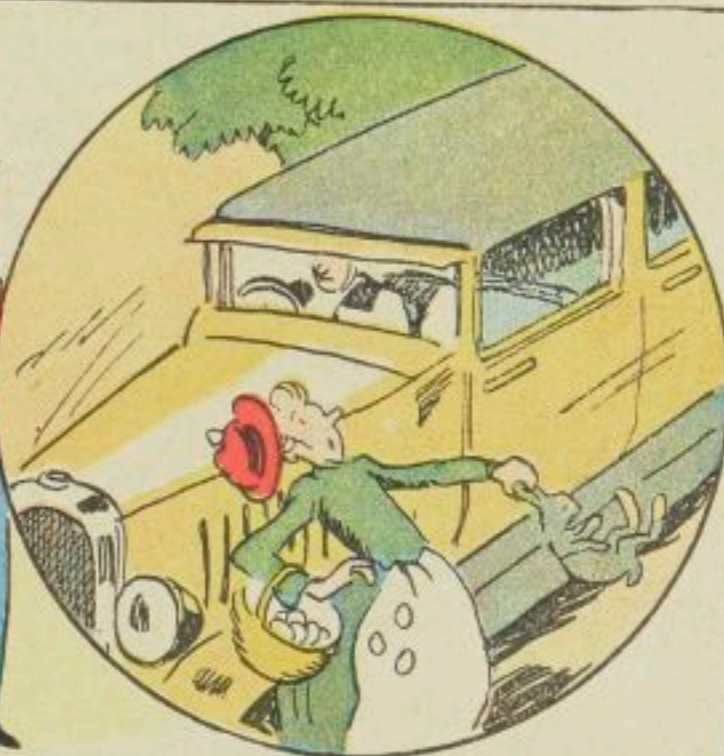
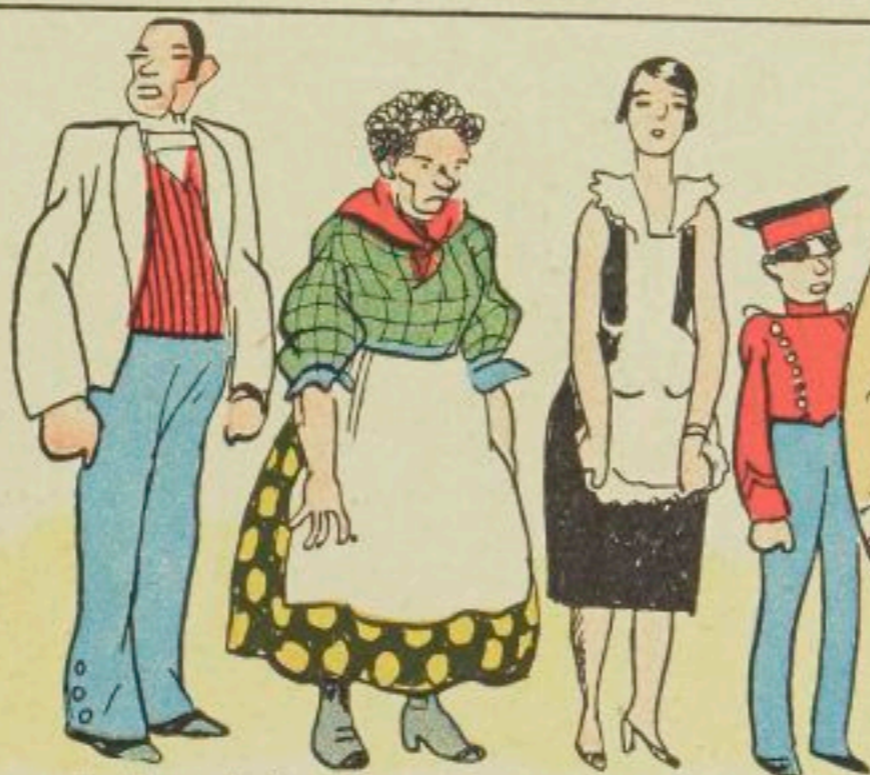
... puis, les avait renforcées d'une loupe. « C'est de votre oncle Corentin, dit-elle. Quelle encre pâle ! J'y perds mes yeux. Vous qui avez l'habitude de son écriture, tâchez de déchiffrer ceci et lisez à haute voix ! »

Non sans hésiter, à nonner, se reprendre, Bécassine lut : *Madame la Marquise, je me donne l'honneur de vous faire parvenir la présente pour...* Elle s'arrêta, fit la remarque que c'était joliment bien tourné, comme tout ce qu'écrivait le cher oncle.



« Ne perdons pas de temps, dit M^{me} de Grand-Air, lisez sans vous interrompre ! — Pardon-z-excuses ! fit Bécassine, je vas avaler ça d'un jet, sans seulement souffler ! » Elle reprit : ... pour vous parler du sieur Rastaguonévros locataire de votre château de Clocher-les-Bécasses.

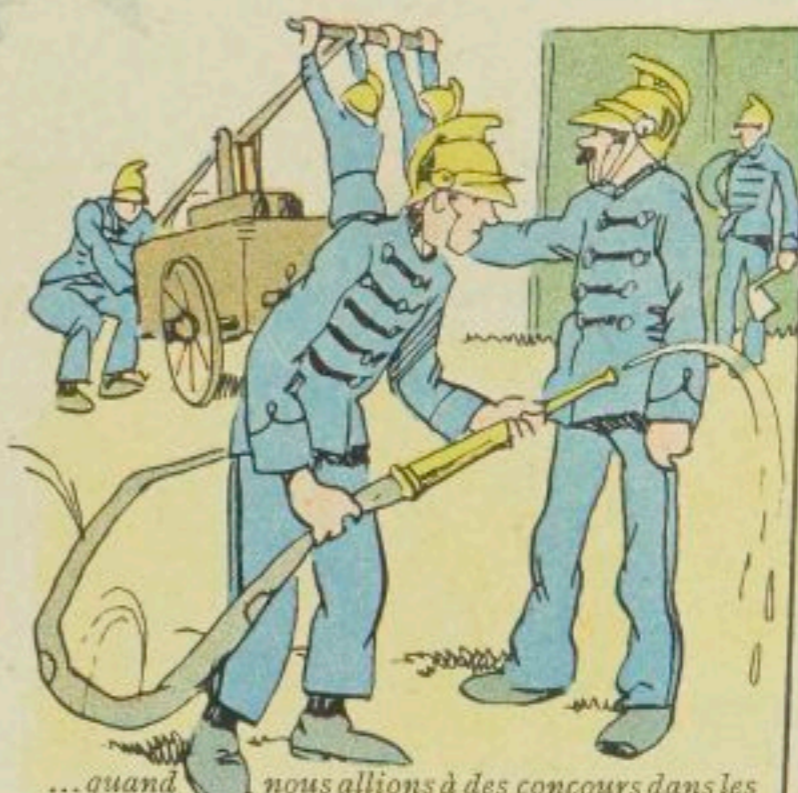
Comme la location s'est faite par agence, sans que madame la Marquise ait vu le susnommé, je m'autorise à lui dire que c'est un drôle de pistolet, natif sans doute d'un pays chaud, ce que me font supposer son nom, sa couleur de figure entre noir et blanc...



... genre café au lait, et l'accent de perroquet avec lequel il parle un français que refuserait une vache espagnole. Quant à la couleur de figure et à l'accent du parler, la dame et la demoiselle Rastaquouéros sont à mettre dans le même panier que leur époux...

... et père, et pareillement leurs domestiques. Pour la conduite de tout ce monde, que j'avais le devoir de surveiller, vu qu'une fois de plus le Conseil municipal de Clocher-Bécasses m'a fait l'honneur de me nommer maire...

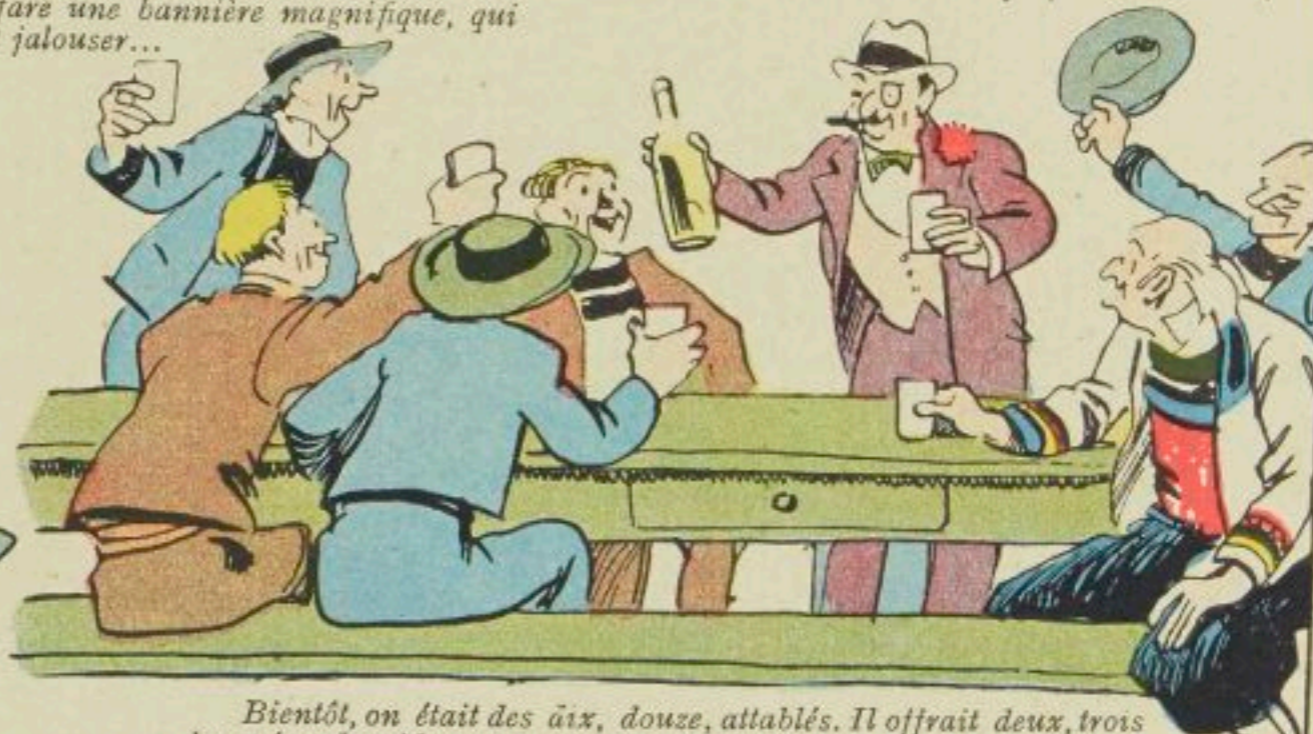
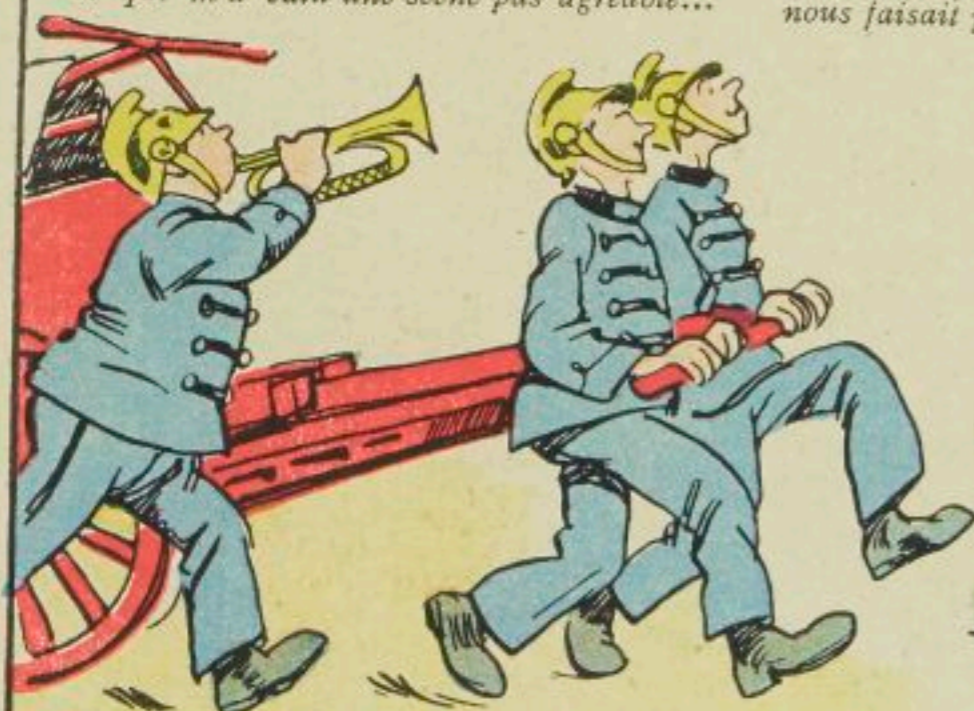
... pour la conduite donc, ça serait injuste d'en parler sévèrement. J'ai bien reçu quelques plaintes, dont une de ma nièce Marie Quillouch. Elle prétendait que d'avoir été frôlée par l'auto de Rastaquouéros, marchant à une vitesse de boulet de canon...



... ça avait augmenté sa loucherie. Mais chacun sait que même un magicien ne pourrait pas augmenter la loucherie de Marie Quillouch. J'ai donc envoyé promener Marie et sa demande d'indemnité, ce qui m'a valu une scène pas agréable...

... avec elle et son mari. A part deux ou trois incidents de ce genre, on faisait bon ménage avec vos locataires. Rastaquouéros semblait rouler sur l'or et était généreux. Il avait donné à notre fanfare une bannière magnifique, qui nous faisait jalouser...

... quand nous allions à des concours dans les communes voisines. Notre pompe à incendie était si vieille, si disloquée qu'à la manœuvre elle ne pouvait même pas administrer des douches aux pompiers. Rastaquouéros nous en a donné une autre, munie de tous les derniers perfectionnements...



... tellement belle qu'on éprouvait presque l'envie d'avoir le feu pour s'en servir. Et puis, pour un oui, pour un non, il vous disait : « Père Un Tel, si on allait se rafraîchir à l'auberge? »

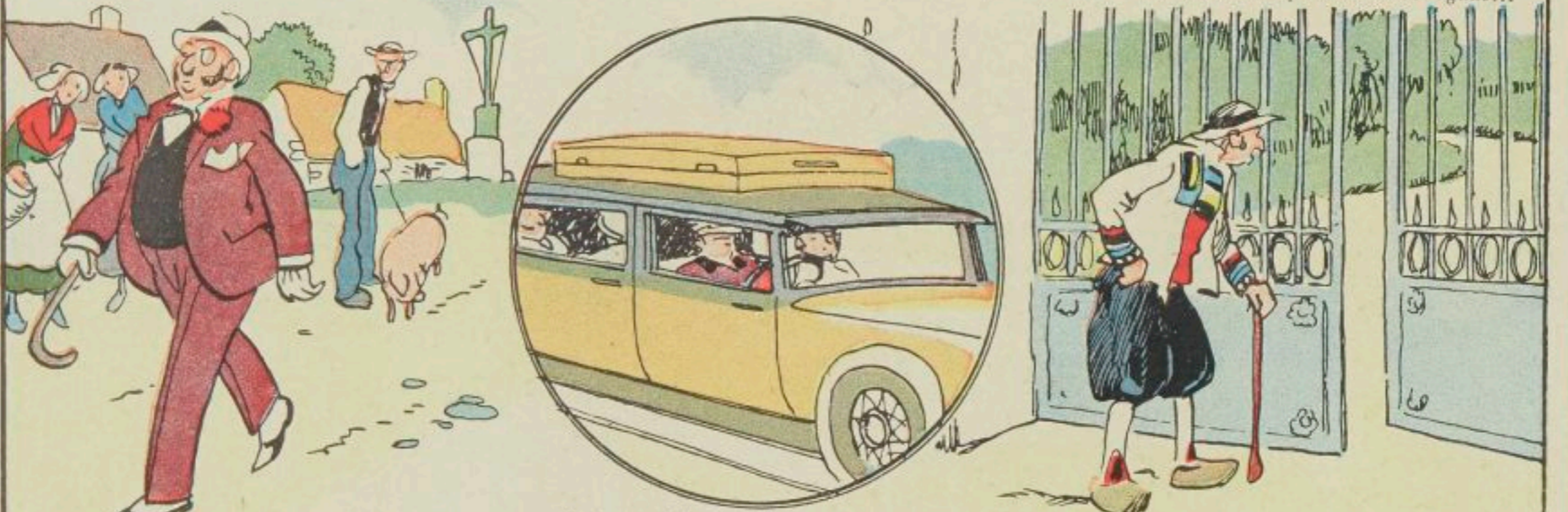
Bientôt, on était des aix, douze, attablés. Il offrait deux, trois tournées de cidre, autant qu'on voulait, toujours sans marchander sur le prix. Tout ça lui faisait de la popularité, même que ça n'était pas sans m'inquiéter un peu, me demandant si ce Rastaquouéros n'avait pas idée de se faire nommer maire à ma place...



Parvenue à ce point de sa lecture, Bécassine enrouée et à bout de souffle, fut forcée de s'interrompre. « Buvez un peu d'eau, dit M^{me} de Grand-Air, il y en a sur la commode ! » Bécassine absorba un plein verre. « Si vous êtes...

« ...fatiguée, continua sa maîtresse, reposez-vous quelques instants ! » Mais Bécassine protesta : « Cette histoire de Rastaquouéros, c'est trop intéressant. Si madame permet, je vais continuer. » Elle reprit : Brusquement...

« ... les générosités ont cessé, les achats chez les commerçants ont diminué, et les paiements se sont fait attendre. Jusque-là, Rastaquouéros ne traversait pas notre bourgade...



« ... sans s'arrêter pour un bout de conversation avec les uns et les autres. Maintenant, il passait en vitesse et affectait de ne voir personne. Il était soucieux. Son teint café au lait était devenu plus café que lait...

Enfin, voici le dénouement. Pendant une semaine, on a vu l'auto partir chaque matin bondée de malles et rentrer vide le soir. Un jour, elle a emporté la famille et les deux domestiques non congédiés encore.

On a cru à un voyage, mais les jours s'écoulant, j'ai jugé de mon devoir de maire d'aller regarder ce qui se passait au château. La grille du parc n'était même pas fermée à clé et pas davantage...



« ... le vestibule. Là, il y avait, épinglé bien en évidence, un papier signé par le Rastaquouéros, où il disait : « Je suis ruiné, je m'en vais. Je n'emporte rien appartenant à la propriétaire, mais je ne peux pas lui payer...

« ... ce que je lui dois pour la location. » Alors, je parcourus le château pièce par pièce. Partout, il y avait un désordre et une saleté à faire frémir, et aussi du dégât par engorgement de tuyaux et fuites à la toiture, vu que le locataire n'a pas entretenu la propriété comme c'était dû, si je me rappelle bien, d'après le bail.



L'oncle Corentin terminait par l'expression de ses regrets, par des protestations de dévouement et des offres de service. « C'est fini ! » dit Bécassine, qui reposa la lettre sur la table.

« C'est dit un peu longuement, remarqua la marquise, mais c'est intéressant... d'une façon d'ailleurs fâcheuse ! Que faites-vous donc, Bécassine ? » Elle avait étendu les bras et, tour à tour, dilatait et contractait sa poitrine, suivant les prescriptions...

... du *Manuel de Culture physique* dont, chaque matin, elle fait exécuter quelques exercices par Loulotte. Elle s'arrêta pour répondre : « Je prends du vent, madame, j'en avais plus seulement pour deux sous, rapport à ce que j'ai lu la lettre de l'oncle... »



« ... comme j'avais promis : tout d'un jet, et sans souffler plus que le temps du verre d'eau. » Elle fit une dernière aspiration, puis, se laissant tomber sur le siège...



... le plus proche, d'une voix changée, lamentable, elle reprit : « Qué malheur !... Ce que ça va coûter à madame, tout ça !... Qué malheur, mon Dieu ! » Des sanglots succédèrent aux larmes. La marquise rectifia : « C'est un ennui et non un désastre. » Puis, énervée, elle engagea sa fidèle servante...



... à la laisser réfléchir en paix et à se calmer. Bécassine sortit. Elle éprouvait le besoin d'épancher sa détresse. Le désordre de la chambre qu'elle partageait avec Loulotte témoignait que celle-ci venait d'y passer.



Mais elle n'y était plus. Alors, Bécassine se dirigea vers l'office. L'heure du goûter y réunissait Hilarion, ex-acteur ayant gardé la manie de la déclamation classique, la cuisinière Marie, bourrue bienfaisante...



... et sa jeune nièce Mariette, femme de chambre. Prévenue qu'un gâteau l'y attendait, Loulotte avait couru à l'office. Elle dégustait son gâteau qui était excellent et, en riant, elle déclarait : « C'est pas par gourmandise que je le mange, c'est par politesse ! »



L'aspect navrant de Bécassine interrompit la conversation. « Quoi-t'est-ce, ma fille, demanda Marie, qui te change en fontaine ? » Hilariion posa sa main sur le bras de la désespérée...

...et prononça : « Du courage ! Vous allez vous rendre malade, car, ainsi qu'il est écrit dans le *Cid* :
« Un excès de zhagrin nous [rend tout languissants]
« Et quand il sur- [prend l'âme, il accable les sens. »

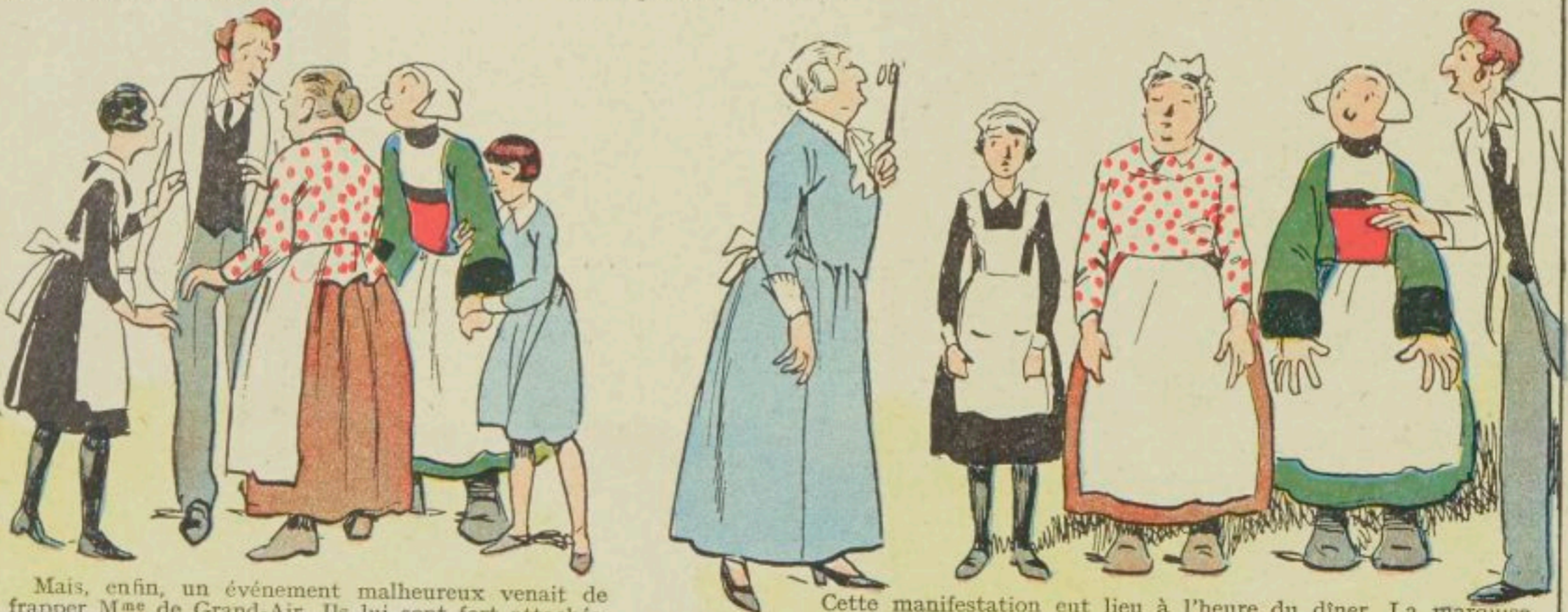
Loulotte ne dit rien. Elle s'approcha de sa gouvernante, qu'elle aime de tout son cœur, bien qu'elle la tourmente souvent. De son petit mouchoir, elle entreprit d'essuyer ses larmes.



Bécassine l'embrassa, ce fut pour elle la meilleure consolation. La voyant un peu calmée, Marie renouvela sa question : « Quoi-t'est-ce, ma fille, qui te change en fontaine ? » Alors Bécassine entreprit d'analyser la lettre de son oncle.

Il fut question d'un homme en café au lait, qui était en même temps un pistolet, lequel avait déménagé « à la cloche de bois », après avoir abimé la toiture et les tuyaux. La conclusion fut que le château était à la fois dévalisé et près de s'effondrer.

« Et tout ça, acheva Bécassine, dont les larmes coulèrent de nouveau, ça va mettre sur la paille notre bonne chère maîtresse, qui a eu déjà bien des ennuis et pertes d'argent. » Les domestiques soupçonnèrent qu'il y avait de l'exagération dans ce récit confus.



Mais, enfin, un événement malheureux venait de frapper M^{me} de Grand-Air. Ils lui sont fort attachés. Dans un rapide conciliabule, ils décidèrent de lui marquer la part qu'ils prenaient à son épreuve.

Cette manifestation eut lieu à l'heure du dîner. La marquise, en se rendant à la salle à manger, trouva dans le vestibule ses domestiques alignés, émus, lugubres. « Qu'y a-t-il donc ? » demanda-t-elle. Hilariion, orateur du groupe, s'avança, salua...



...et déclama : « Interprète de mes camarades, madame la Marquise, je dirai avec notre grand Corneille :

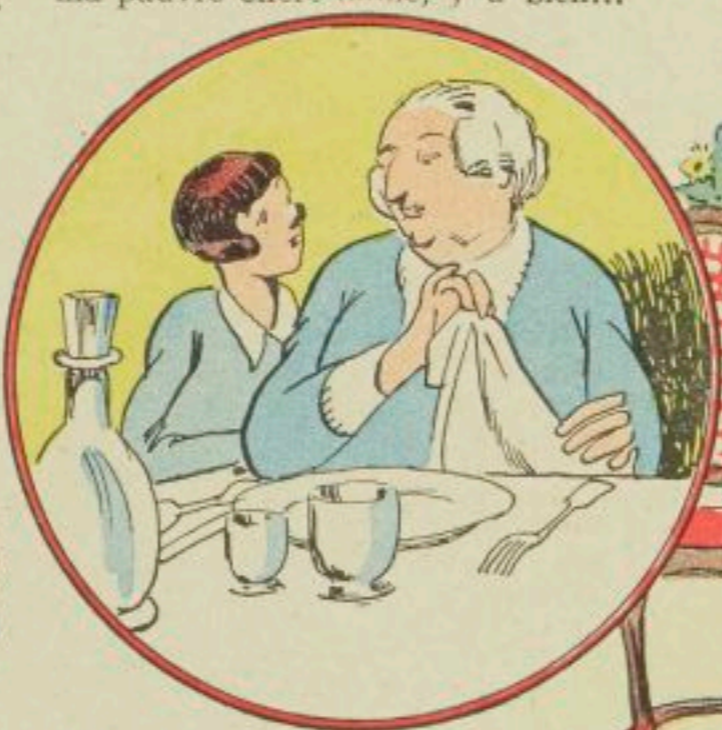
« Je ne viens pas ici consoler vos douleurs,
« Je viens plutôt mêler mes soupirs à vos pleurs.

Au comble de la surprise, M^{me} de Grand-Air protesta : « Mais je ne pleure pas, je n'en ai nulle envie. Pourquoi pleurerais-je ? » A ces mots Bécassine ne put plus se contenir. Elle gémit : « Ah ! ma pauvre chère dame, y a bien...

« ...de quoi pleurer avec ce café au lait qui vous a volée, et le château qui ne sera bientôt plus que pierres et plâtras ! Qué malheur ! qué malheur ! » Un peu énervée, la marquise l'engagea de nouveau à se calmer. « Quand, dit-elle, vous serez mieux en état de m'entendre...



« ...vous me rejoindrez dans la salle à manger. » Se tournant vers les autres domestiques, elle acheva : « Merci, mes amis, de votre sympathie. Elle me touche, mais le malheur est beaucoup moins grand que ne l'a cru Bécassine... Vous pouvez servir, Hilarion. »



Loulotte avait assisté, muette, à cette scène. Elle s'approcha, câline, de la marquise qui dépliait sa serviette, et demanda : « C'est vrai, mémé, que le château ne va pas s'écrouler, et que tu n'es pas ruinée ?



« — Mais non, petite, assieds-toi et écoute : Je perds un locataire, mais nous compenserons cela en passant les vacances à Clocher-les-Bécasses. Je t'y enverrai en avance avec Bécassine. Vous mettrez de l'ordre au château, vous commanderez et surveillerez les réparations à faire...



« ... Cela te convient-il ? — Oh ! oui, mémé ! Ce sera amusant tous ces rangements et aussi de regarder travailler les ouvriers, et puis, si nous sommes embarrassées, l'oncle Corentin nous aidera. » A ce moment, Bécassine, calmée et détendue, entra dans la pièce.



Mise au courant, elle s'écria : « En v'là un beau projet ! Ce que j'suis contente de revoir mon pays, et p'pa, et m'man, et le cher oncle ! Oh là là ! Ça m'en fait-y de la joie ! » Elle riait d'un large rire. Chez elle, le rire est toujours proche des larmes.



Après le dîner, Mme de Grand-Air eut avec Bécassine un entretien au cours duquel elle lui expliqua ce qu'elle aurait à faire à Clocher-les-Becasses. « Je vous donne une mission de confiance, conclut-elle. M'avez-vous bien comprise ?

« — Je crois que j'ai compris, répondit Bécassine, mais pour être sûre de me rappeler, j'vas marquer par écrit ce que Madame m'a dit. Je dois avoir ce qu'il faut pour ça dans ma poche. » Elle se mit à explorer cette poche, qui est vaste...

...et toujours pourvue d'une multitude d'objets. Elle en sortit deux mouchoirs, des bouts de ficelle, de la menue monnaie, diverses autres babioles, et elle allait continuer la recherche, quand la marquise l'arrêta : « Prenez ce papier, dit-elle. J'y ai résumé toutes mes instructions. »



Bécassine lui souhaita une bonne nuit, puis se dirigea vers sa chambre. Chemin faisant, elle lut sur le papier qu'elle venait de recevoir la première ligne ainsi rédigée : « Partir jeudi. Prévenir au plus tôt vos parents. »

« Jeudi, c'est après-demain, réfléchit-elle. Y a pas de temps à perdre pour prévenir. » Elle entra. Loulotte, couchée de bonne heure, s'était endormie, le nez sur un livre. Un long moment, sa gouvernante la considéra. Elle mourait d'envie...

...de l'embrasser. La crainte de la réveiller et d'être grondée la retint. Délicatement, elle retira le livre, redressa la tête de la fillette et la posa au milieu de l'oreiller, puis elle éteignit la lampe de chevet, après avoir allumé celle de la table à écrire.



Et, mentalement, elle se répétait : « Pour prévenir mes parents, c'est l'occasion d'employer mon beau papier à lettres. » Elle le sortit de l'armoire où elle l'avait serré...

...et relut les mots écrits plusieurs semaines auparavant : « Je mets la main à la plume pour vous dire... » Après quoi, elle reprit le fil de ses réflexions. « Y en a des choses à leur dire !... Tout ce que l'oncle a raconté...

« ...et puis notre voyage... et puis que j'ai une mission de confiance... Comment leur marquer tout ça ? » Anxieuse, elle marchait à pas feutrés dans la chambre. Soudain, l'inspiration vint...



D'un trait, elle acheva sa lettre en ces termes : « ... pour vous dire que ça serait trop long de vous dire en écrit tout ce que j'ai à vous dire et que ça servirait à rien, vu qu'on s'en va au pays, Loulotte et moi, et qu'on y sera jeudi pour dîner, sauf retard du train ou imprévu. »

Elle relut cette remarquable lettre, dont nous ne modifions que l'orthographe, et en fut contente. « C'est pas long, murmura-t-elle, et ça dit ce que ça veut dire. » Elle s'aperçut qu'elle parlait à voix presque haute. Craignant d'avoir réveillé Loulotte...

...elle alla à son lit. La petite fille dormait paisiblement. Bécassine se dit qu'elle avait bien grandi et embelli depuis que ses parents l'avaient vue, qu'ils seraient contents d'avoir son portrait. Elle en choisit un tout récent...

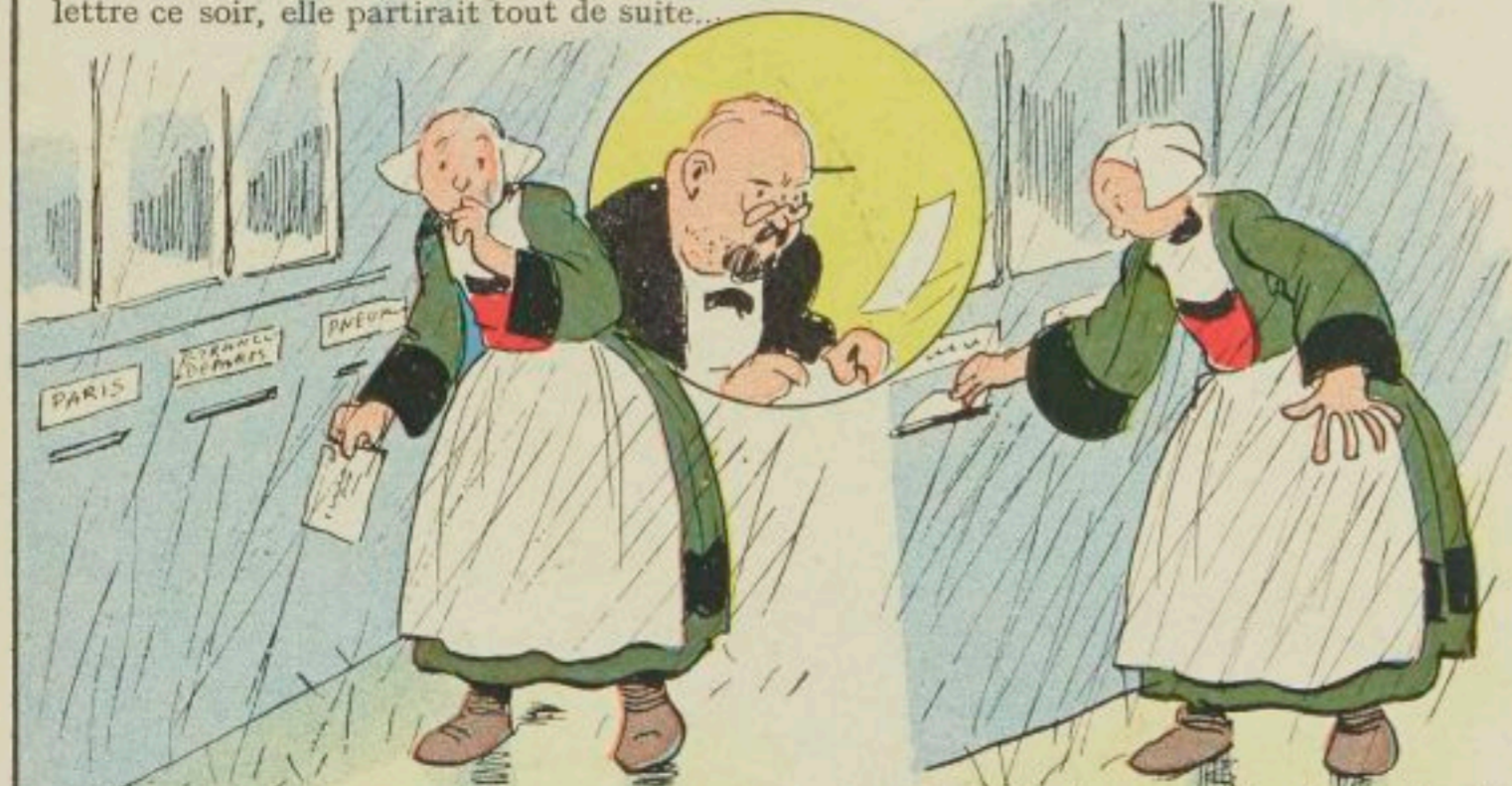


...le glissa dans l'enveloppe préparée, sur laquelle elle colla un timbre de cinquante centimes, regarda la pendule et reprit son monologue intérieur : « Dix heures, c'est pas très tard. Peut-être qu'en mettant la lettre ce soir, elle partirait tout de suite... »



« ...Ma foi, j'vas faire un saut jusqu'à la poste. » Elle eut quelque peine à se faire ouvrir la porte de l'hôtel. Le concierge manifesta sa surprise de la voir sortir la nuit : « Une course pressée », expliqua Bécassine.

Sur le seuil, une bourrasque de vent et de pluie l'assailit : « Allons, bon ! bougonna-t-elle, le temps a changé sans prévenir et je n'ai pas pris mon parapluie. Tant pis ! la poste n'est pas loin. » Elle y courut, et s'arrêta, hésitante...

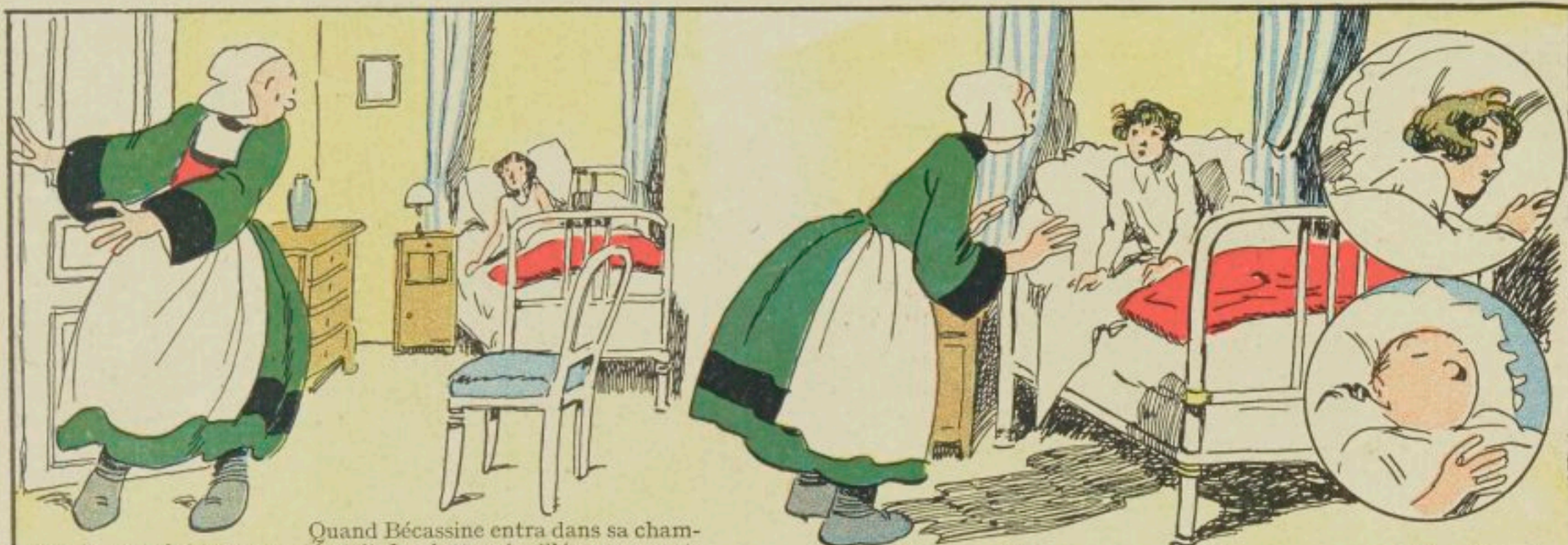


...devant la boîte des pneumatiques. « On m'a dit que les pneus ça voyage par un tube dans lequel les employés soufflent, et que ça va comme le vent, c'est le cas de le dire. Ça doit être le gros du premier guichet qui souffle... »

« Quand il respire, ça soulève les papiers de son bureau... Mais y-a-t-il un tube jusqu'à Clocher-les-Bécasses ? et s'il y en a un, est-ce que le gros est là à cette heure-ci pour souffler et expédier mon enveloppe en Bretagne ? »



« ...Décidément, vaut mieux être prudente et mettre la lettre dans la boîte aux lettres. » Ce qu'elle fit. Puis elle regagna l'hôtel de M^{me} de Grand-Air, galopant en grande hâte sous l'averse, dont la violence redoublait.



Quand Bécassine entra dans sa chambre, la porte lui échappa et battit. Loulotte, réveillée en sursaut, se dressa, grogna : « Tu es assommante. Qu'est-ce que tu as ce soir à gigoter tout le temps et à m'empêcher de dormir ? » Confuse, Bécassine raconta sa course à la poste, son hésitation devant la boîte aux pneumatiques. Cette explication calma...

... la petite fille. Elle prononça : « Alors, ma pauvre Bécassine, tu t'es figuré qu'au milieu de la nuit on ferait partir un train exprès pour ta lettre ? ou qu'on installerait un tube jusqu'en Bretagne ? Tiens, tu es trop drôle, je te pardonne. Mais maintenant, bonsoir ! » Peu après, toutes les deux dormaient d'un paisible sommeil.



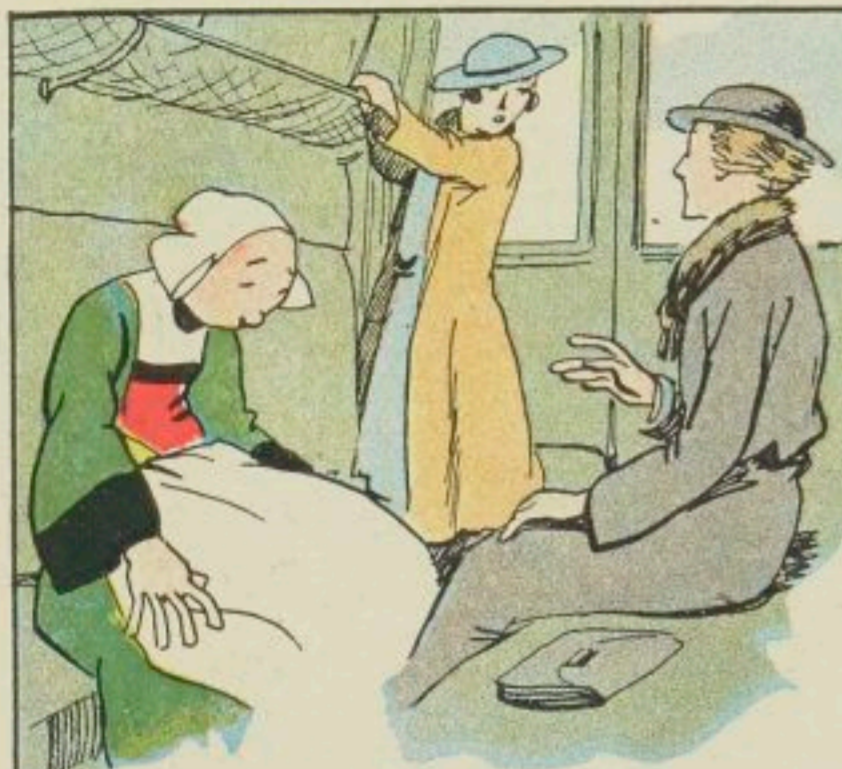
La nuit et la journée suivante ont passé. Nous sommes au jeudi matin. Nous nous transportons à la gare, au moment où l'horloge va marquer l'heure du train de Bretagne. Déjà, le chef de train porte son sifflet à ses lèvres. Soudain débouchent Bécassine et Loulotte courant de toutes leurs jambes.

« Pressons, pressons ! » commande l'employé. Bécassine presse tant qu'elle le peut, mais elle peine à trainer sa valise, et elle s'essouffle à crier à son élève qu'elle a pris des billets de seconde classe, « vu qu'il faut aller à l'économie ».



Les voyageurs se sont mis aux fenêtres. Ils s'amusent, plaisantent : « Une belle course !... On se croirait au Grand Prix !... Bravo, la petite !... Hardi, la Bretonne !... Arrivera !... Arrivera pas !... » Voici les wagons de deuxième classe.

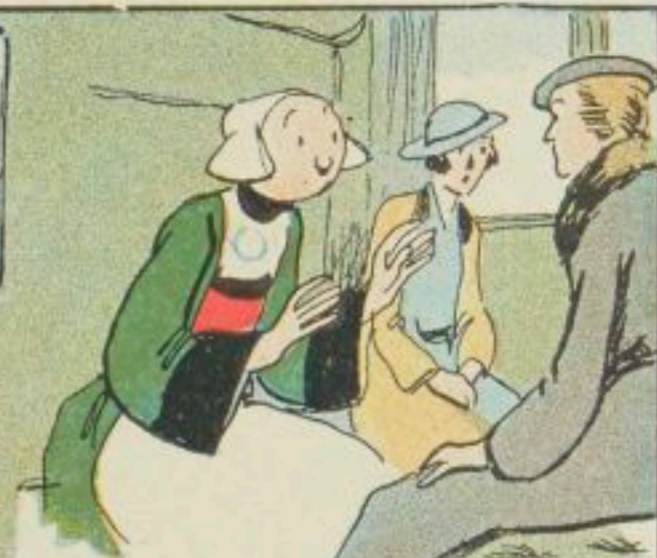
Une porte s'ouvre, une dame se penche : « Montez ici », dit-elle. D'un bond, Loulotte s'élance dans le wagon. La dame reçoit la valise des mains de Bécassine, qu'elle aide à se hisser. Il était temps : coup de sifflet, le train part.



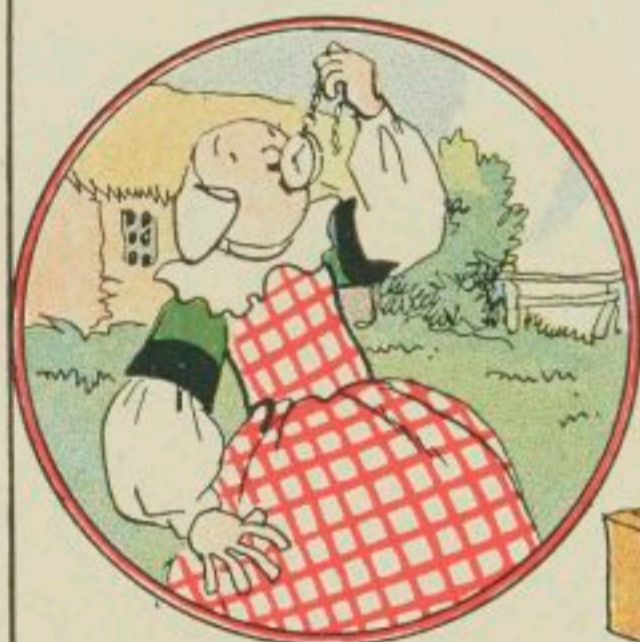
Personne d'autre dans le compartiment que l'obligeante voyageuse. Loulotte la remercie. Bécassine voudrait faire de même, mais, affalée sur la banquette, éreintée, hors d'haleine, elle est incapable de parler : « Remettez-vous, dit la dame, nous causerons ensuite. »



Bécassine suit le conseil. D'abord, elle reste immobile, puis elle a recours, une fois de plus, aux respirations rythmiques qu'on enseigne à Loulotte. La dame en éprouve quelque surprise, mais, discrète...



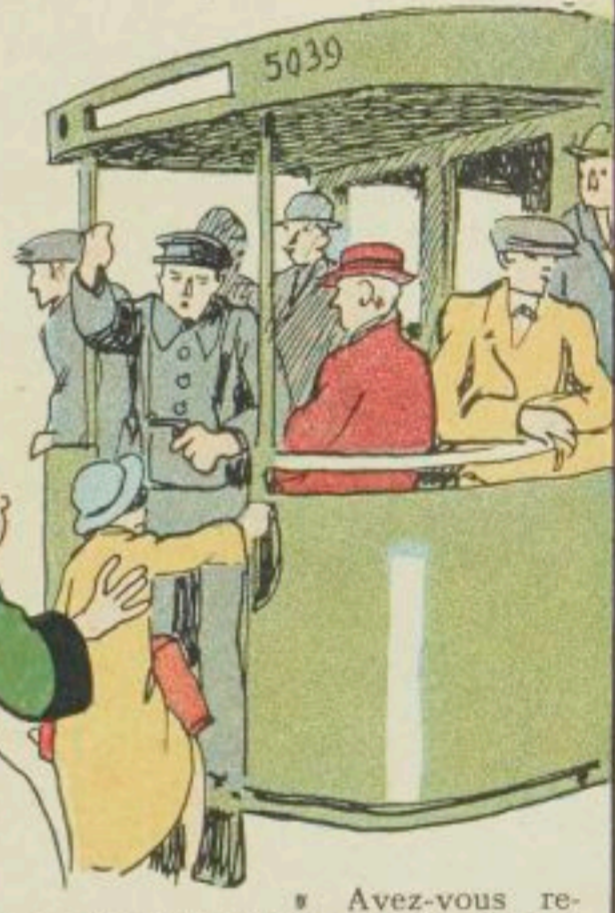
... et bien élevée, ne manifeste pas son étonnement. Cependant, le remède ayant agi, Bécassine, d'abord, se répand en remerciements. Ensuite, elle sent qu'elle doit paraître fautive, et elle entreprend de se justifier :



« Faut vous dire, madame, explique-t-elle, que c'est pas dans ma coutume d'être en retard. Je serais plutôt trop exacte. Même que mon oncle Corentin prétend que, toute petite, j'ai dû avaler une montre et la garder dans l'estomac. C'est histoire de plaisanter vous comprenez, madame ? »



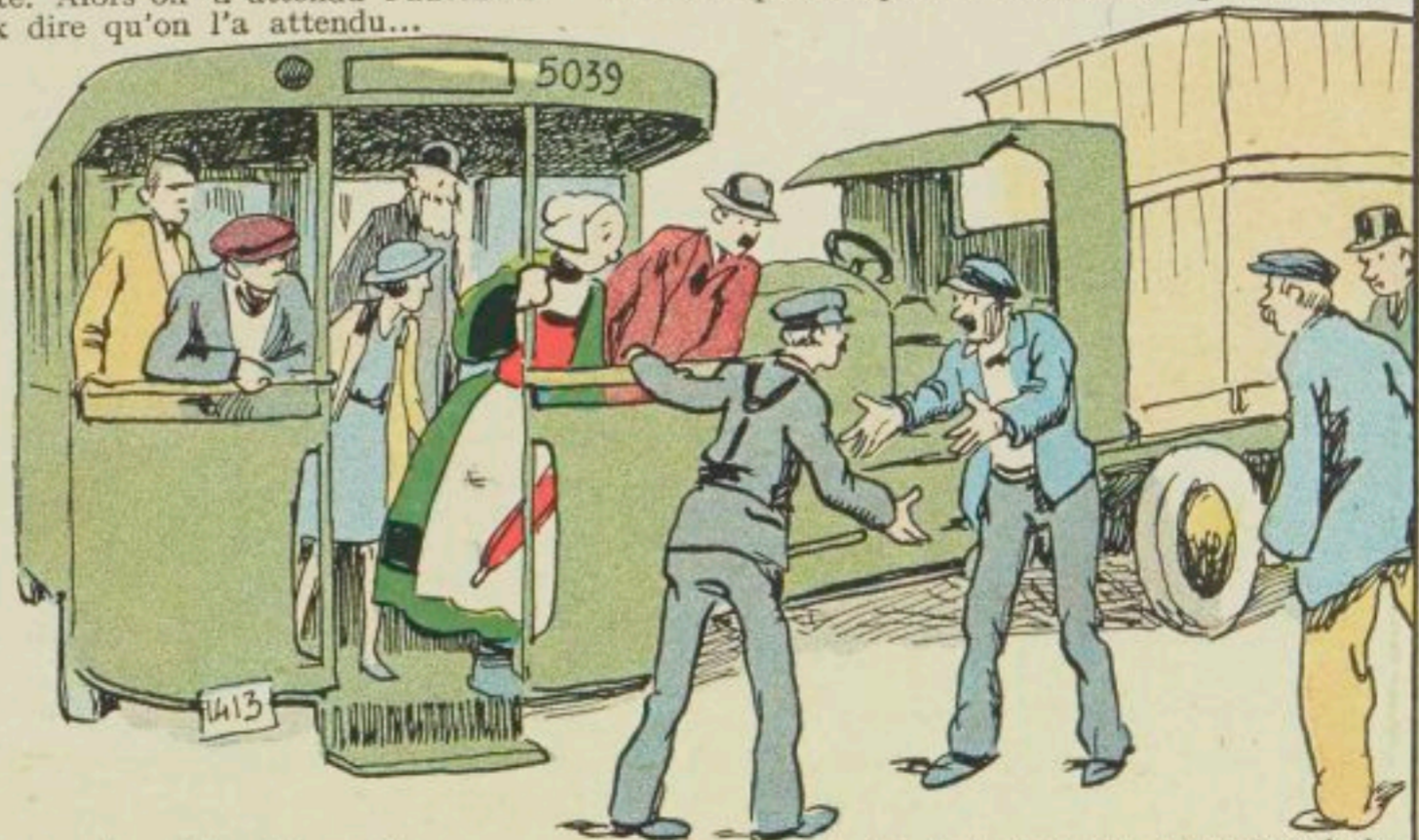
« ... Seulement, ce matin, je me suis dit que c'était bête de dépenser de l'argent en taxi quand y a un autobus qui va de chez nous à la gare, presque porte à porte. Alors on a attendu l'autobus. Ça, je peux dire qu'on l'a attendu... »



« Avez-vous remarqué, madame, que plus on est pressé, plus on les attend, les autobus ? Enfin le nôtre est venu. L'attente nous avait mangé notre avance. Alors j'ai prié le conducteur de faire vite. Il était gentil. Il m'a répondu qu'il ne demandait pas mieux... »



« ... mais qu'il y a des réglemens pour la vitesse. » A ce moment, Loulotte crut devoir intervenir : « Tu ennues madame », dit-elle. La dame, aimablement, assura qu'elle écoutait ce récit avec l'intérêt le plus vif. Flatté, Bécassine salua...



...et reprit : « Un malheur, ça ne vient jamais seul. On était dans les approches de la gare quand voilà qu'un camion nous accroche et nous fait du dégât. Le cocher du camion et notre chauffeur se mettent à se disputer. C'est encore heureux qu'ils ne se soient pas battus, ma.s j'aurais honte, madame, de répéter les insultes qu'ils se criaient. »



Bécassine souffla un instant, puis reprit : « Moi, madame, n'est-ce pas, ça n'était pas mes affaires, cet accident et ces gens qui se disputaient. Alors, je dis à Loulotte que si nous ne voulons pas rater le train, nous n'avons qu'à nous en aller bien vite. Mais un agent arrive...

« ...me retient, me dit qu'il a besoin de mon... comment qu'il a dit ?... Ah oui ! il a besoin de mon témoignage, enfin que je lui raconte ce qui s'est passé. Je raconte. Il me pose des questions sur ceci, sur cela, qu'il note sur son carnet, ça prend un bon bout de temps...

« ...Je me mangeais d'impatience en pensant aux minutes qui filaient. Enfin, l'agent me rend ma liberté. Alors, nous avons galopé. C'est ainsi, madame, que nous avons failli rester sur le quai, et qu'à trainer...



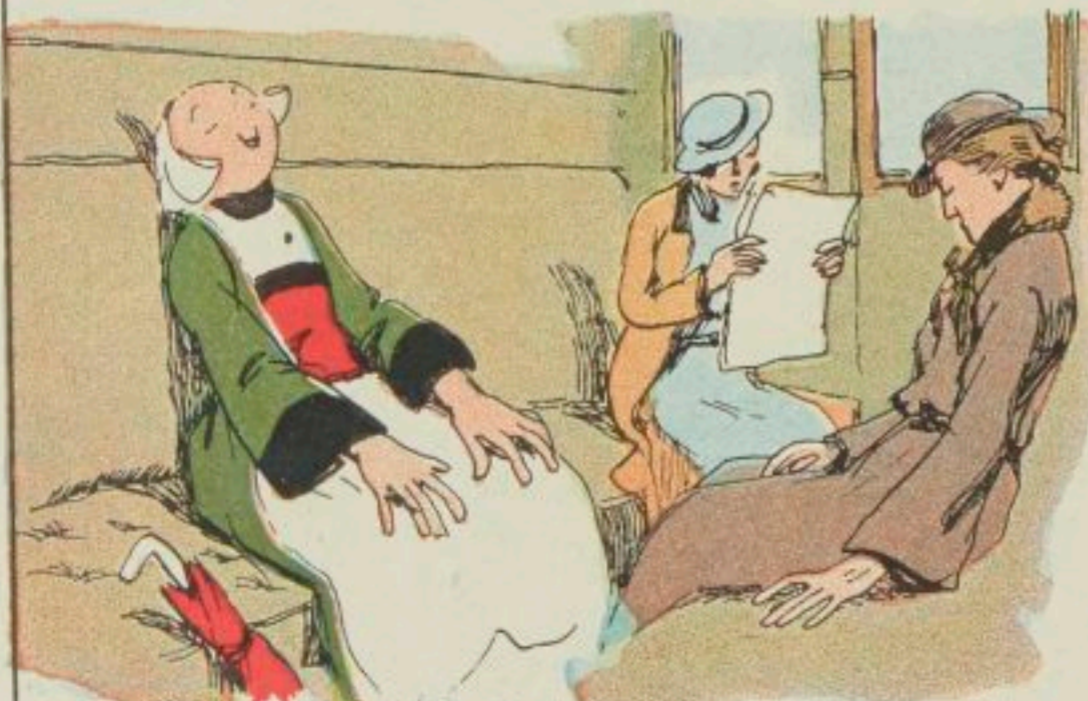
« ...cette valise je me suis éreintée, pire qu'à casser des cailloux en plein soleil. Mais je ne regrette rien, vu que j'ai pu faire un peu d'économie à ma maîtresse, et elle en a bien besoin, la pauvre chère dame ! Si vous permettez, je vais...



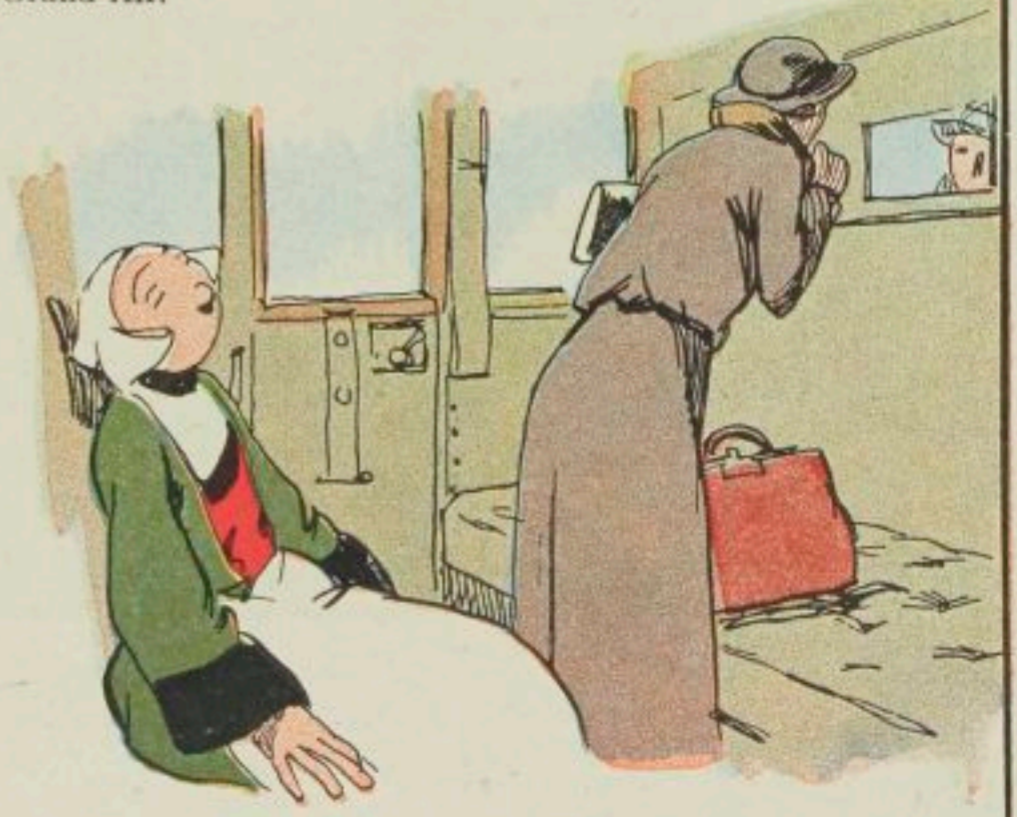
« ...vous expliquer pourquoi... Je ne vous ennue pas, madame ? » Sans attendre la réponse, Bécassine, maintenant en verve, se lança dans un récit fort long et involontairement exagéré des malheurs financiers de la marquise de Grand-Air. La dame s'efforça d'abord...



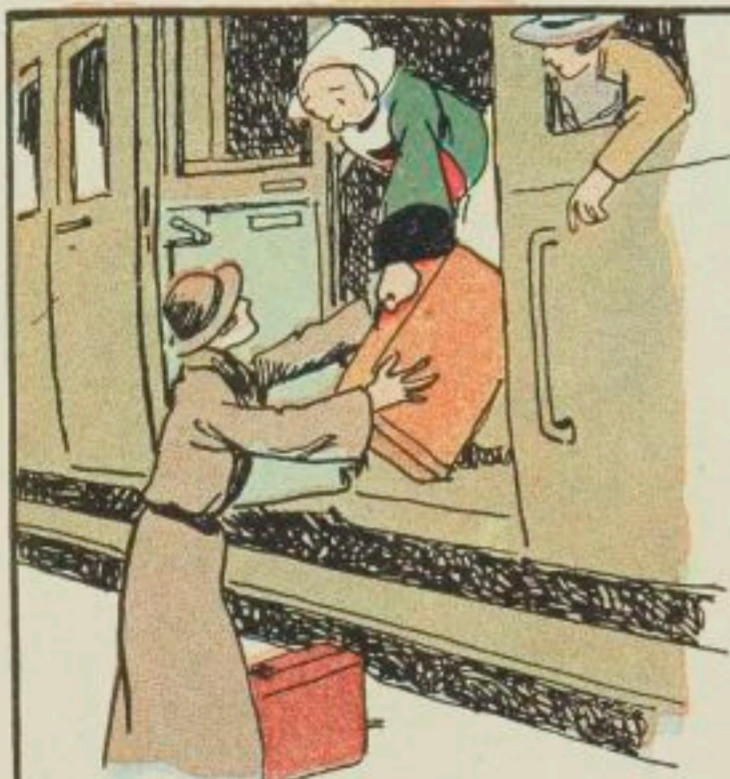
...par quelques mots, par des hochements de tête, de marquer son attention et son intérêt. Puis les mots s'espacèrent, puis ils cessèrent, puis le menton tomba sur la poitrine. Bécassine ne s'en formalisa pas. Elle murmura : « Je crois que je l'ai assommée. cette pauvre dame, avec mes histoires...



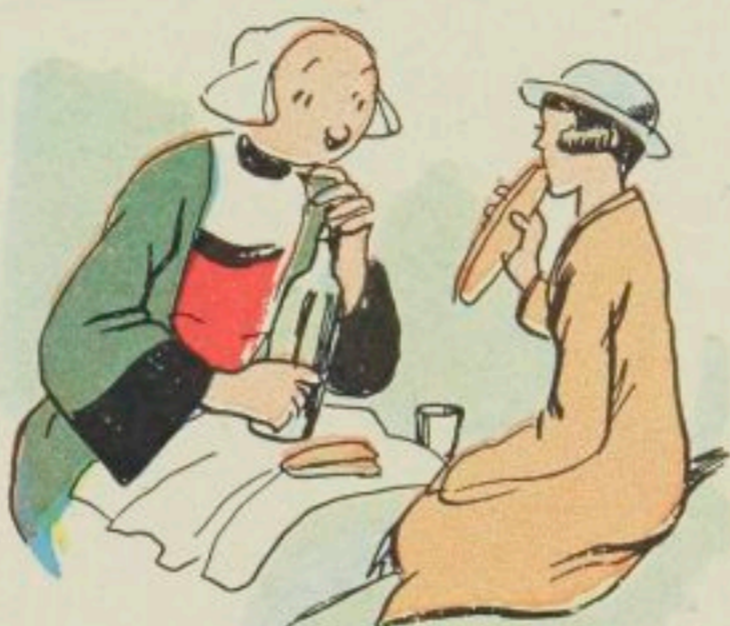
« ...Elle est trop polie pour le dire, alors elle s'est débarrassée de moi en s'endormant. Ma foi, je vais faire comme elle. » Bientôt, le silence régna, troublé seulement, de temps en temps, par quelques ronflements de Bécassine, dont chacun faisait sursauter Loulotte, plongée dans la lecture de *La Semaine de Suzette*.



A l'exemple de sa voisine, la dame devait avoir avalé, sinon une montre, du moins un réveil. Peu avant sa station, elle ouvrit les yeux. A sa manière calme et discrète, elle répara le léger désordre de sa toilette et se mit en devoir de rassembler ses menus bagages.



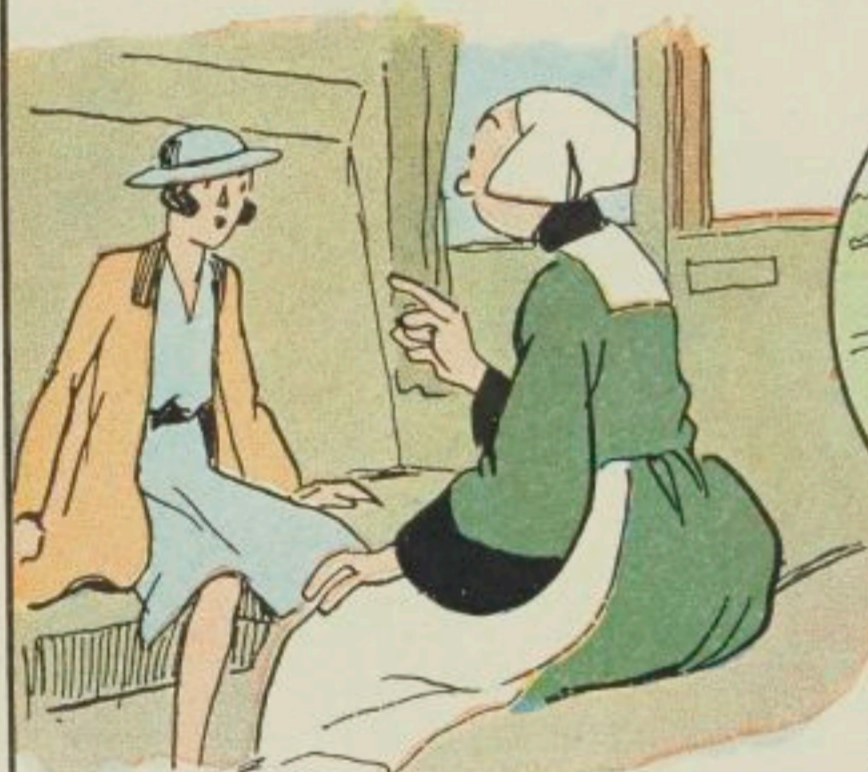
A ce même moment, le somme de Bécassine se termina. De part et d'autre, on se répandit en vœux de continuation de bon voyage. La dame descendit. On lui passa ses paquets, ce qui provoqua un nouvel échange de politesses.



Nul incident ne marqua la suite du voyage. Coupé par le déjeuner, qui fut pris dans le compartiment, avec les provisions dont Bécassine s'était munie, abrégé par des lectures et des réflexions sur les paysages qui défilaient, le temps passa.



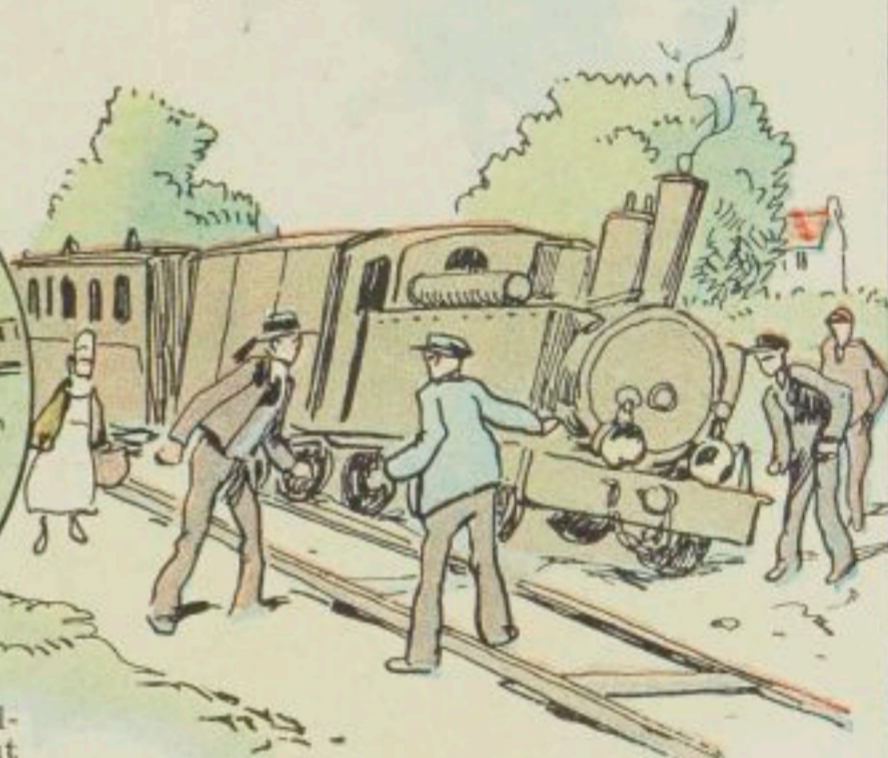
Comme l'après-midi s'avanceit, Loulotte demanda à quelle heure elles arriveraient à destination. Bécassine répondit que ce serait à peu près à sept heures : elle ne se rappelait plus au juste ce que l'employé des renseignements lui avait dit la veille, et, toujours par économie elle n'avait pas...



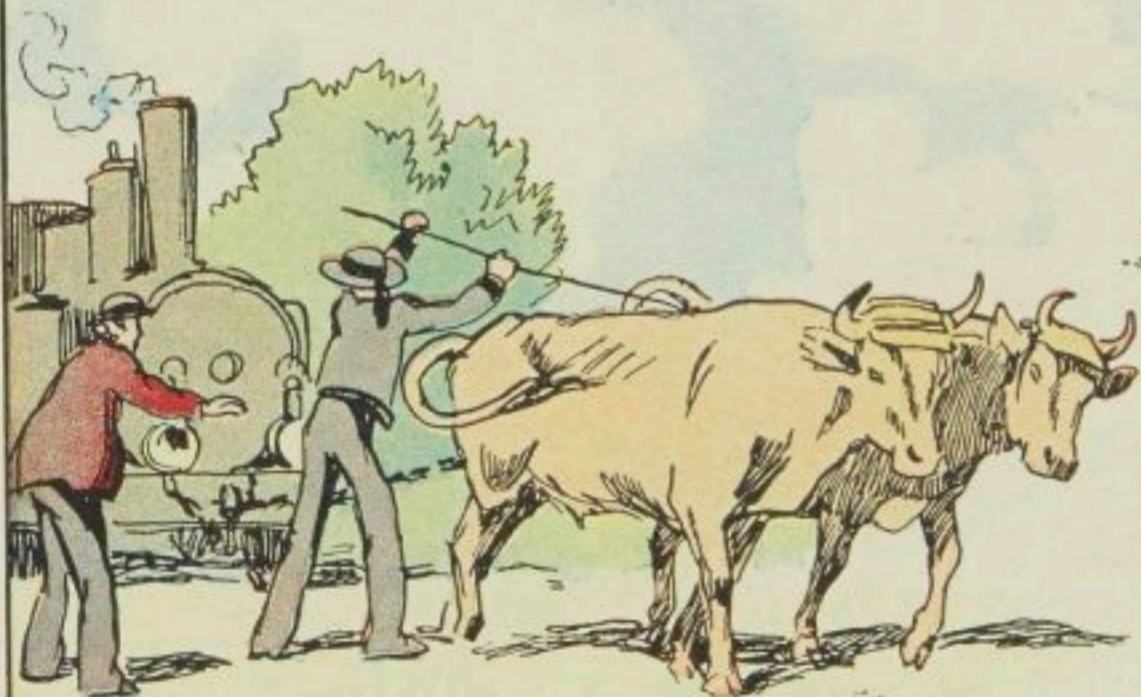
...acheté l'indicateur. Ce qu'elle se rappelait bien de ses anciens voyages, ajouta-t-elle, c'est qu'une heure avant l'arrivée, on quittait le grand train pour prendre le dérailard. « Le dérailard, fit Loulotte, qu'est-ce que c'est que ça ? »



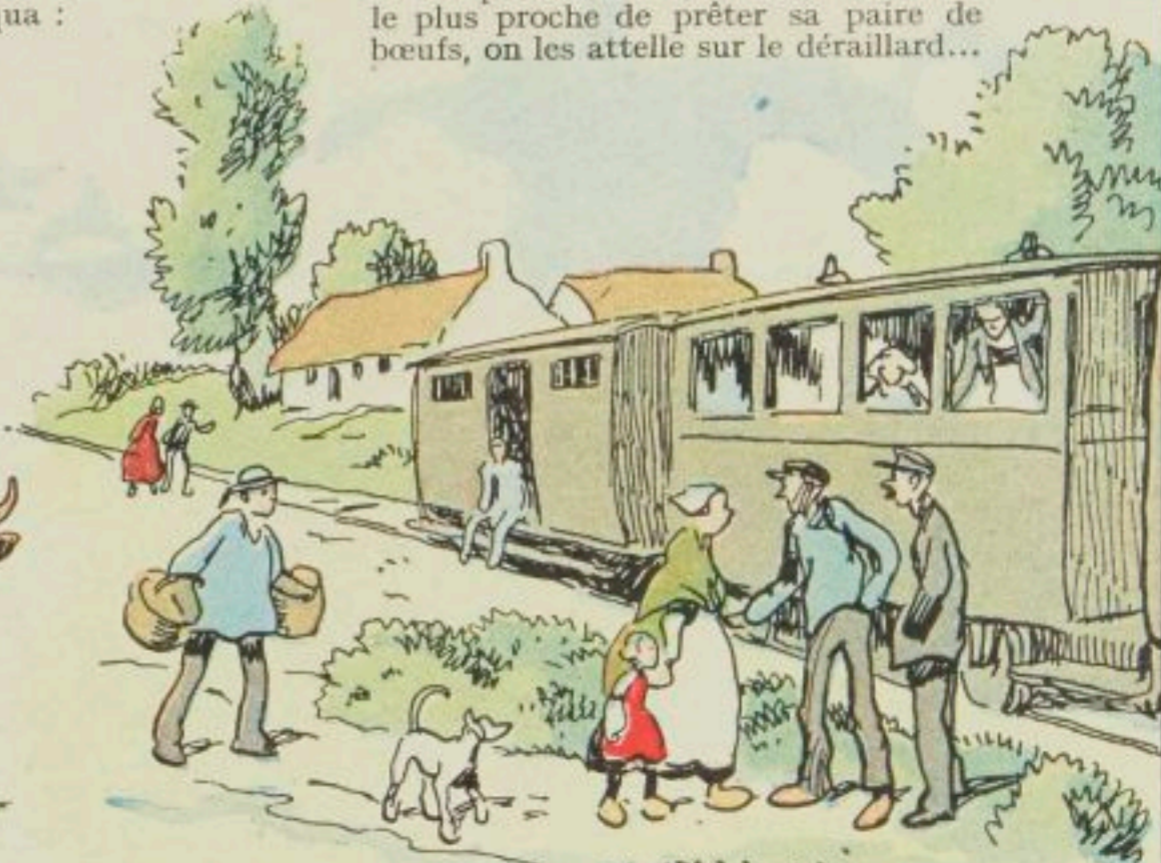
Bécassine répondit : « Le dérailard, c'est un train sur route, tout petit, tout mignon, presque un joujou, et si amusant ! » Animée, enthousiaste, comme chaque fois qu'elle parle des choses de son pays, elle expliqua :



« On l'appelle ainsi parce qu'il lui arrive souvent de sortir de ses rails et de se promener sur la chaussée. Comme il marche tout doux, ça ne fait pas d'accident. On demande au laboureur le plus proche de prêter sa paire de bœufs, on les attelle sur le dérailard... »



« ...on le remet sur la voie, chacun reprend sa place, on repart et, comme on n'est pas pressé chez nous, personne ne se plaint. On va lentement. On a le temps de voir le pays, et c'est si beau ! Le conducteur fait tout ce que désirent les voyageurs. A la demande, on s'arrête pour déposer un paquet à la ferme... »



« ...pour y prendre une jarre de lait, une motte de beurre, ou simplement des nouvelles de la fermière malade. Ce qu'il est amusant, notre dérailard ! » Enthousiasmée par cette description, Loulotte cria : « Vive le dérailard ! Je voudrais déjà être dedans. »



Impatiente de faire connaissance avec le délicieux déraillard, Loulotte ne quittait plus la portière, guettant le moment du changement de train. Plusieurs fois, elle se pencha si imprudemment que Bécassine, effrayée, se hâta de la tirer en arrière.

« Voilà la station ! cria la fillette. Tu m'as dit qu'on s'arrête seulement quelques minutes. Dépêchons-nous ! » Elles descendirent en hâte. A peine l'avaient-elles fait que le train repartit.

La station n'était qu'une halte perdue dans la campagne. Pas de gare. Seulement une sorte de guérite. Un seul employé, qui était une femme. Bécassine lui remit les billets. Loulotte murmura : « Je ne vois pas le déraillard. Demande-lui où il est.



« — Pas la peine, répondit Bécassine, je sais. » Depuis qu'elle foulait le sol de son pays, elle avait pris un air important, l'air d'une maîtresse de maison qui rentre dans son domaine. « C'est par ici, assura-t-elle, à quatre ou cinq minutes tout au plus. »



Elles s'engagèrent dans le chemin qu'elle désignait, unissant leurs forces pour porter la lourde valise. Le chemin était étroit, raboteux, la marche y était pénible. Loulotte s'arrêta : « Ça fait plus de cinq minutes...



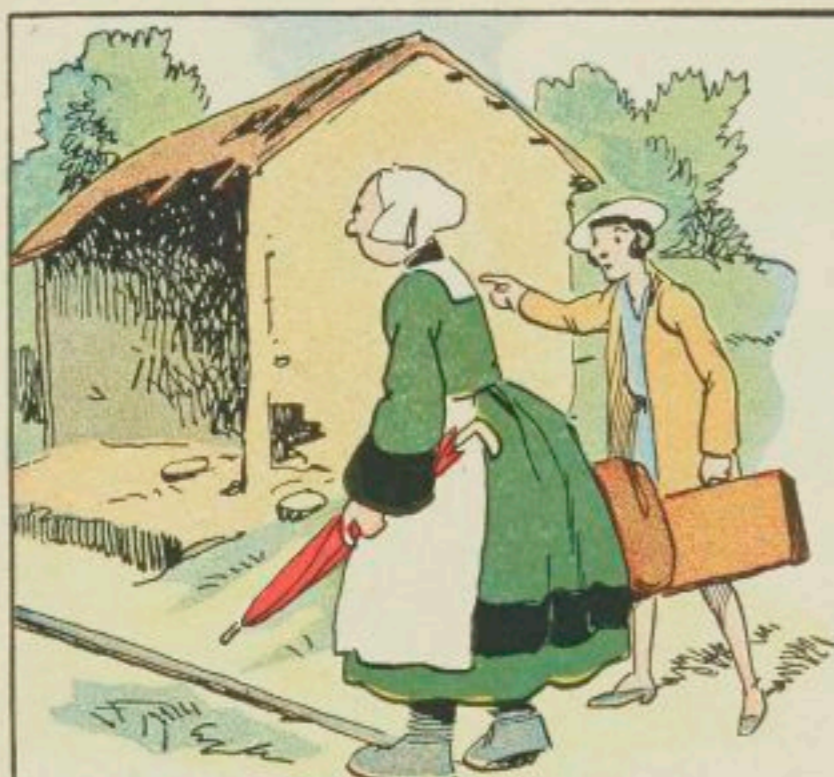
« ...dit-elle, tout près de dix, il me semble... Tu as dû te tromper ! » Bécassine avoua : « C'est bien possible, depuis le temps ça a dû changer ! » Elle regarda attentivement et reprit : « Oui, je me suis trompée... Il fallait tourner à gauche, là où il y a un champ de moutarde...



« ... La dernière fois, c'était planté en pommes de terre, ça m'a *confusionnée*. » Elles revinrent sur leurs pas, prirent le chemin de gauche. Bientôt leur apparut un hangar, jusque-là masqué par un mouvement de terrain. « On y est, cette fois !



« ...affirma Bécassine. Voici la gare du déraillard et seulement le temps juste que nous disions ouf, nous rencontrerons la voie ! » Elles l'atteignirent. « Il ne doit pas passer souvent, ton déraillard ! » remarqua Loulotte. La rouille mangeait les rails, en partie recouverts par des herbes folles et des fleurs sauvages.



« Regarde ta gare ! » continua la fillette. Vu de près, le hangar se révélait en délabres, prêt à s'effondrer. Angoissée, Bécassine murmura : « S'il ne marche plus, le dérailleur, quoi-t'est-ce que nous allons faire ? Comment savoir ? »



Dans le sentier qu'elles venaient de quitter, une femme parut, en qui elles reconnurent l'employée de la halte. Elles coururent à elle. « S'iou plaît, madame, demanda Bécassine, quand c'est-il qu'il passera, le dérailleur ? » La femme la regarda avec stupéfaction.



« Eh bien ! répondit-elle, vous n'êtes guère informées. Y a cinq ans qu'on l'a supprimé. Il est remplacé par un autobus. » La figure de Bécassine se rasséréna. « Bon ! nous allons attendre sur la route. Quand est-ce qu'il viendra, l'autobus ? — Ça, on ne sait jamais, vu qu'il n'est guère exact... »



« ... et quand il est détraqué, ce qui est fréquent, il ne vient pas du tout... Bien le bonsoir ! » La femme s'éloigna rapidement, se hâtant vers un village qu'on apercevait dans le lointain. Bécassine regarda Loulotte avec inquiétude et demanda : « Qu'est-ce que tu penses de tout ça ? »



La réponse fut : « Je pense que tu aurais mieux fait de ne pas me promettre ton fameux dérailleur, supprimé depuis cinq ans, ce que tu aurais su si tu avais acheté un indicateur. — J'avais bonne intention, soupira Bécassine. Tu sais que c'était pour économiser les sous de ta mémé ! »



Elle était confuse et désolée, la pauvre fille. Les larmes n'étaient pas loin. Alors, Loulotte cessa de la taquiner. Elle assura que l'autobus finirait bien par arriver. En attendant, on allait dîner avec les provisions restant du déjeuner. Ainsi fut fait.



Grâce à quoi, une demi-heure passa rapidement. Mais nul autobus ne paraissait. La route et les champs qui la bordaient restaient déserts. Maintenant, le soleil couchant embrasait le ciel. Alors, Bécassine se désola. « On ne peut pas laisser là notre valise... »



« ... au risque qu'un trimardeur la vole avec tous nos effets ! On ne peut pas la traîner pendant quatre lieues ! Alors, il faudra passer la nuit à la belle étoile. Il fera froid, le vent de mer commence à souffler. Tu prendras des maladies que les médecins ne savent pas guérir... »



« ... une bronchite, une pleurésie pneumonique. Tu en mourras peut-être, et c'est moi qui sera ton assassine, moi que je t'aime tant fort ! » Au comble de la désolation, elle se laissa gîsser à terre et, enfouissant sa tête dans son tablier, elle sanglota.



Émue par la douleur de sa gouvernante, Loulotte l'embrassa et lui tint des propos rassurants : la nuit serait vite passée, ce qui leur arrivait n'était pas si terrible, beaucoup de ses amis du collège faisaient du *camping*...

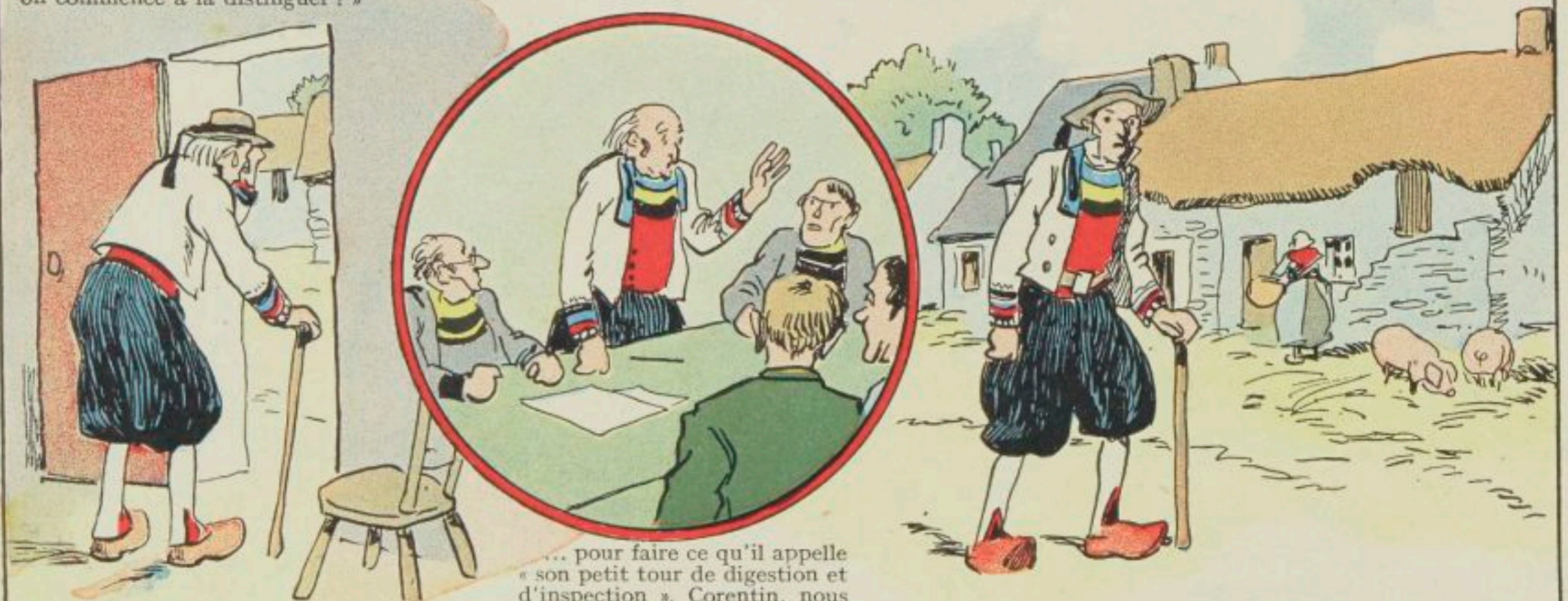
... dans des formations de scouts et, au retour des vacances, c'étaient celles-là qui avaient les plus belles mines. « Mais, s'il pleut? objecta Bécassine. — Eh bien! nous nous abriterons sous le dolmen qu'on voit là. »

Bécassine allait parler encore. Loulotte lui fit signe de se taire. Après quelques instants de silence, elle tendit le bras dans la direction de Clocher-les-Bécasses et dit : « Écoute, regarde, j'entends le roulement d'une voiture! »



Bécassine braqua ses yeux, mit une main en pavillon autour de son oreille et murmura : « Oui, une charrette... Je crois bien que je reconnais les grelots du collier... Elle vient, on commence à la distinguer! »

La voiture approchait rapidement et, soudain, dans un grand cri de joie, Bécassine acheva : « C'est la charrette de l'oncle Corentin! Je le vois... il vient nous chercher, nous sommes sauvées! » La minute d'après, elle était dans les bras du cher oncle.



Laissons-les à leurs effusions et exposons les événements qui avaient provoqué l'heureuse arrivée de Corentin. Ce même jour, celui-ci, après son déjeuner, prit sa canne, son chapeau et sortit de chez lui...

... pour faire ce qu'il appelle « son petit tour de digestion et d'inspection ». Corentin, nous le rappelons, est de nouveau maire de son village. En remerciant ses électeurs, il leur a déclaré avec solennité qu'il « protégerait les bons citoyens...

« ... et réprimerait les entreprises des méchants ». La tâche était facile, car Clocher-les-Bécasses n'est pas grand et ses habitants sont gens honnêtes et paisibles. La tournée d'inspection se réduisit donc, ce jour-là comme les autres, à une tranquille promenade dans l'unique rue du village...



... dite grande rue, bien qu'elle soit étroite et tortueuse. M. le maire marchait lentement, regardant à droite, regardant à gauche, et ne voyant rien d'anormal. Il était aimé et respecté. Il recevait beaucoup de saluts et les rendait à sa manière qui unit la bonhomie...

... à la majesté. Clocher-les-Bécasses, par ce bel après-midi, était plus calme encore que de coutume, et M. le maire se disposait à mettre fin à son inspection quand il aperçut le piéton de la poste.

Il s'arrêta : « Rien pour moi, facteur ? » demanda-t-il. Le facteur fouilla sa sacoche et répondit : « Rien, monsieur le maire. Mais il y a une lettre pour vos neveux Labornez. — Ça doit être de Bécassine, remarqua Corentin. Faites voir, facteur ! »



Gêné, le facteur hésitait. Enfin, il répondit : « Pas possible, monsieur le maire, défense absolue de montrer les lettres. C'est la consigne ! — Bien, bien ! acquiesça Corentin. Respectons la consigne ! » Il reprit sa promenade.

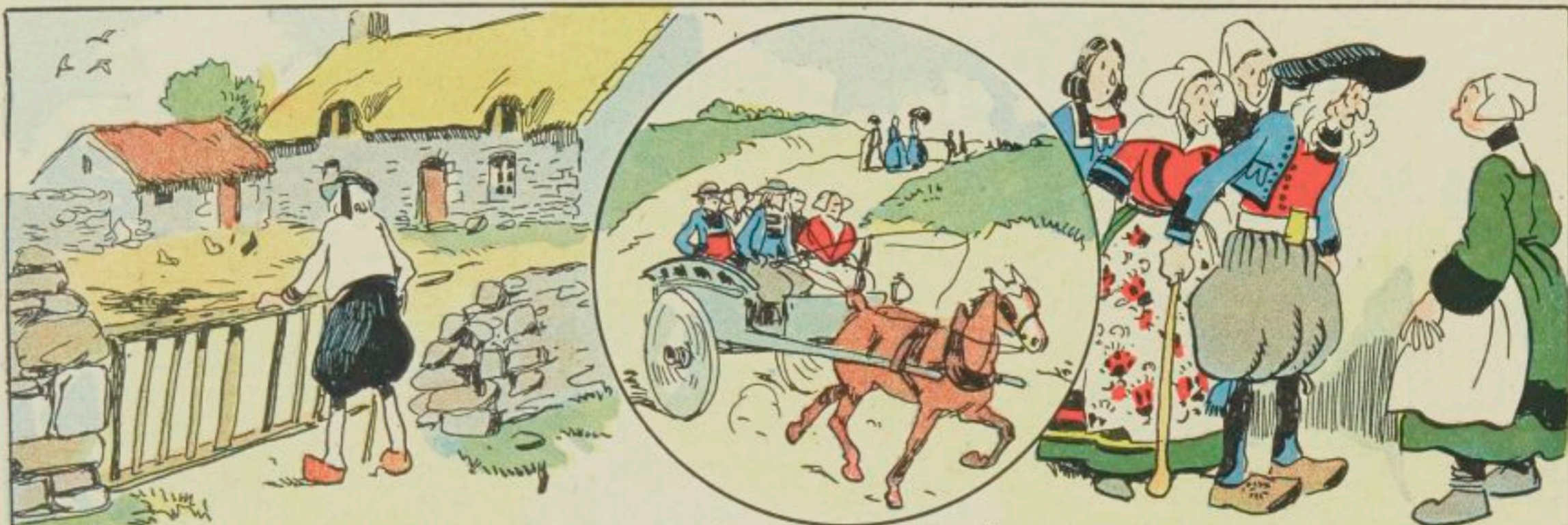
Mais le facteur le rejoignit : « Je suis ennuyé, monsieur le maire, dit-il, de vous refuser. Vous m'excuserez : la consigne... Ce que je peux vous dire, c'est que la lettre n'a pas été assez affranchie. Il y aura un supplément d'un franc à payer. Ça va faire du grabuge...

« ...vu que Conan Labornez n'aime pas lâcher ses sous. Il fera de la musique. — Très curieux, très intéressant ! affirma Corentin. Merci, facteur ! » De nouveau, il arpenta la rue. Au passage, il caressa un bambin, il écarta les oies,...



... canards et autres animaux qui s'obstinaient à encombrer la chaussée : avec ces autos roulant à des vitesses folles, un malheur est si vite arrivé ! Mais tout cela, il le faisait machinalement, sa pensée était ailleurs, à cette lettre... Sûrement, elle venait de Bécassine ! Rien que l'erreur d'affranchissement

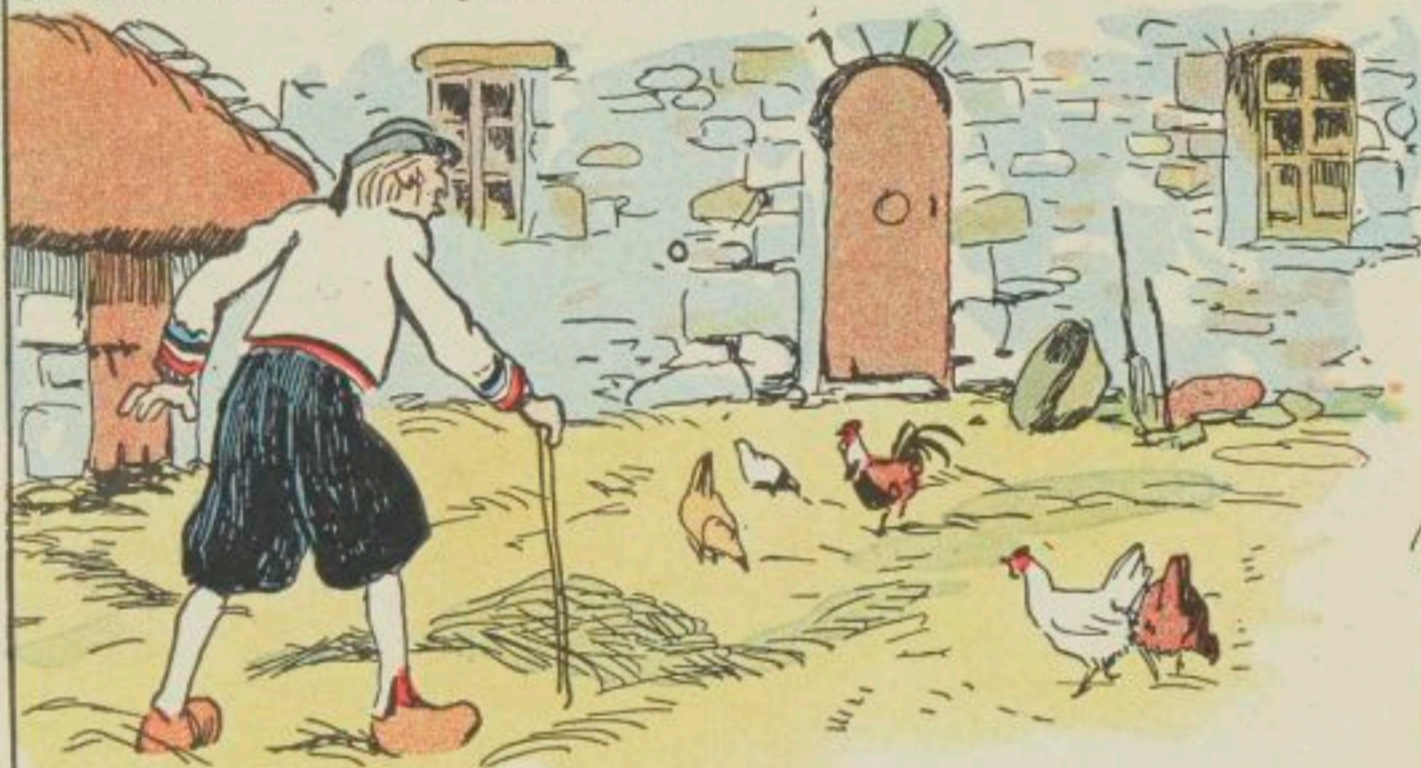
... l'indiquait. Il devait y être parlé de ce que lui, Corentin, avait fait connaître à Mme de Grand-Air. Il se rappelait la peine qu'il s'était donnée pour bien tourner ce qu'il lui écrivait. Qu'en pensait la marquise ? Que décidait-elle ? Impatient de le savoir, il hâta le pas, se dirigeant vers le logis de ses neveux.



La modeste ferme de Conan et Yvonne Labornez est située à l'extrémité de Clocher-les-Bécasses. Son aspect n'a guère changé depuis l'époque lointaine de sa construction. Plusieurs générations de Labornez s'y sont succédé...

...tous braves gens, rudes travailleurs, et qui ne quittaient guère leur village. Un déplacement de quelques lieues pour un pardon ou une foire leur paraissait un grand, difficile et coûteux voyage.

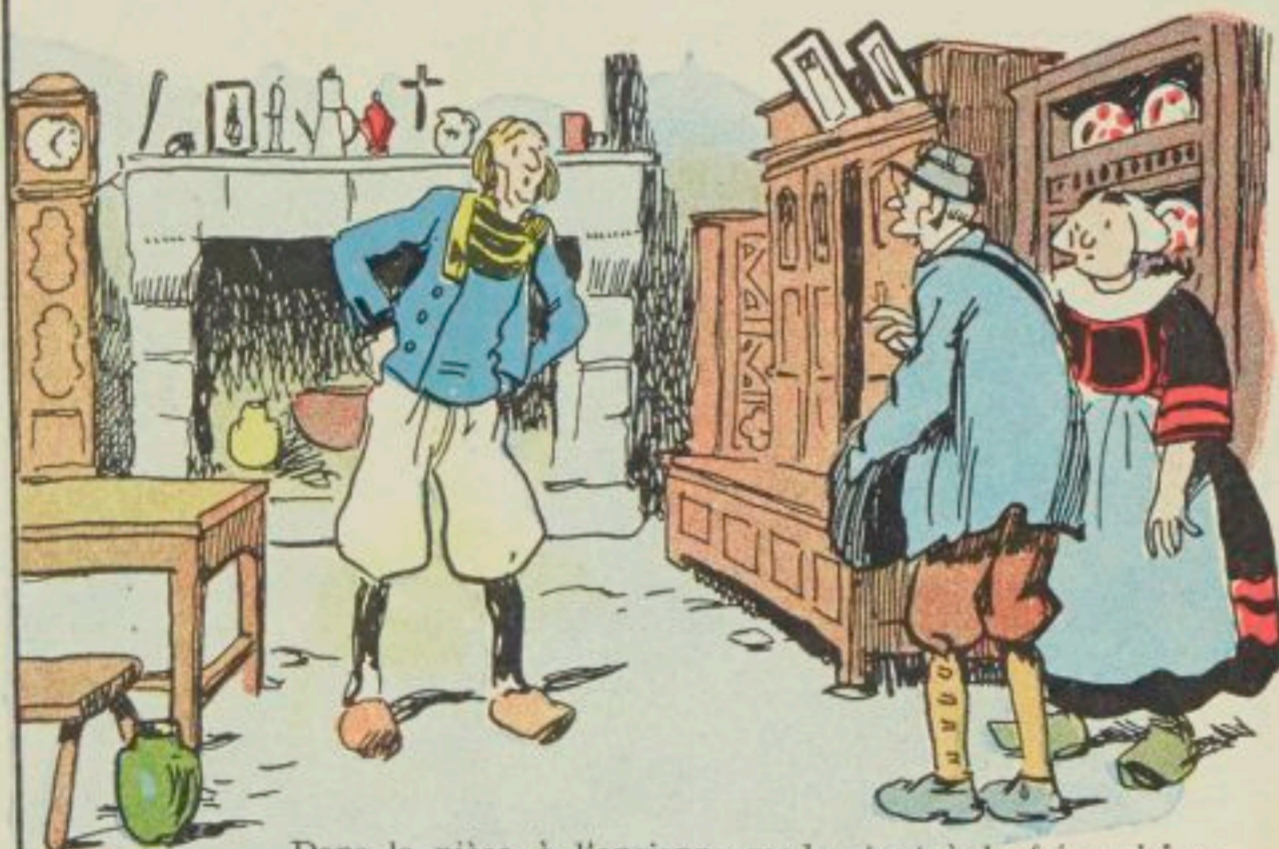
De quels yeux stupéfaits ils regarderaient Bécassine, leur descendante, si, revenant au monde, ils entendaient conter ses innombrables aventures et étaient instruits de sa célébrité !



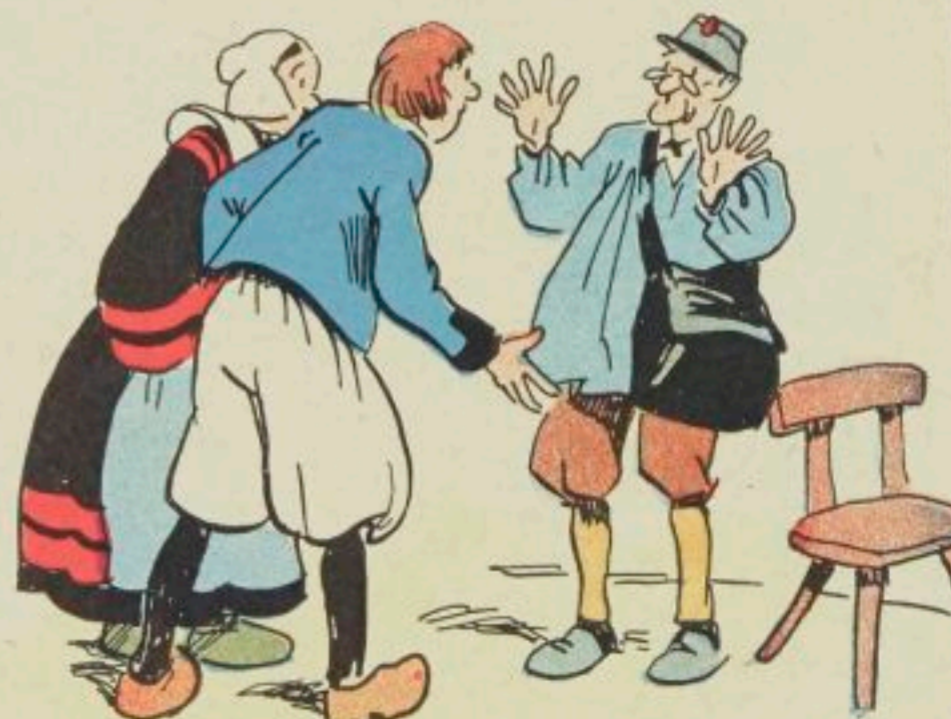
Corentin traversa la cour en choisissant avec attention les endroits où poser les pieds : il est soigneux de sa tenue, et cette cour a son sol recouvert d'une épaisse couche de paille que les pluies transforment en fumier. M. le maire s'approcha...



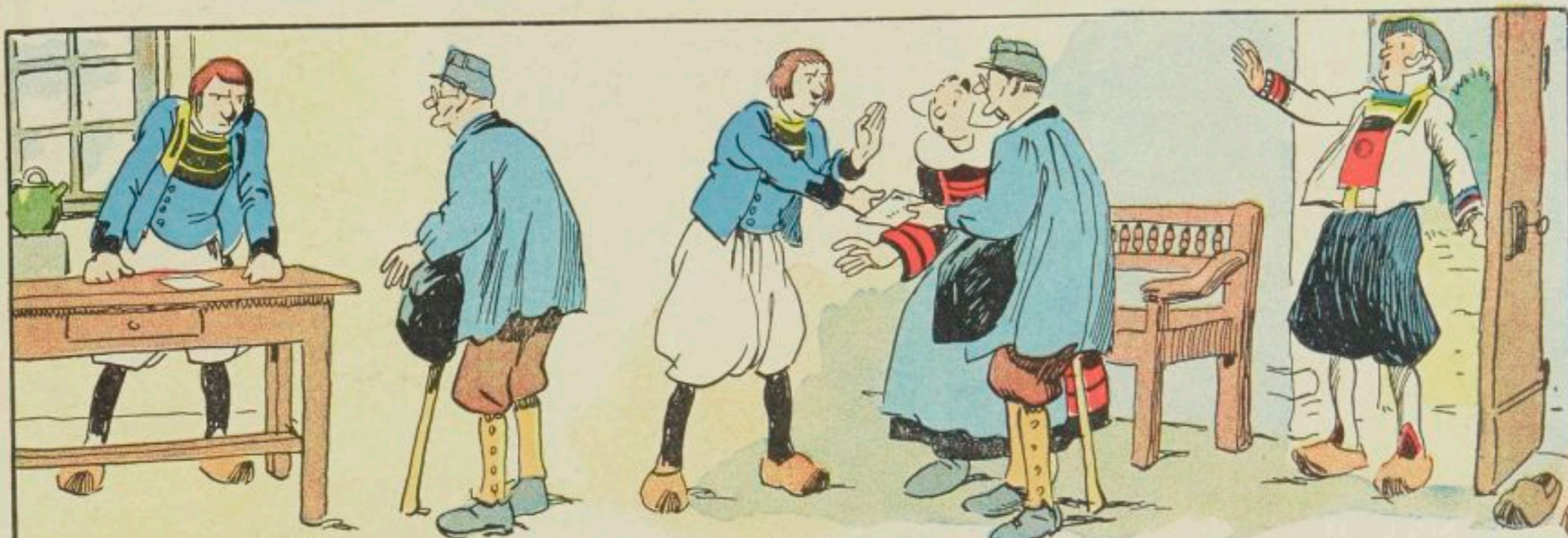
...du corps d'habitation, il allait entrer quand il fut arrêté par le bruit d'une discussion et les éclats d'une voix grondeuse. « C'est la musique annoncée par le facteur », murmura-t-il. Il resta sur le seuil de la porte entr'ouverte, et regarda à l'intérieur.



Dans la pièce à l'ancienne mode, tout à la fois cuisine, chambre à coucher et salle à manger, Conan allait et venait, agité, mécontent. « Vingt sous à payer pour une lettre grondait-il. C'est une ruine, quand on a tant de peine à gagner un seul sou ! Je reconnais l'écriture de notre fille...



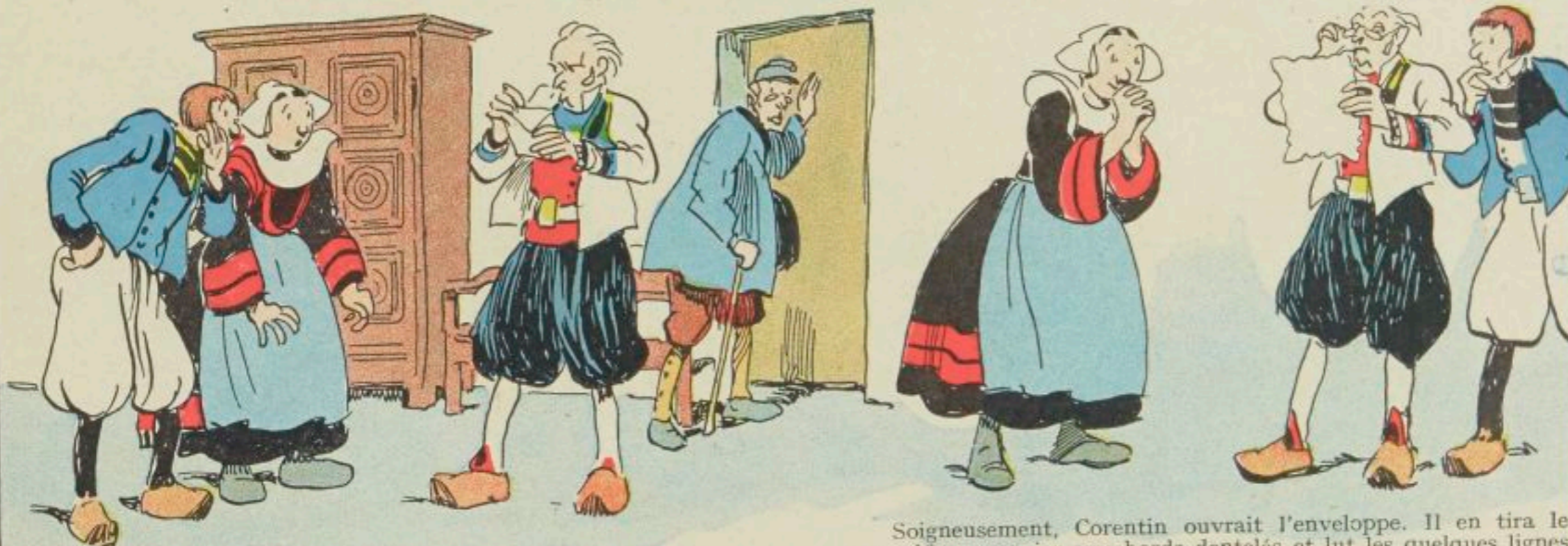
« ...mais savoir si ce qu'elle raconte vaut vingt sous ! Vous ne pourriez pas me laisser regarder quelques mots, facteur ? Ça serait aisé en décollant un bout grand comme rien de l'enveloppe. » Le facteur assura que c'était impossible, rigoureusement interdit par le règlement postal.



Il s'impatientait : « Décidez-vous, j'ai ma tournée à terminer. Donnez les vingt sous ou rendez la lettre. » Conan la plaça sur la table, où il s'appuya, poings fermés, sourcils contractés. Il resta ainsi un bon moment...

...puis, durement, il dit : « Reprenez la lettre. Renvoyez-la à Bécassine, c'est elle qui paiera les vingt sous, ça lui apprendra. — Mais, gémit M^{me} Labornez, si elle est malade ! Si elle nous appelle !... — Ça demande réflexion, fit son mari. Une minute, facteur ! »

Comme la minute se prolongeait, Corentin entra et prononça : « Je paie, facteur. Voici un franc pour le port, et dix sous pour votre temps perdu. Prends la lettre, Conan. »



« — Prenez-la vous-même, notre oncle, riposta celui-ci. Vous avez payé, c'est à vous. » Sans plus s'occuper du facteur, qui remerciait et saluait M. le maire, il murmura à l'oreille de sa femme : « J'avais-t-y raison de résister ? On garde ses sous, et on va savoir ce qu'il y a d'écrit là dedans. »

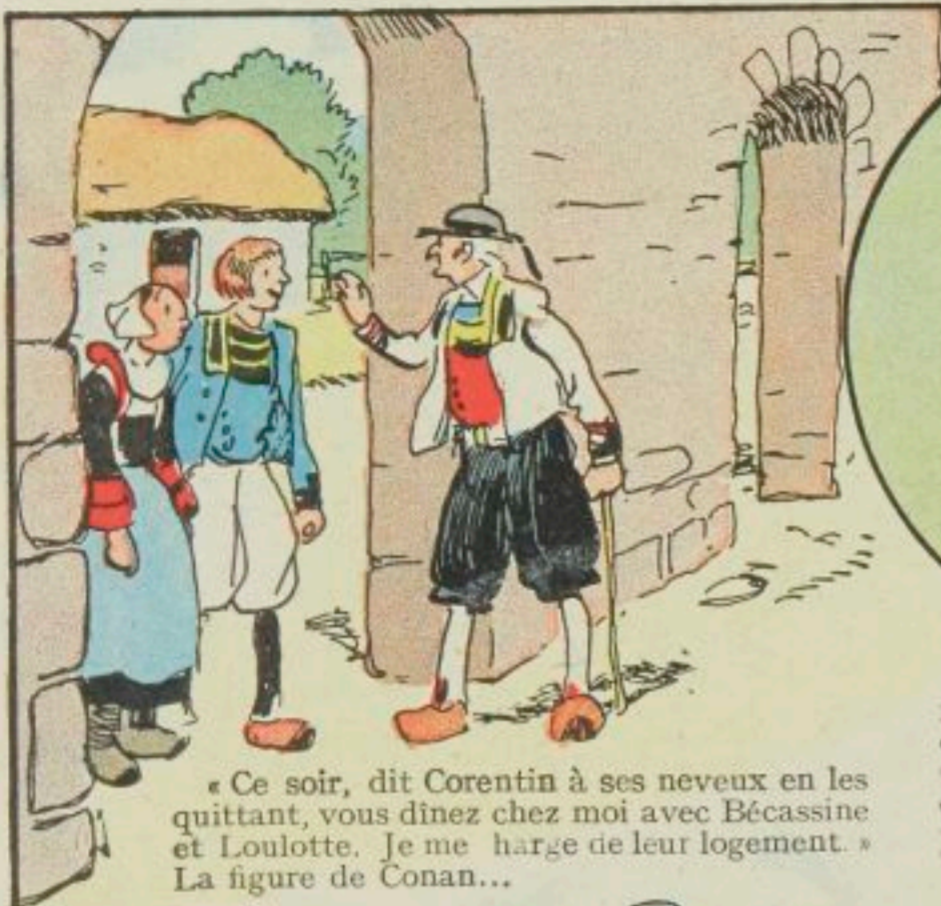
Soigneusement, Corentin ouvrait l'enveloppe. Il en tira le magnifique papier aux bords dentelés et lut les quelques lignes que nous connaissons. M^{me} Labornez s'écria : « Ce que je serai contente de l'embrasser, ma Bécassine ! Depuis si longtemps qu'on ne s'est vues ! — C'est une si bonne fille ! » appuya Corentin.



Conan se borna à demander ce qu'était le carton qu'il voyait dans l'enveloppe. Corentin le sortit, le portrait de Loulotte apparut.

Alors, l'oncle et la meèce se répandirent en paroles admiratives : Elle était charmante, cette petite ! Comme on comprenait l'amour de Bécassine ! Cette fois encore, Conan ne se mêla pas au concert. Il grommela que Bécassine était bien dépensière...

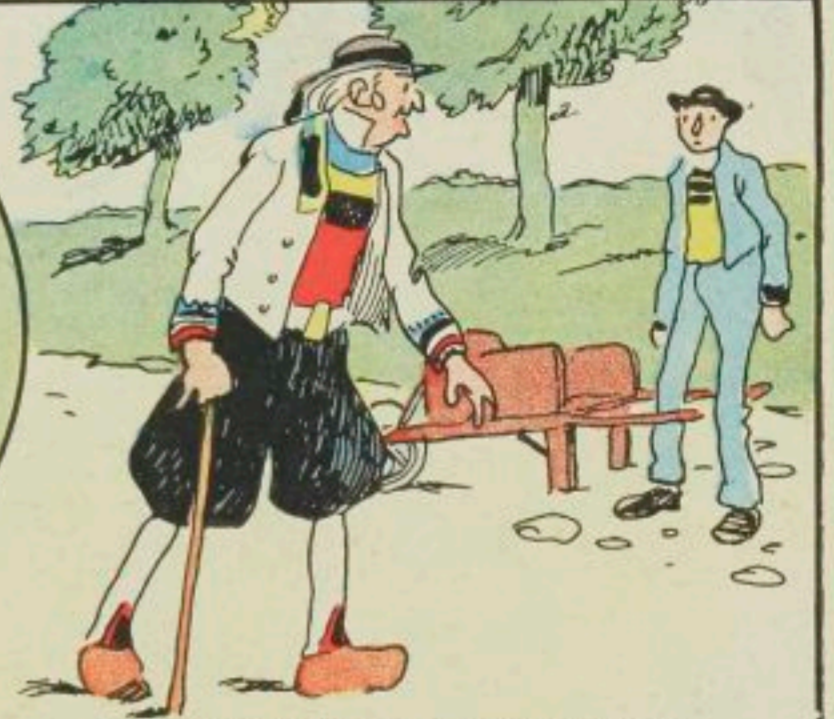
...de faire des frais de poste pour envoyer la photo d'une m'ochette qu'on verrait le jour même. Corentin se retourna vivement vers son neveu : « Ne grogne donc pas, lui dit-il ; dépensière ou pas, Bécassine est tout cœur, et tu devrais te réjouir d'avoir une fille comme elle. »



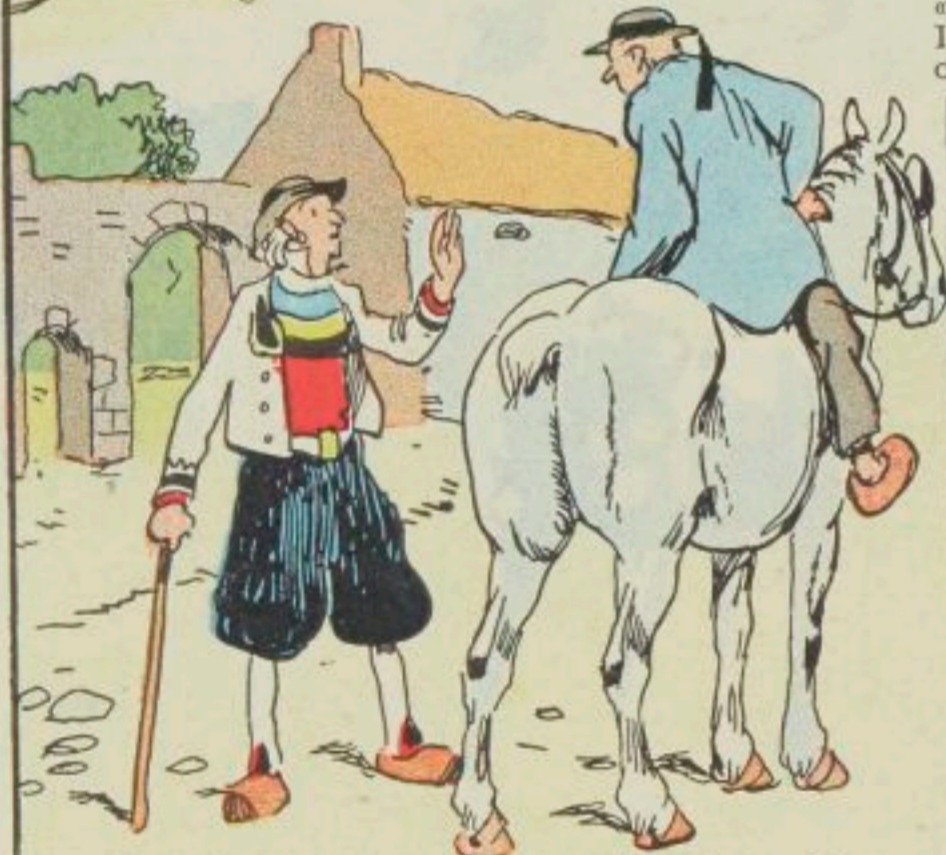
« Ce soir, dit Corentin à ses neveux en les quittant, vous dinez chez moi avec Bécassine et Loulotte. Je me charge de leur logement. » La figure de Conan...



...s'éclaira d'un sourire satisfait: il n'aurait pas à se mettre en frais pour les voyageuses. Qu'on ne conclue pas de ceci qu'il est avare. Suivant l'expression courante à Clocher-les-Bécasses, il est seulement « regardant à la dépense ». Il l'est comme tant de gens obligés par leur pauvreté...



...à beaucoup de travail et à une stricte économie. Corentin reprit en hâte le chemin de sa maison. La prochaine arrivée de Bécassine l'enchantait. Sa joie se reflétait sur sa figure, aussi fut-il arrêté...



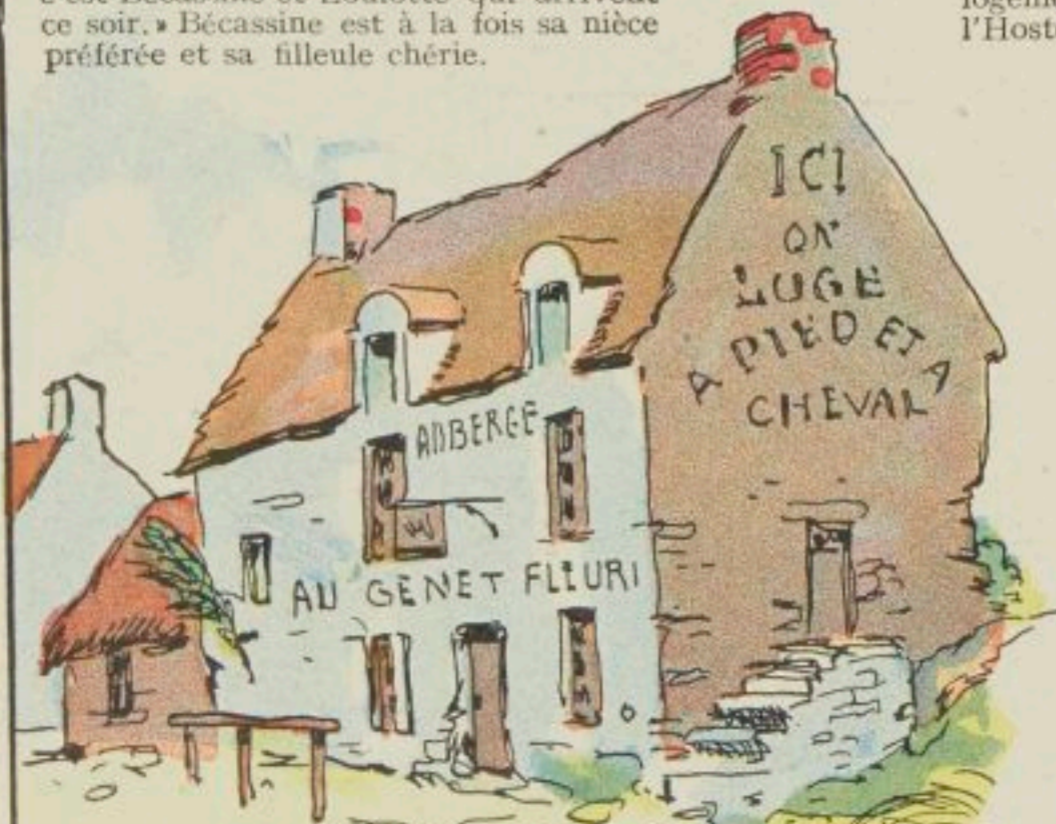
...à plusieurs reprises par des amis qui en plaisantant lui demandèrent s'il avait gagné le gros lot de la Loterie Nationale. A quoi, sur le même ton de plaisanterie, l'excellent homme répondait: « Mon gros lot, c'est Bécassine et Loulotte qui arrivent ce soir. » Bécassine est à la fois sa nièce préférée et sa filleule chérie.



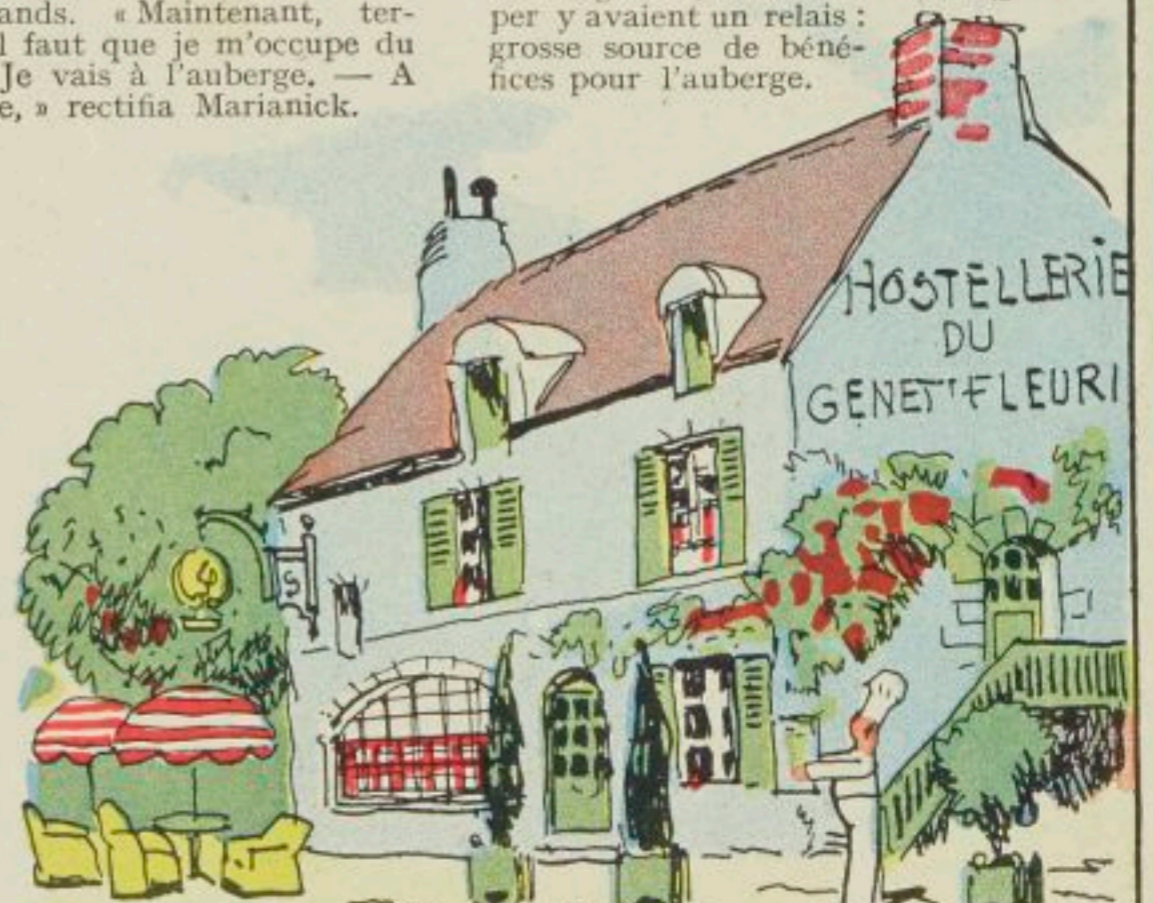
Désireux de lui faire une belle réception, il se mit en quête de Marianick, réputée la plus fine cuisinière du pays. Il combina avec elle un menu de gourmands. « Maintenant, termina-t-il, il faut que je m'occupe du logement. Je vais à l'auberge. — A l'Hostellerie, » rectifia Marianick.



De temps immémorial, l'Auberge du Genêt Fleuri a offert aux voyageurs traversant Clocher-les-Bécasses de les loger « à pied et à cheval », comme disait son enseigne. A l'époque des diligences, celles se rendant à Quimper y avaient un relais: grosse source de bénéfices pour l'auberge.



Les diligences disparurent. D'année en année, le Genêt Fleuri fut moins florissant. Les bourrasques soufflées par l'Océan décrépièrent ses murs, endommageaient sa toiture, la ruine menaçait.



Mais vint une nouvelle propriétaire, Mme Lebrech une petite femme vive, intelligente et entreprenante. Par ses soins, des réparations et embellissements furent exécutés.



Une ferronnerie moyenâgeuse remplaça la vieille enseigne peinte et ainsi l'auberge devint hostellerie. A son mari, voyageur de commerce, qui ne séjournait dans le pays qu'à intervalles éloignés, et que tant de travaux coûteux effrayaient, Mme Lebrech pleine de confiance...

...assurait qu'avec un peu de réclame, la belle plage de Clocher-les-Bécasses égalerait bientôt en succès celles de La Baule et de Beg-Meil. Et alors, l'Hostellerie serait trop petite pour loger les baigneurs. Mais ces heureux jours n'avaient pas encore lui.

Mme Lebrech, multipliant les paroles de bienvenue, se précipita au-devant de Corentin. Depuis longtemps, elle désirait qu'on le vit fréquenter son établissement. « Monsieur le maire, dit-elle, acceptera bien un rafraîchissement... »



« ...ou un verre de ma vieille eau-de-vie de cidre ? » Tout en remerciant, M. le maire refusa : il prêcha la sobriété à ses administrés et leur en donna l'exemple. Il exposa l'objet de sa visite. Mme Lebrech déclara qu'elle serait heureuse..

...de connaître M^{lle} Bécassine dont on lui avait dit si grand bien, et elle serait honorée de loger la petite fille adoptive de Madame la Marquise. Elle allait leur préparer sa meilleure chambre. M. le maire désirait-il la voir ? Oui, Corentin le désirait. Il loua fort cette chambre, qui était coquette et confortable.



Après quoi, lui et l'hôtelière se séparèrent, très contents l'un de l'autre, et Corentin commença à traverser la place principale.



... — principale parce que unique — de Clocher-les-Bécasses. C'est le centre des informations et des bavardages. Corentin y remarqua des groupes où l'on causait avec animation. S'étant approché de l'un d'eux, il entendit prononcer à plusieurs reprises le nom de Bécassine. « Décidément, se dit-il, les nouvelles se répandent vite, dans notre village. »

C'était, en effet, celle de l'arrivée de Bécassine qui faisait le sujet de la conversation. Cette gloire de Clocher-les-Bécasses n'avait pas paru, depuis une douzaine d'années, dans son village natal. Les jeunes connaissaient sa célébrité, mais non sa personne. Ils s'en informaient auprès des anciens.



Corentin fut assailli de questions : Qu'est-ce que sa nièce venait faire ? Probablement s'occuper des réparations du château ? Est-ce que M^{me} de Grand-Air viendrait aussi ? Donnerait-elle des réceptions ? Les questions se multipliaient, l'animation croissait. Elle fut portée à son comble...

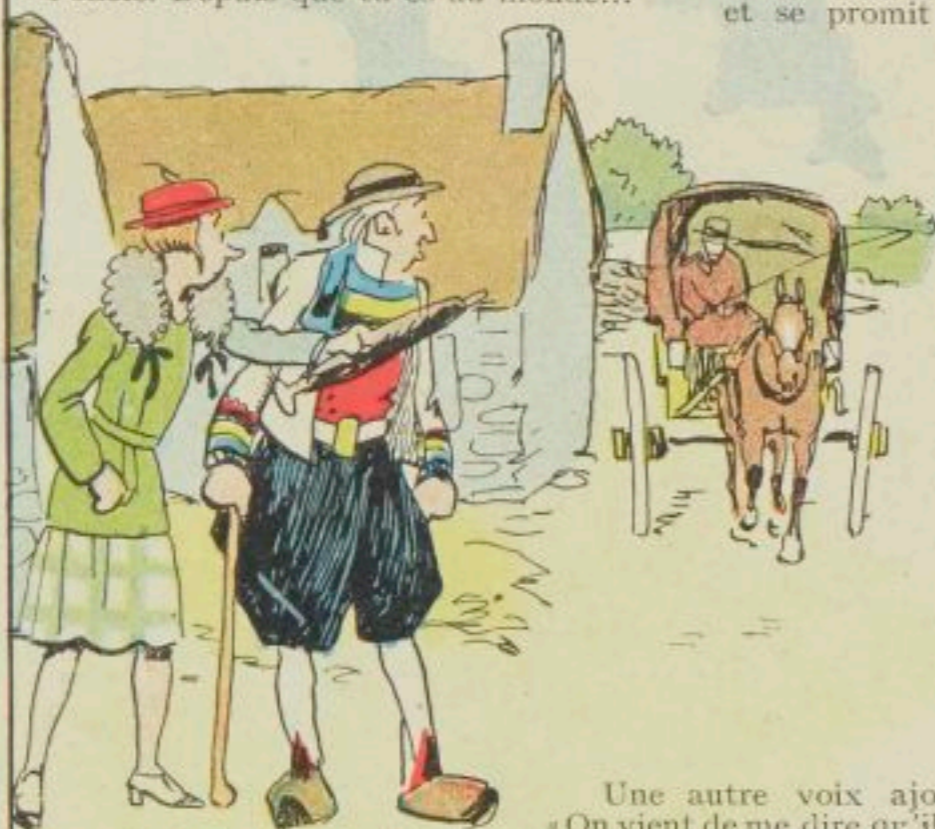
...par l'arrivée des enfants sortant de l'école. Ils débouchèrent en troupe compacte et, d'abord, s'arrêtèrent, intimidés, devant M. le Maire. Puis, une blondine s'avança, demanda : « Alors, Bécassine, on va la voir pour de vrai ? C'est-y qu'elle est pareille à ses portraits des albums ? » Corentin rit, assura la blondine que la ressemblance était parfaite. A ce moment, il fut accosté...



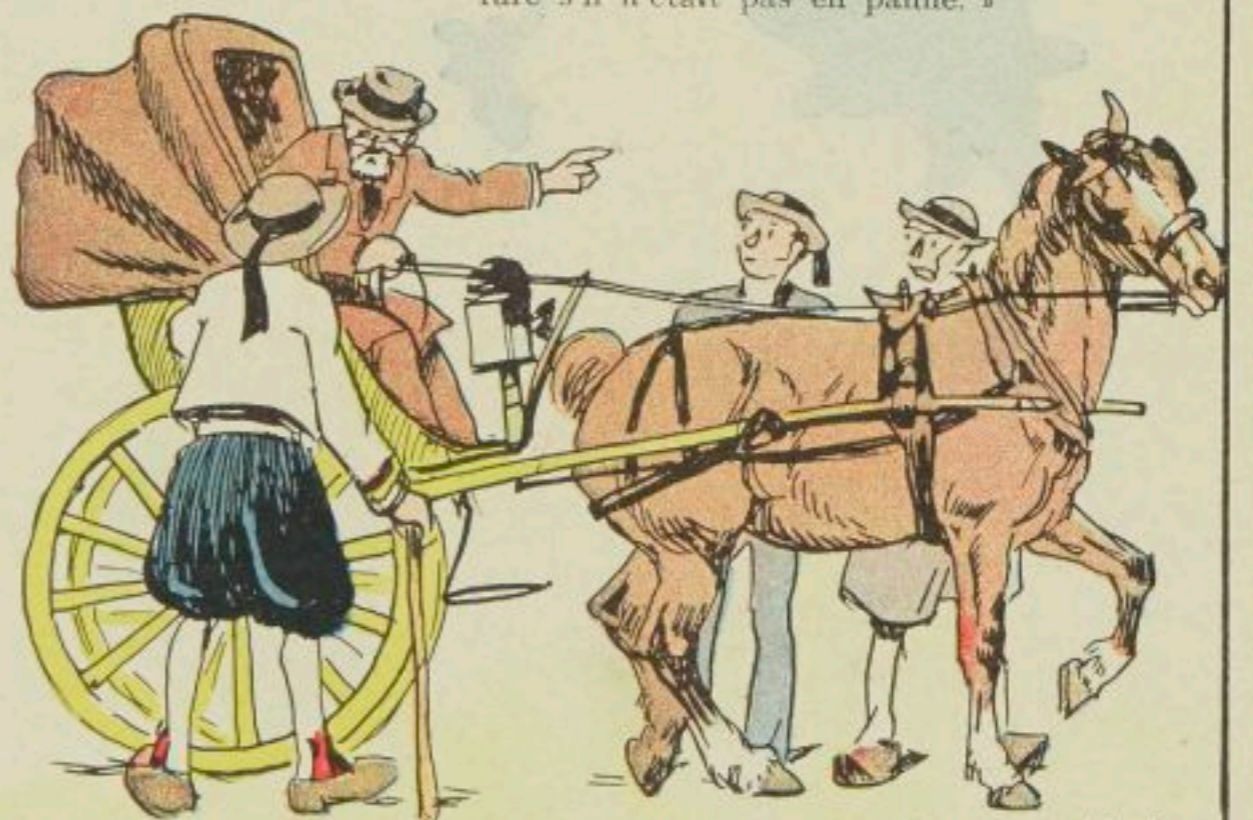
...par sa nièce, Marie Quillouch qui, d'un air tout sucre, lui dit : « Mon oncle, comme je serai contente de revoir ma chère Bécassine, de lui présenter mon mari et mes enfants ! — Ta chère Bécassine !... grommela l'oncle. Depuis que tu es au monde...

« ...tu ne lui as fait que malices et noises. Ne t'avise pas de recommencer ! — N'avez crainte, oncle. Quoiqu'on ait eu des petits malentendus, j'aime ma cousine de tout mon cœur. » Corentin pensa que ce ton doux cachait quelque méchant projet et se promit d'y veiller.

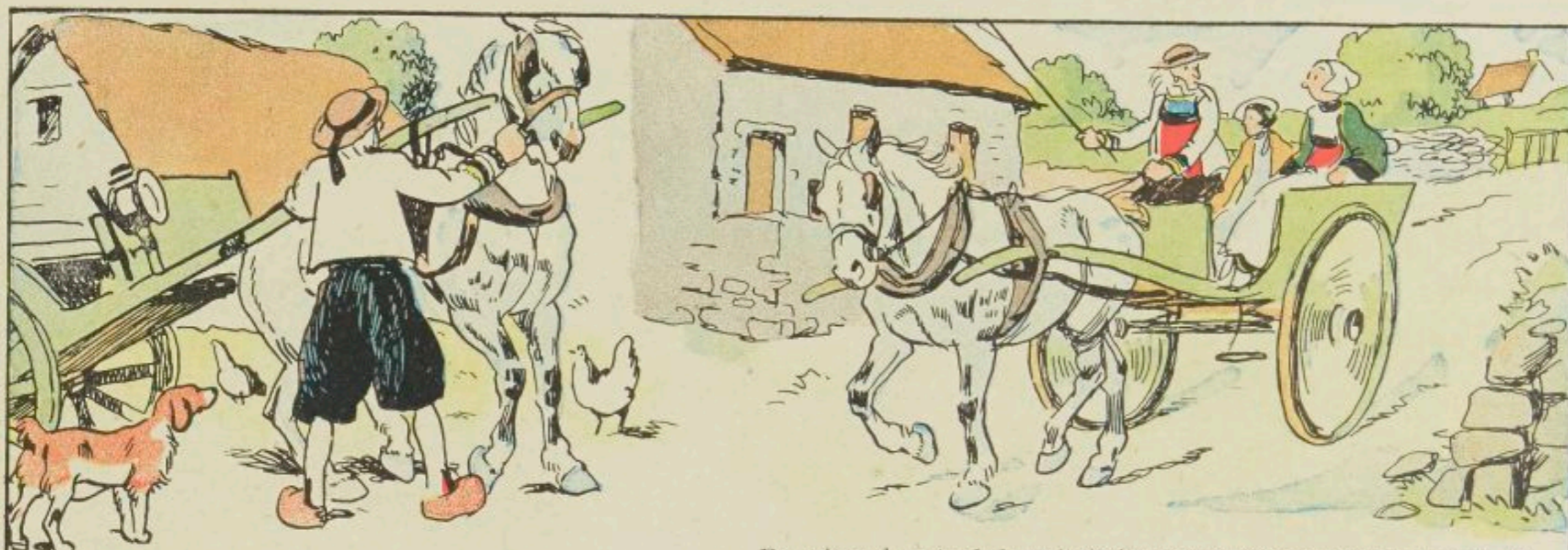
Mais, pressé par l'heure, il se détourna et dit : « Je vous quitte, mes amis, pour aller au-devant de mes voyageuses. Je vais prendre au passage l'autobus de la gare. » Dans la foule, une voix cria : « Ça serait rare s'il n'était pas en panne. »



Une autre voix ajouta : « On vient de me dire qu'il l'est une fois de plus. » Marie Quillouch, à qui rien n'échappe, puisque chacun de ses yeux regarde d'un côté différent, intervint : « Voici, dit-elle, le médecin. Il revient de chez un malade qui habite sur la route de l'autobus...

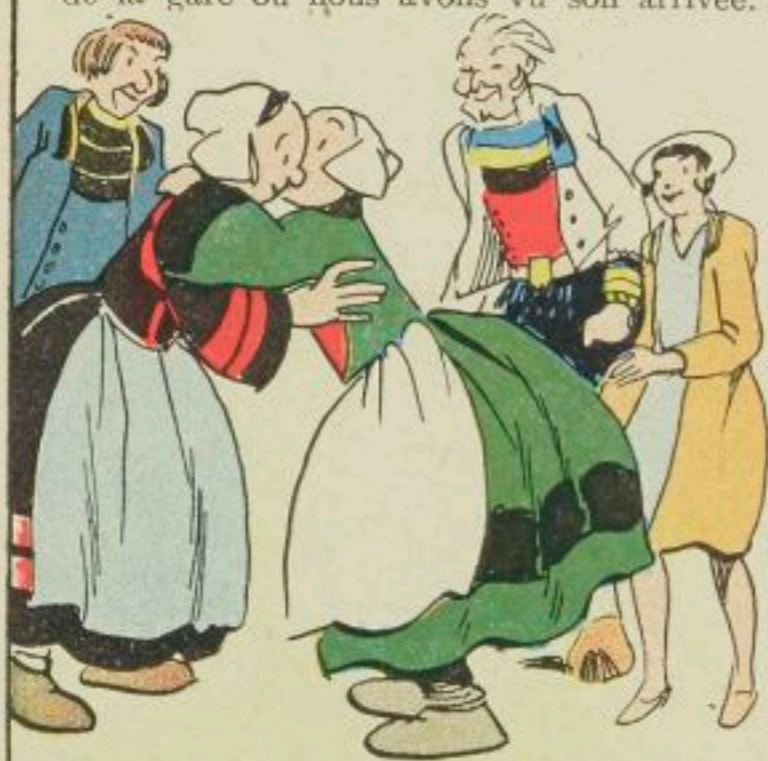


« ...il pourra peut-être vous renseigner, mon oncle. » Le médecin stoppa sur un signe de Corentin, et, interrogé, fit connaître qu'à une dizaine de kilomètres, il avait dépassé ce capricieux autobus...



...arrêté par une panne difficilement réparable. Inquiet de savoir Bécassine et Loulotte en panne elles aussi, Corentin courut chez lui, attela en hâte et prit le chemin de la gare où nous avons vu son arrivée.

En raison du retard, la nuit était presque close quand la charrette fit son entrée à Clocher-les-Bécasses. L'heure du dîner avait vidé la rue et la place, et, ainsi, nos voyageuses échappèrent à des curiosités gênantes.



Le ménage Labornez les attendait chez Corentin. Bécassine se jeta dans les bras de sa mère qui, fort émue, versa quelques larmes. L'exemple maternel fut aussitôt imité et dépassé par la fille.



Conan est bon père, mais peu enclin aux manifestations sentimentales. Après avoir frotté sa barbe de deux jours sur les joues de son héritière, il déclara qu'elle avait forci, qu'elle paraissait en santé ben plaisante, et afin de se rendre compte...

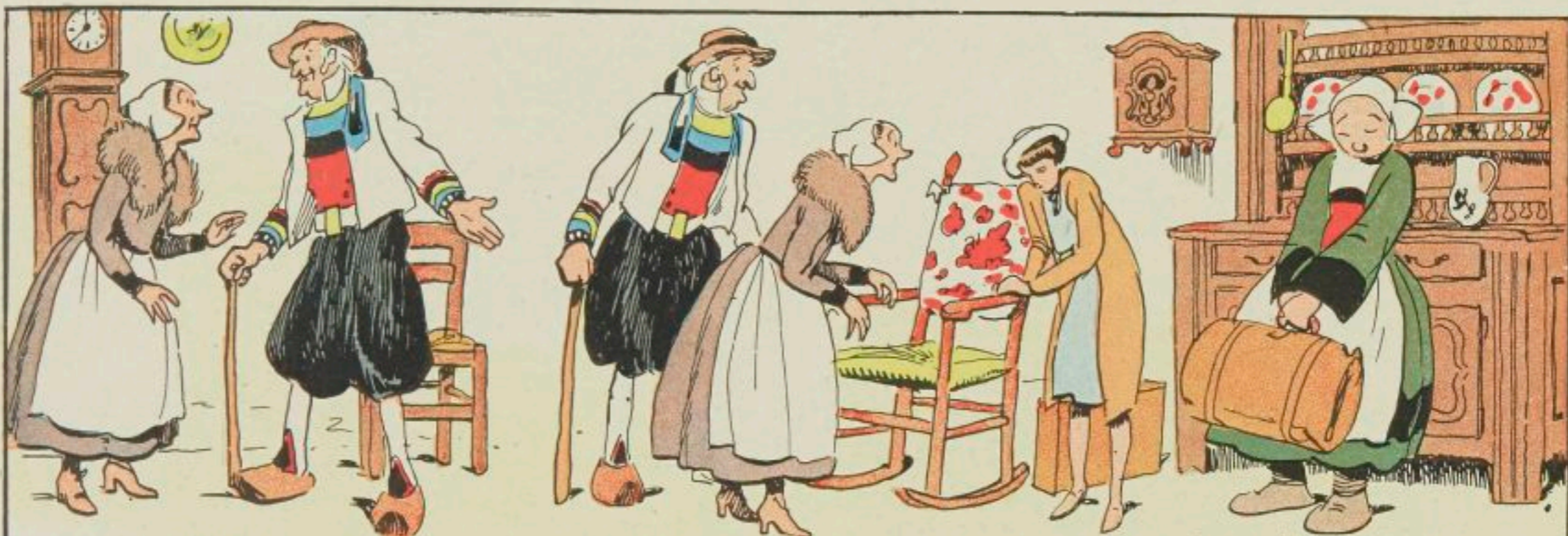
...de cette santé, il administra à Bécassine quelques tapes vigoureuses, comme il le fait à la foire pour éprouver la solidité d'un bœuf ou d'un cheval. Cela mit fin aux attendrissements. Loulotte riait à en suffoquer. Alors Bécassine la présenta, on devine avec quels éloges.



Marianick entra, les invita à se mettre à table, sans quoi son dîner serait trop cuit. Tout le monde mangea de bon appétit. Conan engloutit, puis déclara que, lesté comme il l'était, il pourrait jeûner les deux jours suivants, ce qui serait bon pour sa santé comme pour sa bourse. Nouvelle hilarité de Loulotte.



Mais, tout en riant, elle avait peine à tenir ses yeux ouverts. « Le marchand de sable passe, dit Corentin, il faut coucher nos Parisiennes, je vais les conduire au Genêt fleuri. »



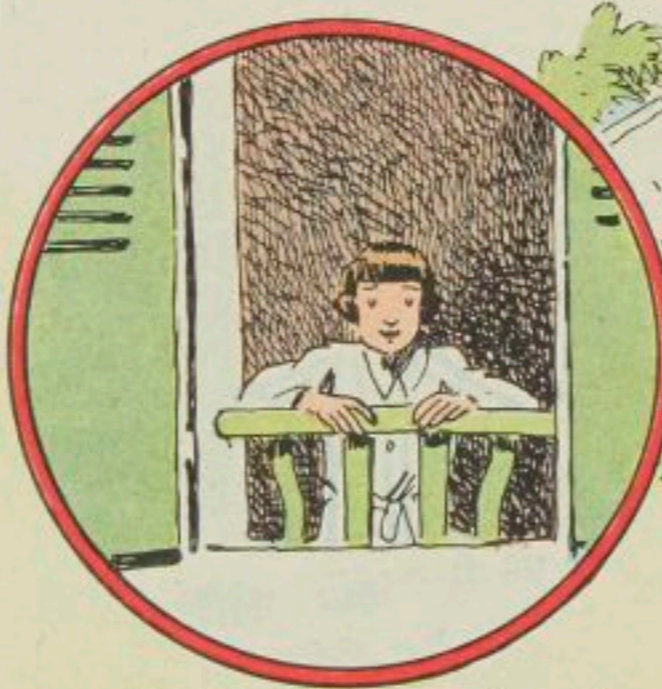
« Madame Lebrech, dit Corentin, je vous présente vos pensionnaires. — Monsieur le Maire, répondit l'hôtesse du Genêt Fleuri, on tâchera qu'elles soient contentes de la pension. » Elle se retourna vers elles et commença : « Mesdemoiselles, je veux vous dire... »

Mais elle vit que les pensionnaires étaient effondrées de fatigue et elle interrompit son petit discours de bienvenue. Loulotte, à demi endormie, ne gardait son équilibre qu'en s'appuyant à un fauteuil auquel, par moments, elle imprimait d'inquiétantes oscillations.

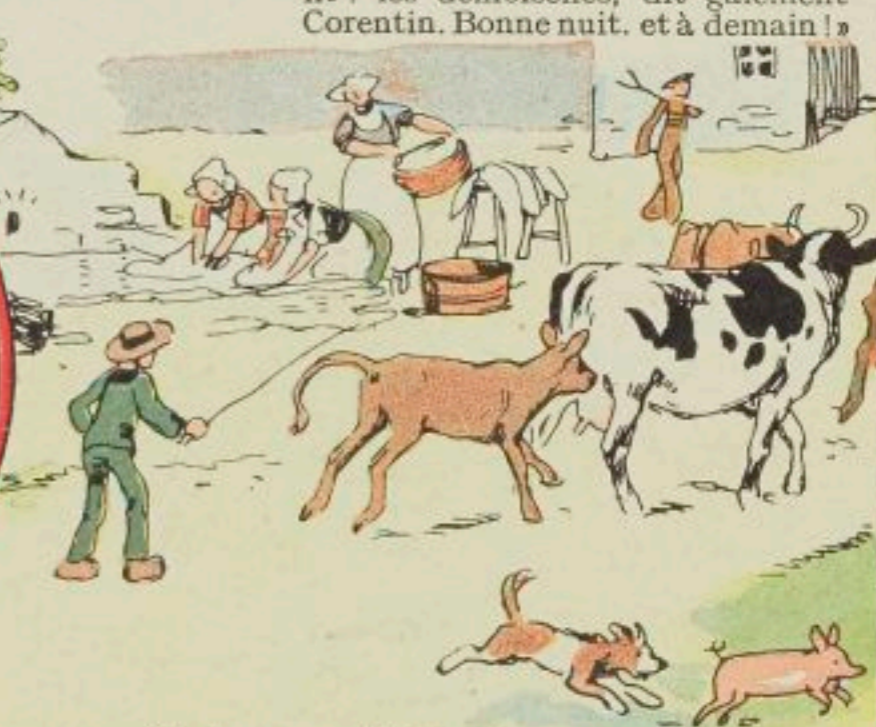
Quant à Bécassine, la seule force de l'habitude l'empêchait de lâcher sa valise, et c'était miracle que son corps ne fût pas entraîné par le lourd bagage. « Au lit ! au lit ! les demoiselles, dit gaiement Corentin. Bonne nuit. et à demain ! »



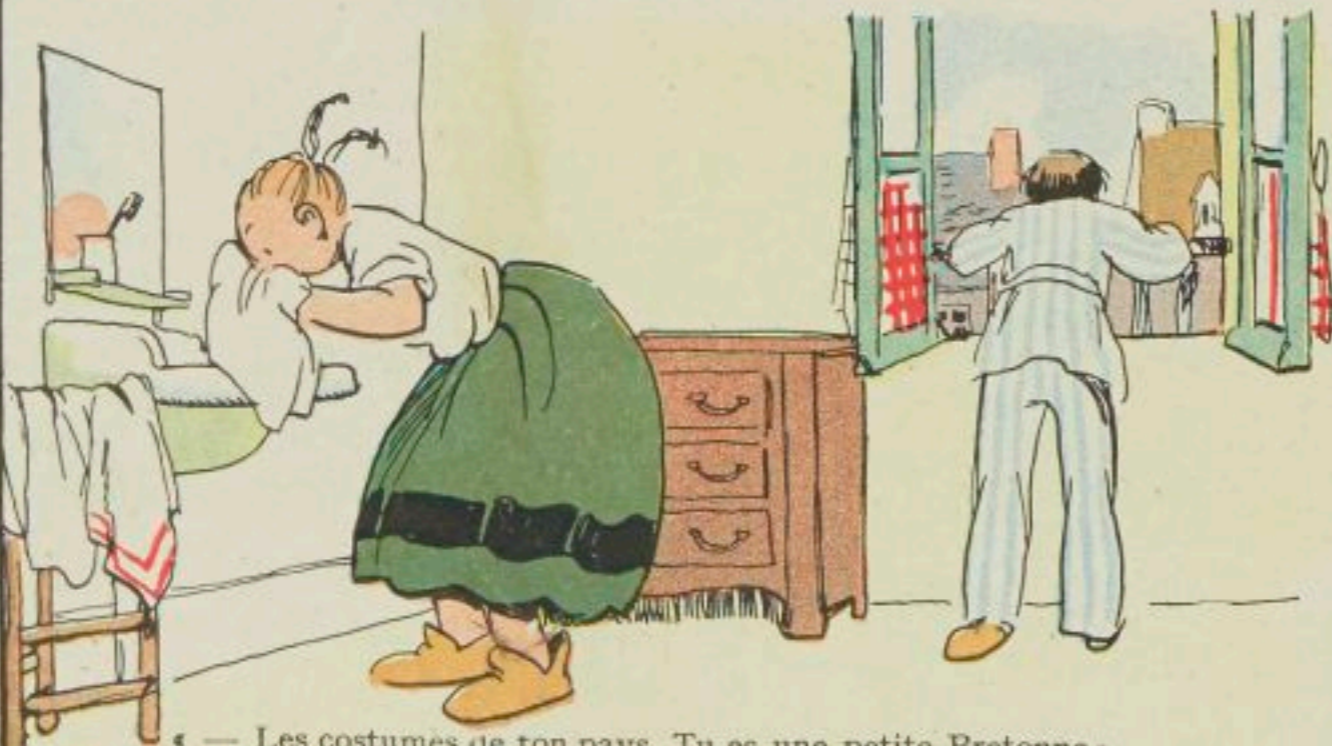
Sur un signe de sa maîtresse, la jeune servante Hervine se chargea de la valise. Mme Lebrech installa les deux voyageuses dans leur chambre et les quitta en leur souhaitant un sommeil réparateur.



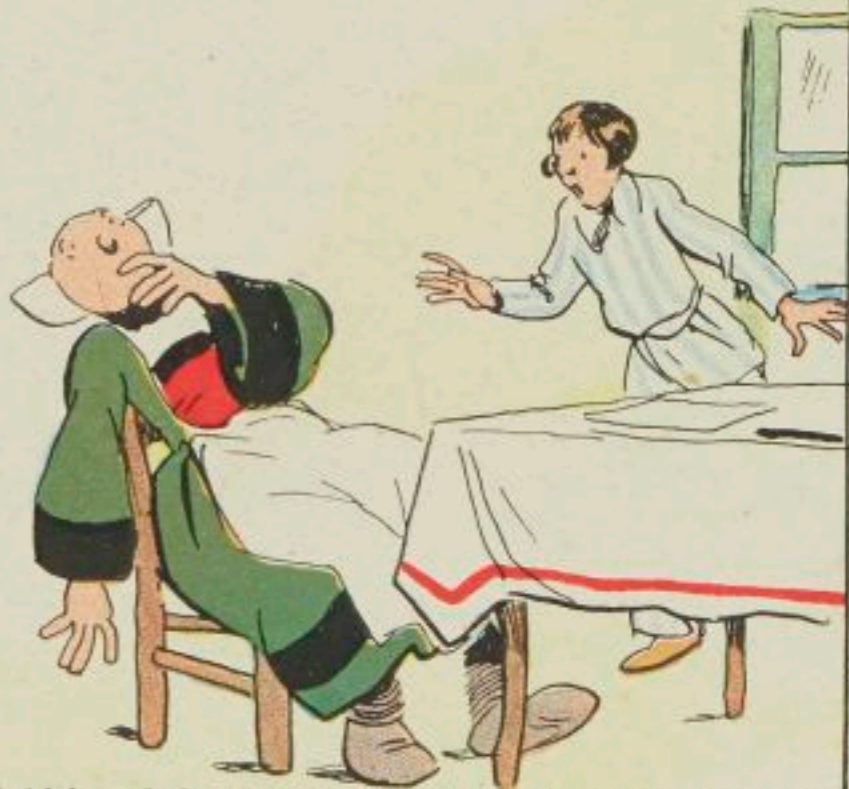
Le souhait fut exaucé : elles dormirent douze pleines heures. Un gai rayon de soleil les éveilla. D'un bond, Loulotte fut à sa fenêtre et, aussitôt, elle s'exclama : « Veine ! on a vue sur la place... »



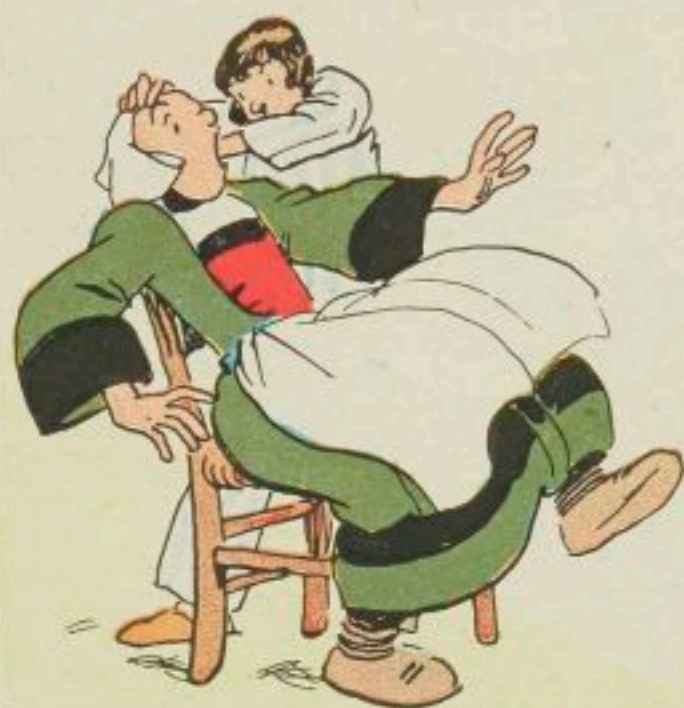
« ...C'est amusant ! Les femmes au lavoir, qui bavardent en travaillant. Les bêtes qu'on mène aux champs... Oh ! ce chien qui court après un amour de petit cochon rose !... Pourvu qu'il ne lui fasse pas de mal !... Et puis, les coiffes, les gilets brodés... Comme c'est joli, ces costumes !... »



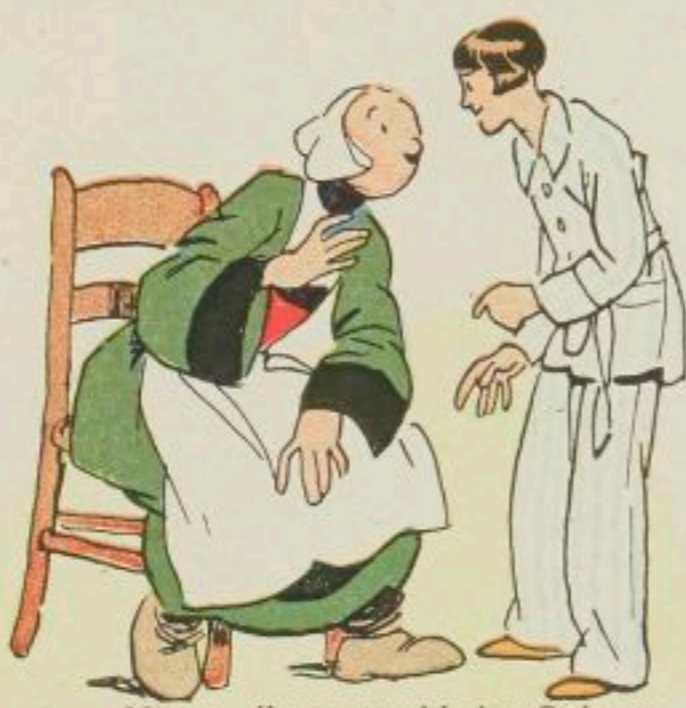
« — Les costumes de ton pays. Tu es une petite Bretonne », dit Bécassine, qui, pour prononcer ces mots, retira sa tête de la cuvette où elle faisait ses ablutions. Loulotte ne lui répondit pas : le spectacle qu'elle contemplait retenait toute son attention. Quand, après une dizaine de minutes, elle en fut rassasiée et se retourna...



...vers l'intérieur de la chambre elle vit avec effroi Bécassine renversée sur une chaise. Une Bécassine écarlate, suffocante, à demi pâmée. « Qu'est-ce que tu as ? — Là là, » murmura Bécassine. d'une voix à peine distincte, en montrant sa gorge.



Loulotte commanda : « Ouvre bien la bouche ». Elle enfonça sa main, sentit, sous ses doigts, tout au fond, un objet, le saisit, le retira. « Qu'est-ce que c'est que ça ? fit-elle. Un chapeau de stylo, il me semble. Tu manges des stylos, maintenant ? Comment ça va-t-il ?... »



« ... Mieux, il me semble ! » Oui, ça allait mieux. La respiration se rétablissait. Alors Bécassine expliqua : pour préparer sa mission de confiance, elle avait voulu lire enfin les instructions de sa maîtresse. Elle s'était armée de son stylo, afin de prendre des notes...



...si besoin était, et comme elle fait trop souvent (oui, je sais, c'est une mauvaise habitude), elle avait suçoté le petit chapeau qu'on dévisse côté plume pour le mettre côté manche. « Et le chapeau s'est détaché, il m'est venu dans la gorge. Sans toi, il m'aurait étranglée. Tu m'as sauvé la vie ! »



« — C'est bon, c'est bon, dit Loulotte, en s'arrachant à l'étreinte de sa gouvernante. Maintenant que tu es guérie, continue-t-elle, lis-moi donc le papier de Mémé. Ça pourra t'être utile que je t'aide dans ta mission de confiance. — Pour sûr », affirma Bécassine.



La note indiquait les parties du château à examiner, et sans doute à réparer, et elle concluait : *Faire le nécessaire en vue de notre séjour et en prévoyant quelques invitations. Pas de dépenses inutiles. En cas de difficultés consulter votre oncle Corentin.*



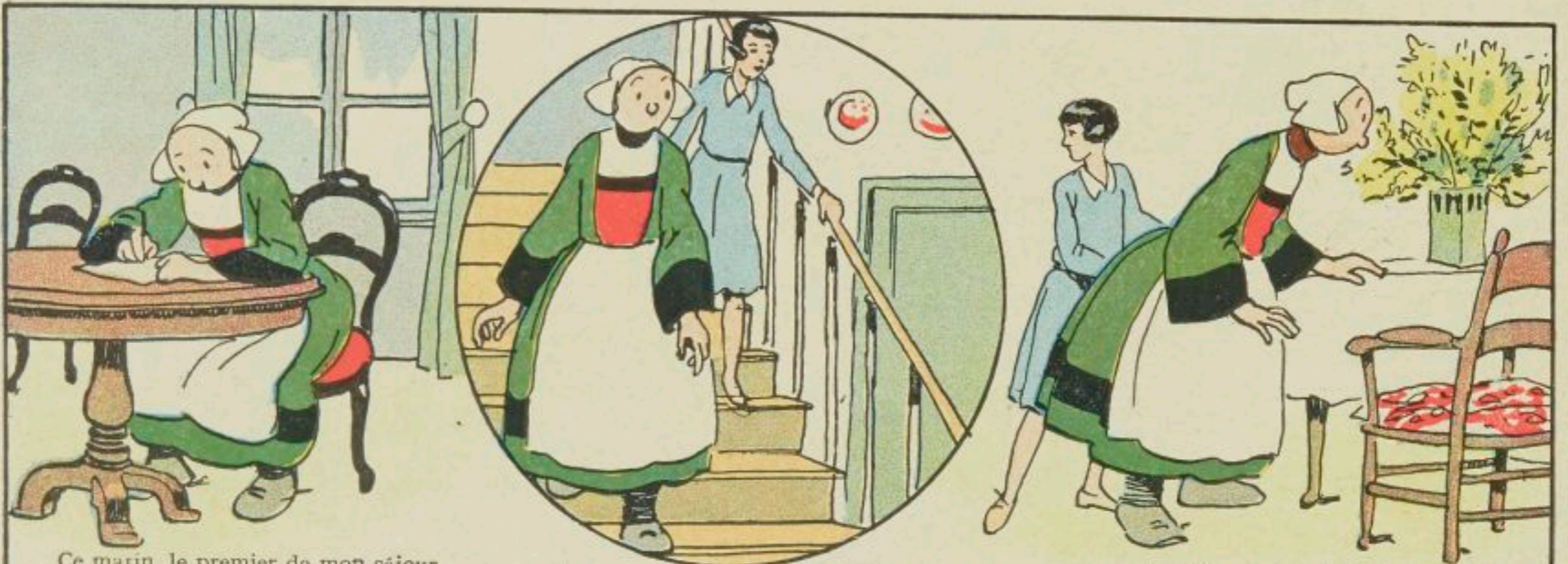
« Eh bien ! on est fixé », dit Loulotte. On sait ce qu'on a à faire. Il ne faut pas que ça traîne. On ira au château avec l'oncle dès aujourd'hui. » Bécassine admira son esprit de décision. Mais un toc-toc discret les interrompit, la figure de M^{me} Lebrech s'encadra...



...dans l'entre-bâillure de la porte. Elle s'étonna de les voir déjà levées. « Fatiguées comme vous l'étiez, je pensais que vous dormiriez au moins jusqu'à dix heures. Vous devez mourir de faim. Je vais commander votre déjeuner. »



Tandis que nos amies dégustaient un café au lait crémeux, l'hôtesse conseilla : « M^{lle} Loulotte fera bien de s'habiller vite. Vous allez avoir des visites : M. le Maire, M^{me} Louch. — Qui est-ce ? demanda Bécassine. — Vous savez bien, c'est le nom de dame de votre cousine Marie Ouillouch. — L'avais oublié », avoua Bécassine.



Ce matin, le premier de mon séjour à Clocher-les-Bécasses, ma mission de confiance commence vraiment. J'aurai le devoir de faire à ma maîtresse le rapport de ce qui se sera passé. Alors, je reprends mon stylo (sans le suçoter)...

...j'ouvre un beau cahier tout neuf, où je vais noter en gros et en détail ce que nous verrons et ferons. Et, un peu arrangé par M. Caumery, ça vous dira la suite de notre histoire... Nous en étions restés au moment où Mme Lebrech nous engageait à finir vite nos toilettes. Nous sommes descendues...

...au salon. Tandis que j'admirais un bouquet de beaux geaets fleuris, Loulotte me tire par la manche et murmure à mon oreille : « Regarde, il y a quelqu'un ! » C'est vrai, je n'avais pas remarqué. Près de la fenêtre...



...à moitié dissimulée par un paravent, est assise une dame qui est une demoiselle, mais ça je ne l'ai su que plus tard. La demoiselle griffonne au crayon sur un journal et puis efface...

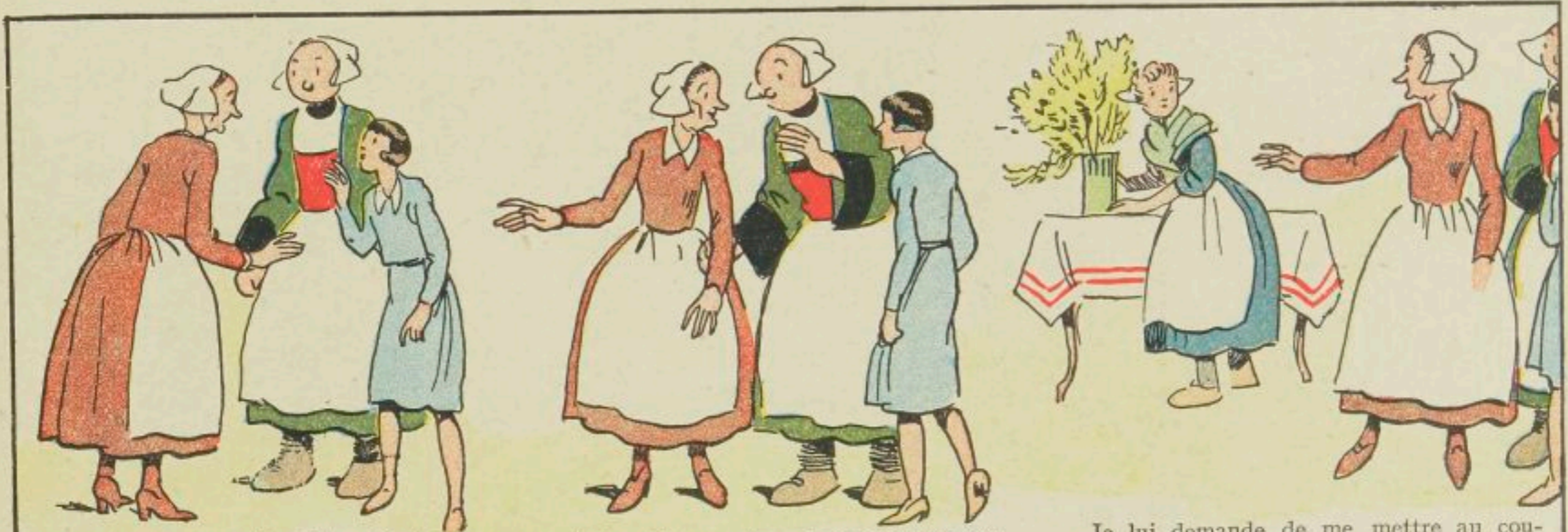
...et puis regriffonne. Elle est tellement absorbée par son travail qu'elle ne s'aperçoit pas de notre présence. Mais Mme Lebrech entre et nous propose des journaux illustrés, pour nous occuper en attendant nos visites. Cela fait lever la tête à la demoiselle, qui s'écrie : « Oh ! je suis confuse ! »

Elle a une jolie voix qui chante, avec un peu d'accent anglais. Elle dit : « Je suis confuse, vraiment. Excusez. Je n'avais pas vu vous. Je n'avais pas salué. J'ai été impolie, très. Madame Lebrech, voulez-vous présenter moi à ces demoiselles ? M^{lles} Bécassine et Loulotte, je crois ? » Mme Lebrech nous nomme...



... sa pensionnaire : miss Mary. Elle nous dit qu'elle est Irlandaise et qu'elle a la passion des mots croisés. « Oh ! reprend miss Mary, c'est tellement excitant pour l'esprit, et instructif aussi. Mais si difficile ! » Elle serre nos mains, s'excuse de nouveau et se retire...

...en expliquant que, pour ne pas nous déranger, elle va continuer son travail dans sa chambre. Elle est charmante, cette miss Mary. Nous le disons ensemble, Loulotte et moi. Puis, ma petite demande si elle restera longtemps à l'hôtel. « Je l'espère. répond Mme Lebrech...



« ... Chaque jour elle doit partir le lendemain, mais je la retiens en me servant d'un... comment dirai-je ? — D'un truc, souffle Loulotte. — C'est ça, d'un truc... Je vous le raconterai. » Mme Lebrech fait mine de se retirer, elle aussi, afin, dit-elle, de me laisser réfléchir...

... à la visite que je vais recevoir de mon cousin Louch. « Il vient probablement vous parler des réparations du château. » Je retiens l'hôtelière. L'oncle m'a prévenue qu'elle sait et répète volontiers toutes les petites histoires du pa's.

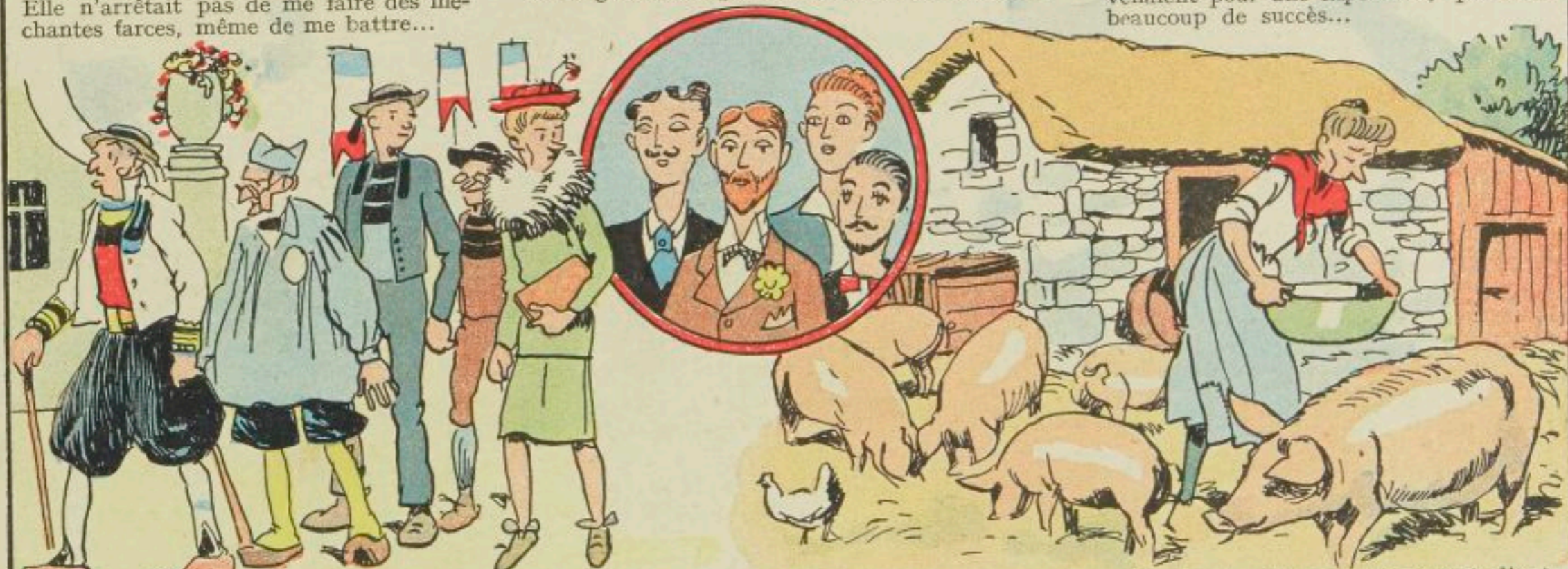
Je lui demande de me mettre au courant de ce qu'est ce Louch, que je ne connais pas, et de la façon dont son mariage s'est fait avec ma cousine Marie Quillouch. Mme Lebrech renvoie d'un geste sa petite bonne qui venait changer l'eau des vases et entame son récit.



Avant de le résumer, je dois dire un mot sur Marie Quillouch. Elle est ma cousine germaine et, cependant, je crois qu'elle me déteste. Ça a commencé à se marquer quand nous étions toutes petites. Elle n'arrêtait pas de me faire des méchantes farces, même de me battre...

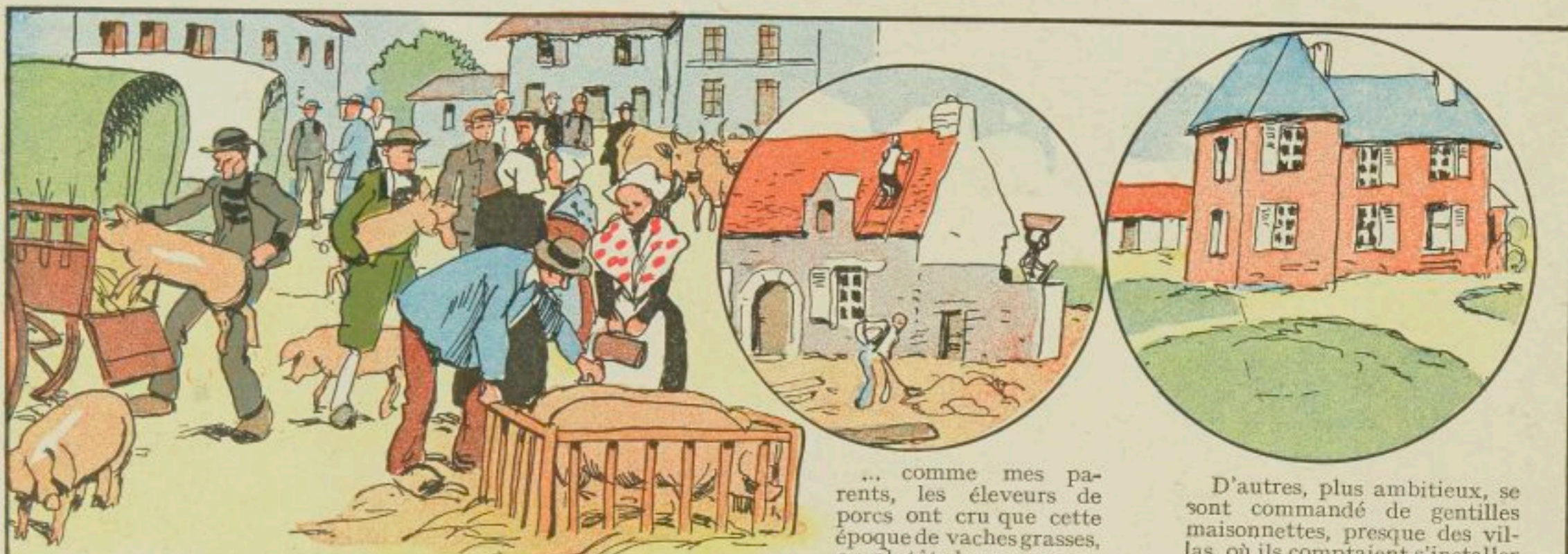
...tout en cherchant à me donner les torts. Mon départ pour Paris nous a séparées, mais quand je suis revenue au pays, elle a monté une manigance, à la suite de quoi le père La Pipe, le vieux garde champêtre, m'a demandé ma main.

C'a été une vraie comédie, dont le fin mot était que Marie cherchait à prendre ma place de gouvernante de Loulotte. Quelques années plus tard, Marie vient à Paris avec quelques Clocherbécassois que notre oncle conduisait. Les autres venaient pour une exposition, qui avait beaucoup de succès...



...tandis que, Marie, elle, venait dans l'espoir de trouver un mari. Elle se croit belle et élégante, tandis qu'elle est... Je m'arrête pour ne pas faire la médisante. Vous jugerez d'après les dessins.

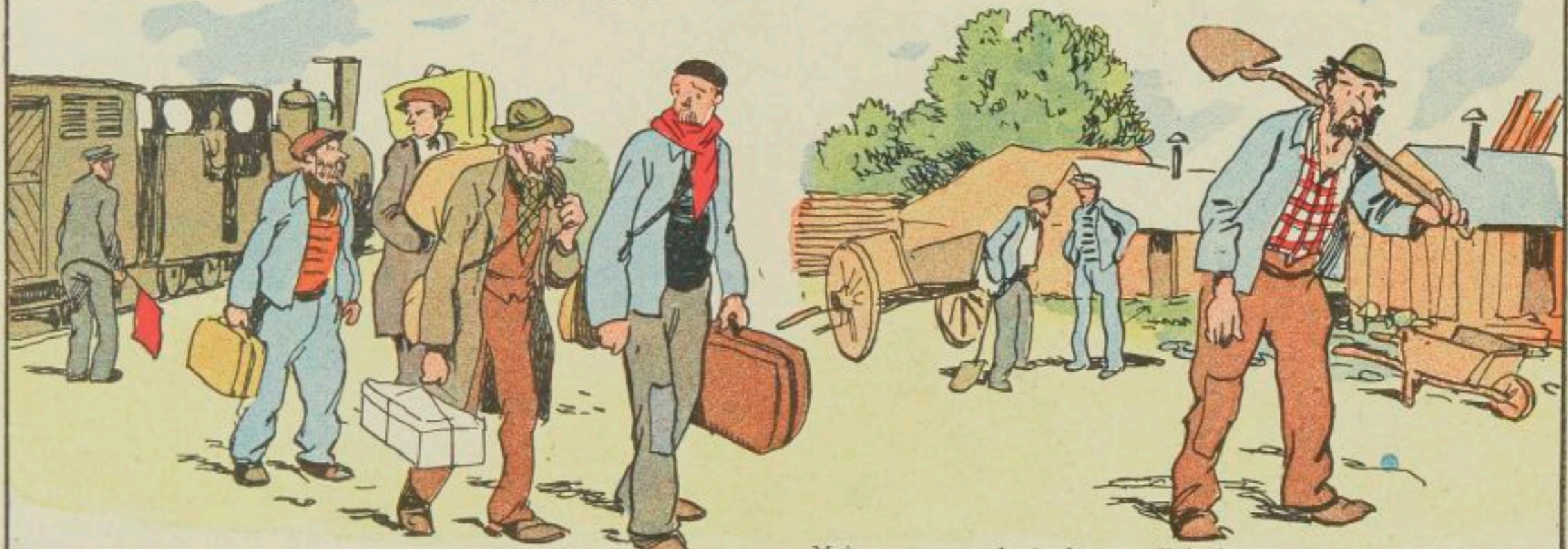
Quand elle est rentrée, sans aucun fiancé naturellement, ses parents l'ont remise à soigner et garder les porcs. Ça la rendait furieuse, plus laide, plus jaune, plus louche que jamais. Alors, elle se promet d'épouser le premier venu qui voudrait d'elle. Ce premier venu, ç'a été Louch.



Au temps dont je parle, on était heureux chez nous. Depuis toujours, on y a élevé et engraisé beaucoup de porcs. Pendant quelques années, les porcs se sont vendus mieux que des petits pains. Aux foires, les acheteurs en demandaient plus qu'on ne pouvait leur en fournir, aussi, ils les payaient de plus en plus cher. La conséquence ç'a été qu'à part quelques gens sages et raisonnables...

... comme mes parents, les éleveurs de porcs ont cru que cette époque de vaches grasses, ou plutôt de porcs gras, durerait longtemps et les rendrait riches en quelques années. Alors, les uns ont fait rafistoler et embellir leur ferme.

D'autres, plus ambitieux, se sont commandé de gentilles maisonnettes, presque des villas, où ils comptaient s'installer et vivre en rentiers. Pour la réparation ou le neuf, il fallait des ouvriers, maçons, peintres, etc... Il en est venu.



Chaque déraillard (il existait encore) en amenait de nouveaux. Bientôt, le pays en a été encombré. Parmi ces arrivants, on ne tarda pas à remarquer un ouvrier du nom de Louch. On ignorait d'où il sortait, et il ne payait pas de mine.

Mais ses yeux, dont chacun allait de son côté sans s'occuper de l'autre, étaient pleins de malice. Il savait son métier, il était travailleur, et bientôt son patron le fit monter en grade. Voilà notre Louch contremaître. Dur aux autres ainsi qu'à lui-même...



...il mène son équipe comme un bataillon. Avec lui, pas moyen de flâner et de bavarder. Les gens du pays avaient commencé par le regarder avec mépris, en raison de son air de chemineau. Mais il se fait tailler les cheveux et la barbe, se paie un costume neuf. Il prend presque l'air d'un monsieur...

... et ceux qui le méprisaient murmurent : « Il est fort, ce garçon-là ! Il ira loin ! » C'est à ce moment qu'il a connu mon oncle Quillouch, le père de Marie.

L'oncle Quillouch avait gagné beaucoup d'argent avec ses porcs. Il s'emballe : « Un tel et un tel, dit-il, se font construire des maisons de plaisance.



« ...Je suis aussi riche qu'eux, j'aurai aussi ma maison. » La tante n'était pas de cet avis, mais sans écouter ses observations, l'oncle va trouver Louch et lui demande s'il consent à construire sa maison. « Je veux bien, répond l'autre, mais pas comme ouvrier, comme patron, comme entrepreneur général. »

C'est entendu ainsi. La construction commence. Un jour, Marie se décide à aller voir les travaux. Depuis son retour de Paris, honteuse de n'y avoir pas trouvé de fiancé...

...elle faisait la sauvage. Elle faisait aussi la dédaigneuse pour les ouvriers et, ainsi, elle n'avait jamais rencontré Louch. Quand elle arriva sur le chantier, il y était, faisant marcher son monde. Ils se trouvent nez à nez. Ils se regardent, et alors, c'est le coup de foudre, comme on dit dans les romans. Ils ont absolument le même regard.



Quand l'un regarde les yeux de l'autre, c'est absolument comme s'il voyait ses propres yeux dans la glace. Mme Lebrech pense que c'est pour cela qu'ils se sont plu. Après cette rencontre...

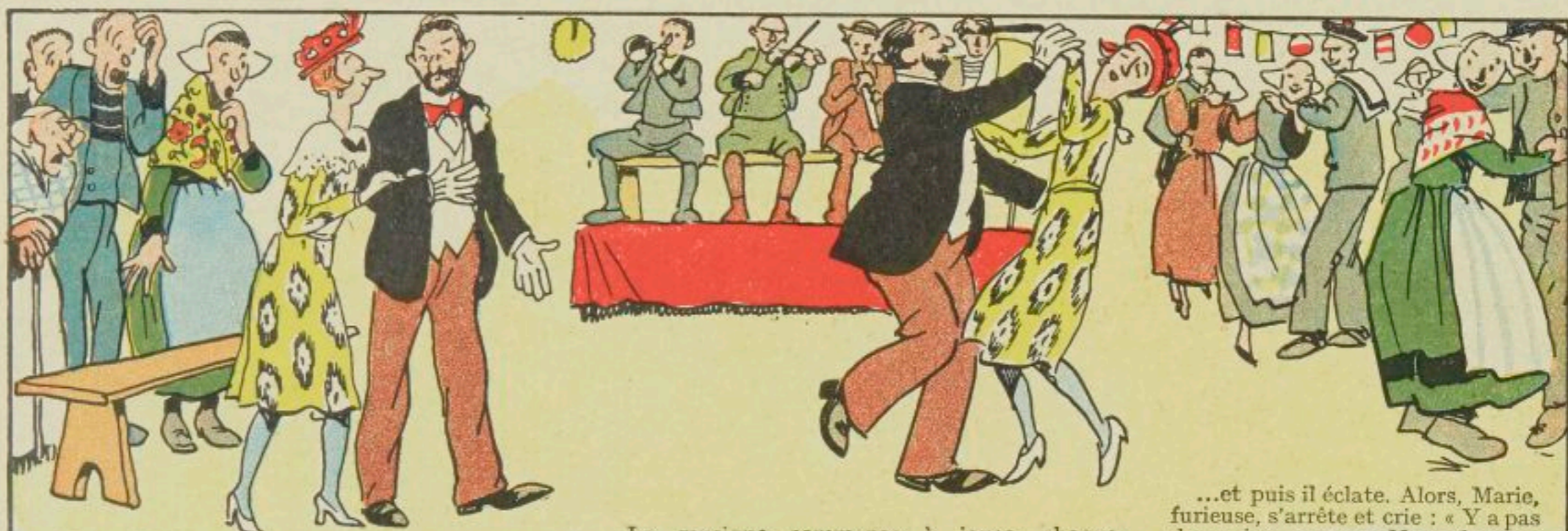
...Marie, tous les jours, retourne au chantier, habillée de sa plus belle robe. Louch aussi fait le coquet. On commence à jaser : « Ça paraît, dit-on, que Marie va enfin trouver un époux. »

Les fiançailles, on les a connues au bal qui se donne chaque année, le jour de la fête du pays. A ce bal, Marie s'asseyait toujours au milieu du premier banc, mais jamais on ne l'invitait, parce que les garçons ne l'aiment pas et parce qu'elle essaie de s'attifer...



...en demoiselle de la ville, au lieu de porter notre joli costume breton. Et ça non plus, ça ne plaît pas aux garçons. Donc, ce fameux soir, Marie s'installe à sa place habituelle. Elle a une robe et un chapeau encore plus voyants...

...que de coutume. On s'en amuse. On chuchote qu'une fois de plus elle va faire tapisserie. Mais Louch s'incline devant elle. Il dit très haut : « Mademoiselle Marie, avec la permission de vos parents, je vous demande la première danse. » Et Marie, plus haut encore, répond : « Je veux bien, Monsieur mon fiancé. »



Donc, Marie Quillouch a un promis. Depuis si longtemps qu'elle le cherchait en vain, ça a de quoi stupéfier. Aussi, voilà ceux et celles de Clocher-les-Bécasses qui regardent les fiancés avec des yeux éparpillés par la surprise et des bouches ouvertes comme des fous.

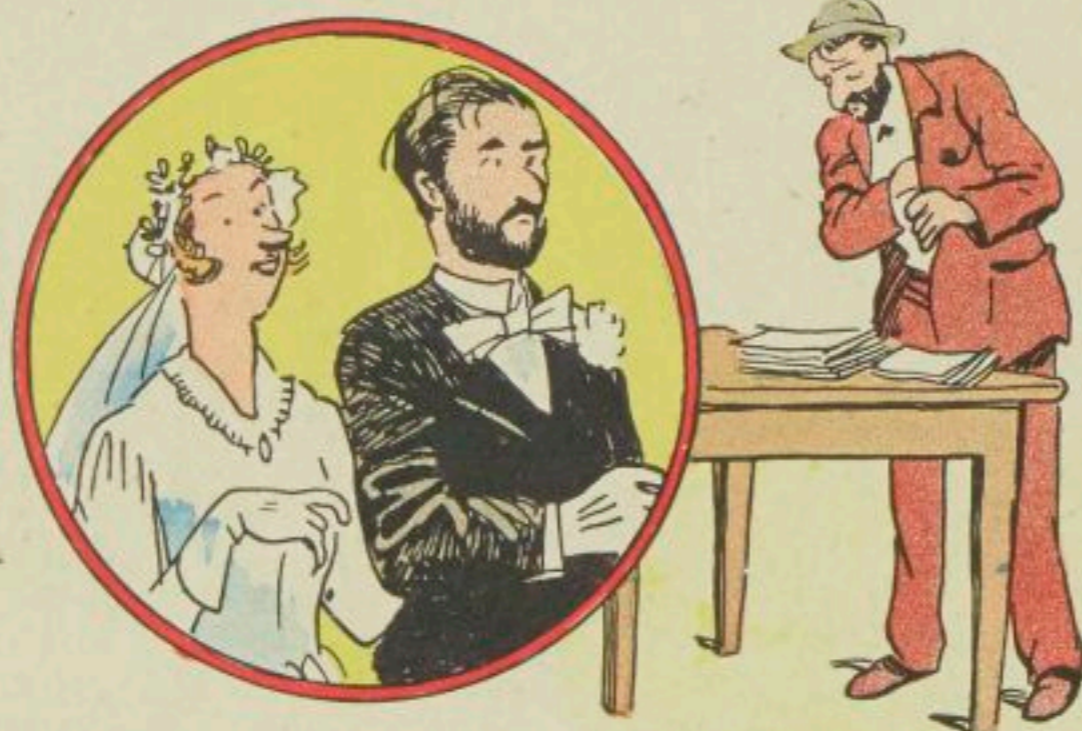
La musique commence à jouer, chaque musicien pousse son air sans faire attention aux autres, tout occupé à regarder Marie et Louch qui ont commencé à danser. Ils font des manières, des minauderies. On rit, d'abord en se cachant, et puis le rire monte,...

...et puis il éclate. Alors, Marie, furieuse, s'arrête et crie : « Y a pas de quoi se moquer. Nous dansons comme les gens du grand monde, comme nous avons vu au cinéma. » Ça fait redoubler la gaité. Les fiancés s'en vont, pas contents, et le bal continue sans eux.



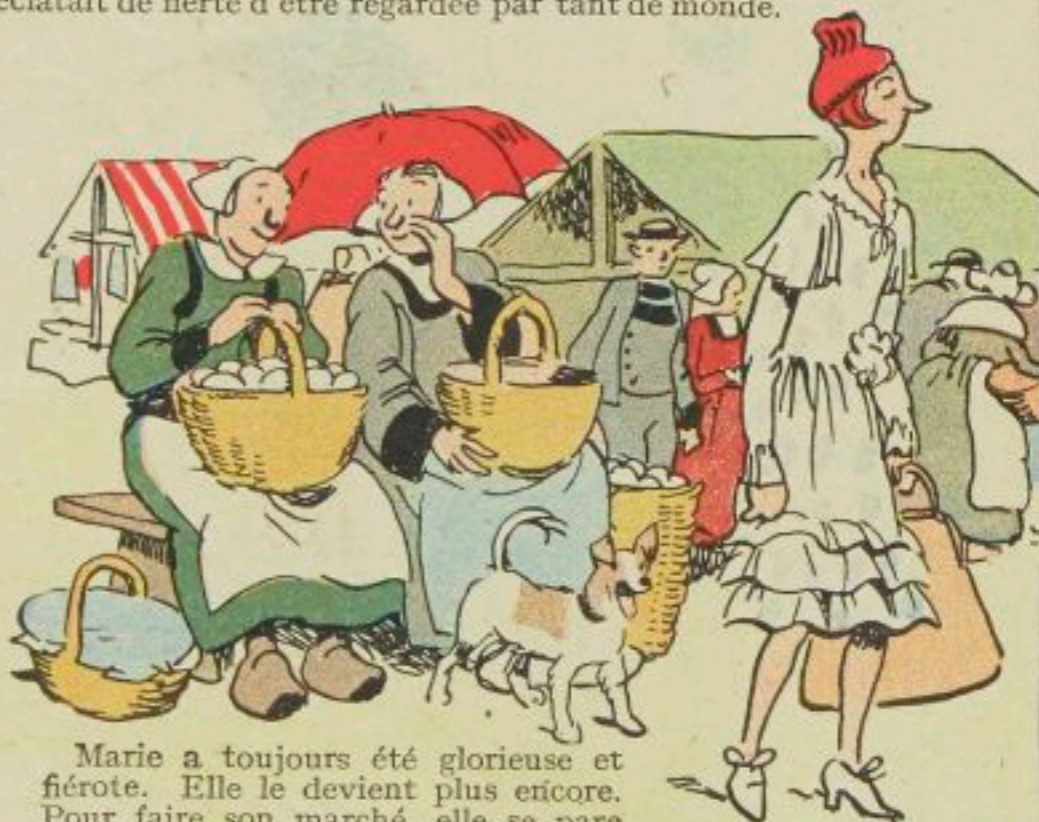
Le jour du mariage, au retour de l'église, le cortège avait une belle longueur, parce que, à Clocher-les-Bécasses, on est presque tous plus ou moins cousins, au moins à la mode de Bretagne. Ceux qui, par extraordinaire, n'étaient pas cousins, faisaient la haie...

...avec les gens venus des villages voisins, et même avec la volaille et autres animaux qui traînent constamment dans notre rue, et qui, je dois le dire, se tenaient bien sagement. Marie éclatait de fierté d'être regardée par tant de monde.

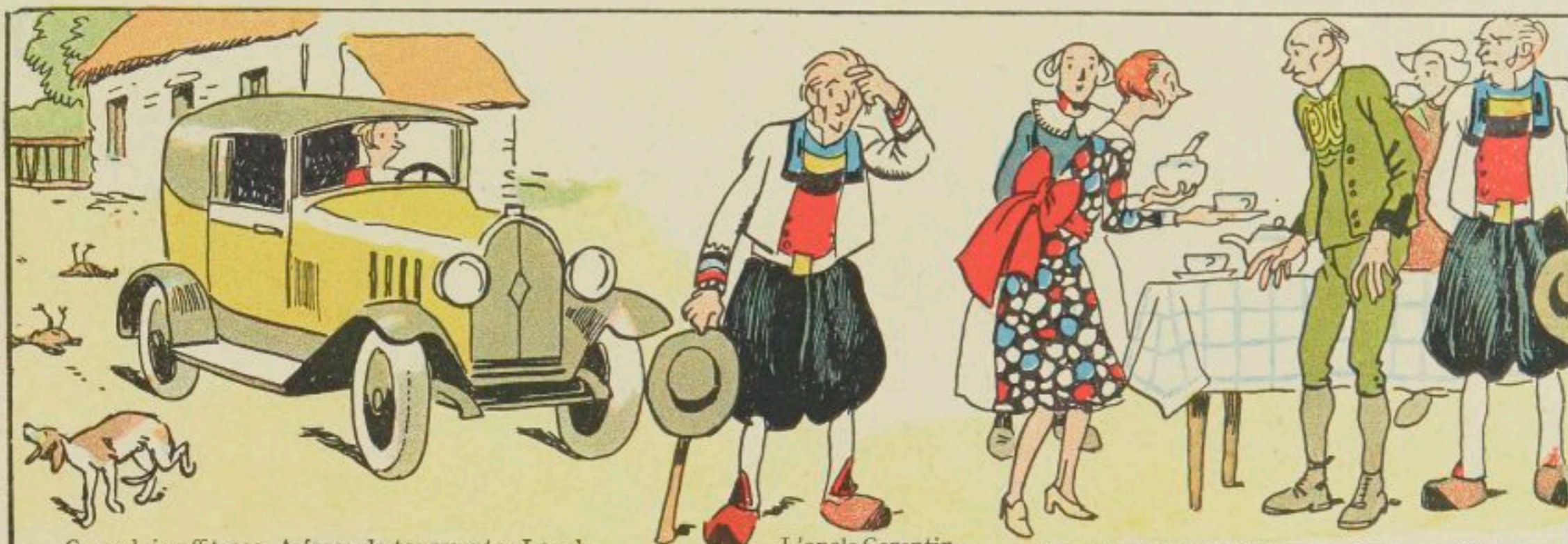


Elle croyait qu'on l'admirait. La vérité, c'est qu'on riait sous cape, en l'appelant Marie la déguisée... Les premières années du ménage ont été brillantes. Louch, je vous l'ai dit...

...est travailleur. Ses affaires marchaient. Les billets de banque tombaient dans sa poche comme pluie en novembre.



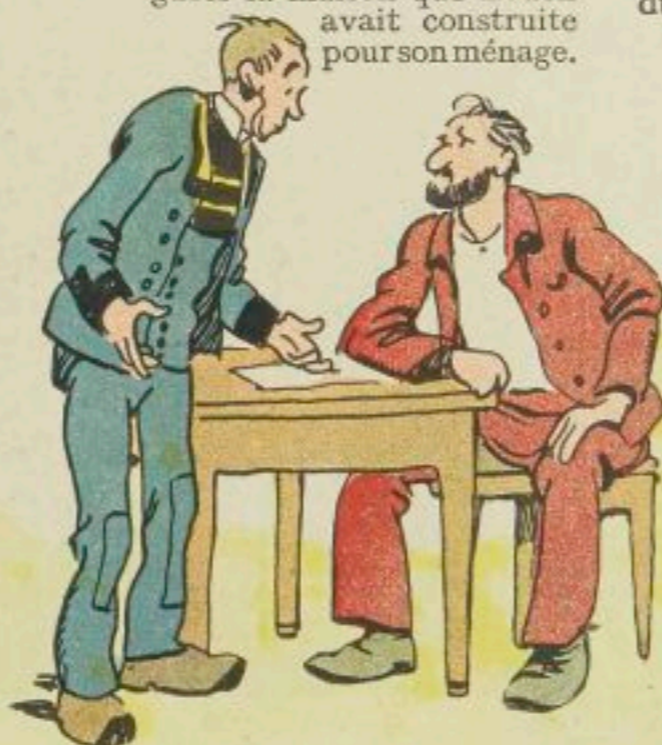
Marie a toujours été glorieuse et fiéroté. Elle le devient plus encore. Pour faire son marché, elle se pare comme pour une fête carillonnée. Ce sont sans cesse des robes neuves, « la dernière mode de Paris », affirme-t-elle, en portant haut la tête et en pinçant la bouche.



Ça ne lui suffit pas. A force de tourmenter Louch, elle lui fait acheter une petite auto, et elle se met en tête de la conduire, bouffie d'orgueil quand elle se montre au volant. Le résultat, ce fut qu'il y eut, cette année-là, beaucoup de mortalité sur les poules, et pas mal de chiens estropiés.

L'oncle Corentin disait de sa nièce : « C'est la première folle qu'on voit dans la famille. » Il l'a dit plus encore quand elle a donné un thé, afin d'inaugurer la maison que Louch avait construite pour son ménage.

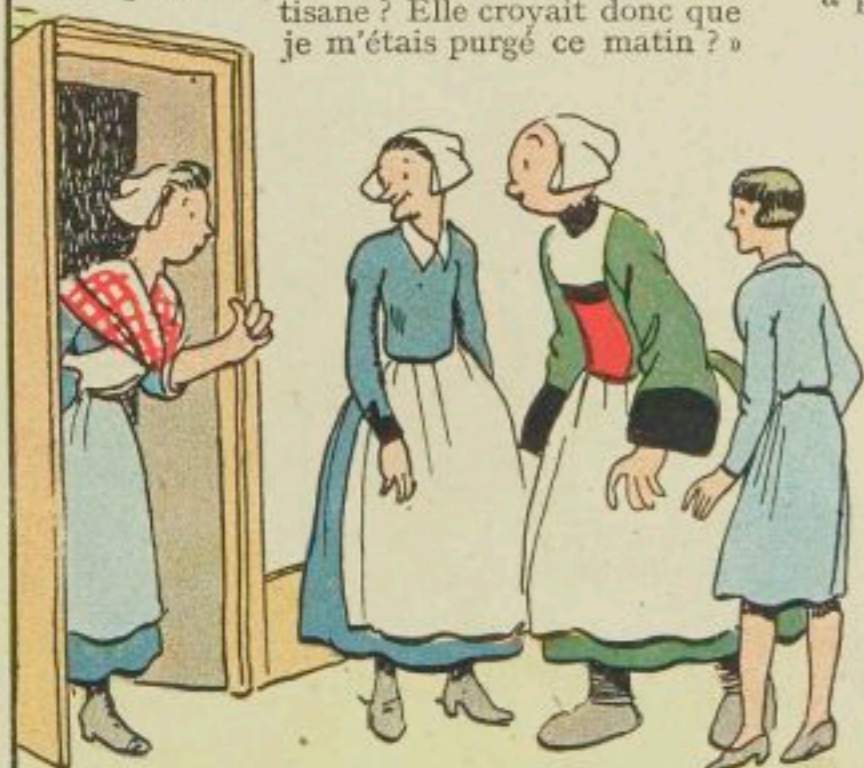
« Du thé ! bougonnait l'oncle. C'est pas fait pour des paysans comme nous. Parlez-moi d'une bonne bolée de cidre ! » Mais Marie tenait à son thé, qu'elle jugeait plus parisien, plus chic. A ce qu'a raconté M^{me} Lebrech, rien n'était drôle comme la grimace des invités en buvant ce thé, qui était du genre lavasse. Au sortir de la réception..



...le père La Pipe, le vieux garde champêtre, s'est précipité à l'auberge, et il criait : « Faut que je me rince le bec. Qu'est-ce qui lui a pris à la Marie de me faire avaler sa sale tisane ? Elle croyait donc que je m'étais purgé ce matin ? »

« Après ces années brillantes, termina M^{me} Lebrech, la crise est arrivée. Plus de travail. Beaucoup de clients de Louch venaient le trouver et lui avouaient qu'ils ne pourraient lui payer leur dû que peu à peu, par petites sommes.

« Alors, ce fut la gêne et, bientôt, presque la misère à son foyer. A ce foyer, il était venu d'abord un garçon, ensuite deux jumelles. On les appelle, dans le pays, Louchon, Louchonne et Louchette, parce que, dès leur naissance, ils louchaient comme père et mère...



« ...et ça n'a fait qu'augmenter avec l'âge. » Juste comme M^{me} Lebrech achevait ces mots, la petite bonne m'a annoncé que M. M^{me} Louch et leurs enfants demandaient à me présenter leurs hommages.

Je me suis précipitée pour les recevoir, mais rien que de les voir, alignés dans le vestibule, j'en ai eu mon élan coupé. D'abord, je n'avais pas pensé que les trois mioches avaient grandi depuis leur naissance. Ils ont huit et six ans. Et puis, ô ma Doué ! ces dix yeux qui me regardaient de travers !



Marie me saute au cou, en me déclarant que je suis sa chère petite cousine bien-aimée, si bonne, si gentille, et qu'elle a tant de plaisir à revoir, surtout avec une si belle mine. Et elle m'embrasse, me réembrasse :

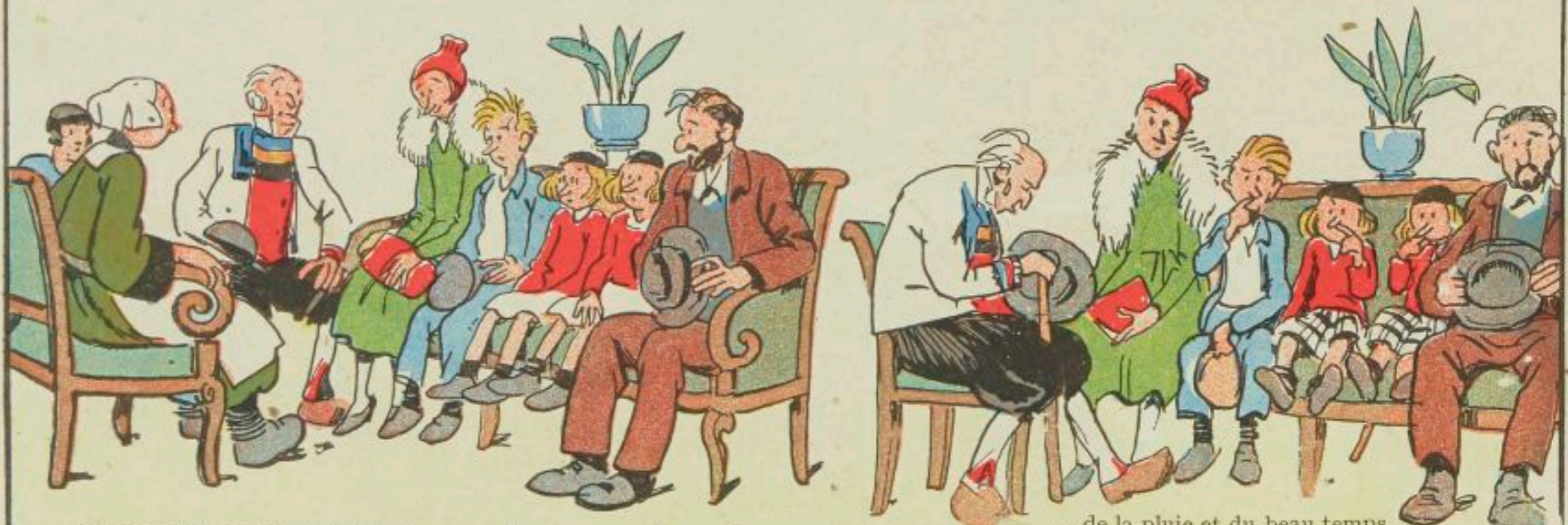
« Mais où ai-je donc la tête ? s'écrie-t-elle tout à coup. J'ai oublié de te présenter mon mari. » Louch, alors, s'avance vers moi, s'incline cérémonieusement et me dit : « Mademoiselle ma cousine, ce moment où je fais votre connaissance est le plus beau de ma vie... »

« ...Depuis longtemps, j'aspirais-z-à la joie, à l'honneur... » Enfin, il me déballe une kyrielle de phrases compliquées dans lesquelles il s'empêtre. Il s'efforce de faire l'homme du monde. Ne s'imagine-t-il pas de me baiser la main !



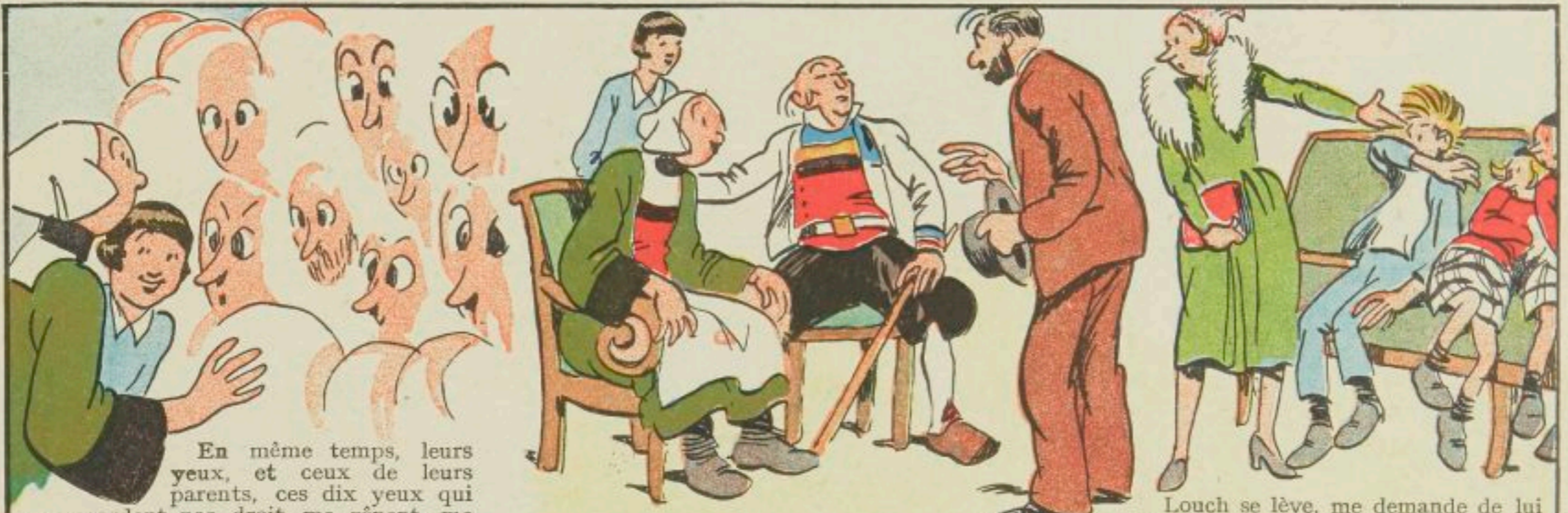
Moi, je suis pour la simplicité, surtout en famille. Alors, je dis : « Ça va ! J'espère qu'on s'entendra bien. » Et puis, poussant Loulotte devant Louch, j'ajoute : « Avec elle aussi, faudra bien vous entendre, vu que je n'aime que les gens qui aiment ma petite. » Louch fait un salut jusqu'à terre. Marie et les enfants l'imitent. Loulotte répond malicieusement par une révérence du genre ancien temps.

Les autres resaluent, et je crois que les saluts auraient duré jusqu'au soir, s'ils n'avaient pas été interrompus par l'arrivée de l'oncle Corentin. « Vous avez fait connaissance ? dit-il. Bon ! cautions maintenant de nos affaires ! » Nous nous installons, un peu serrés dans ce salon trop petit pour nous huit.



Et personne ne dit mot. C'est presque toujours ainsi quand on a trop de choses à se dire : on ne sait par quel bout commencer. Je pense à Madame qui entretient si bien la conversation quand elle reçoit des visites. Pour rompre le silence, j'essaie de parler...

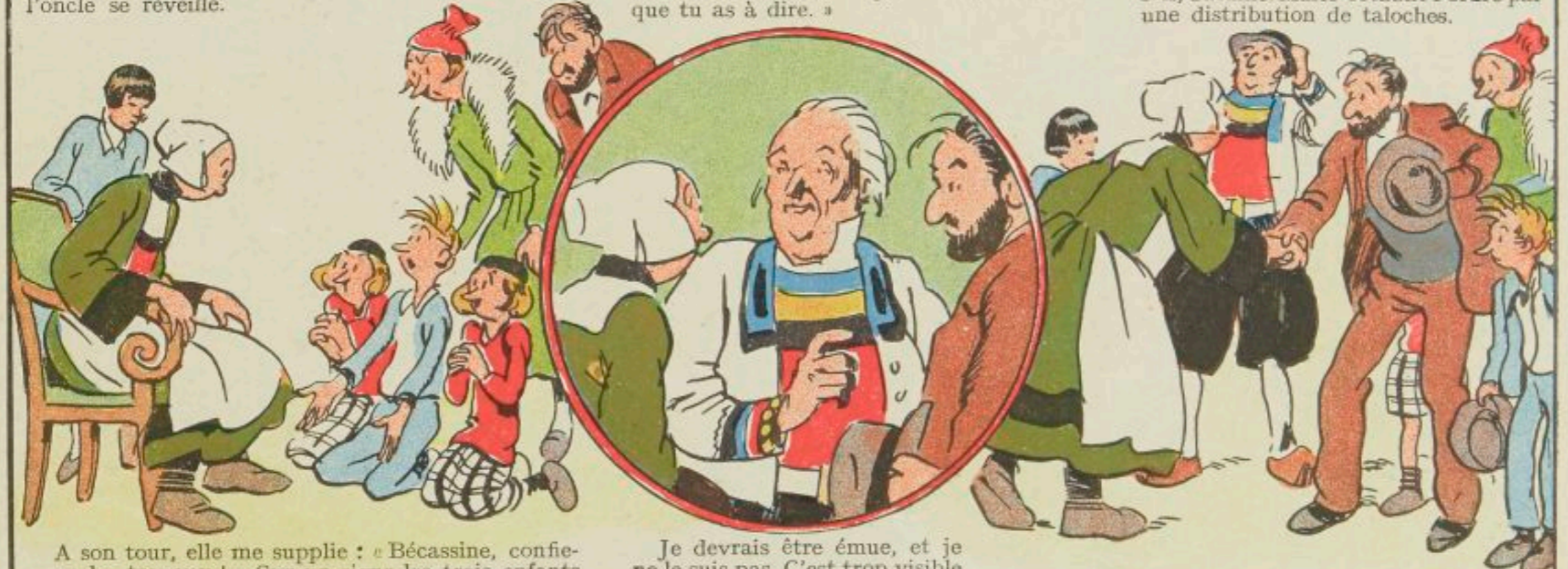
... de la pluie et du beau temps. Mais l'oncle somnole, Marie et Louch, préoccupés, répondent à peine. Les mioches sont occupés à mettre successivement chacun de leurs dix doigts dans leur nez. Ils me font peine, ces pauvres mioches, avec leurs vêtements usés et devenus trop petits.



En même temps, leurs yeux, et ceux de leurs parents, ces dix yeux qui ne regardent pas droit, me gênent, me donnent presque le vertige. Il me semble que la pièce est pleine d'yeux qui me guettent. Cette taquine de Loulotte s'amuse de mon embarras. Heureusement l'oncle se réveille.

Il est fatigué, explique-t-il, parce qu'il a dû réunir de bonne heure son Conseil municipal. Il demande : « Pendant que je dormais, vous avez causé des travaux ? Non ? Eh bien, vas-y, Louch, lâche ce que tu as à dire. »

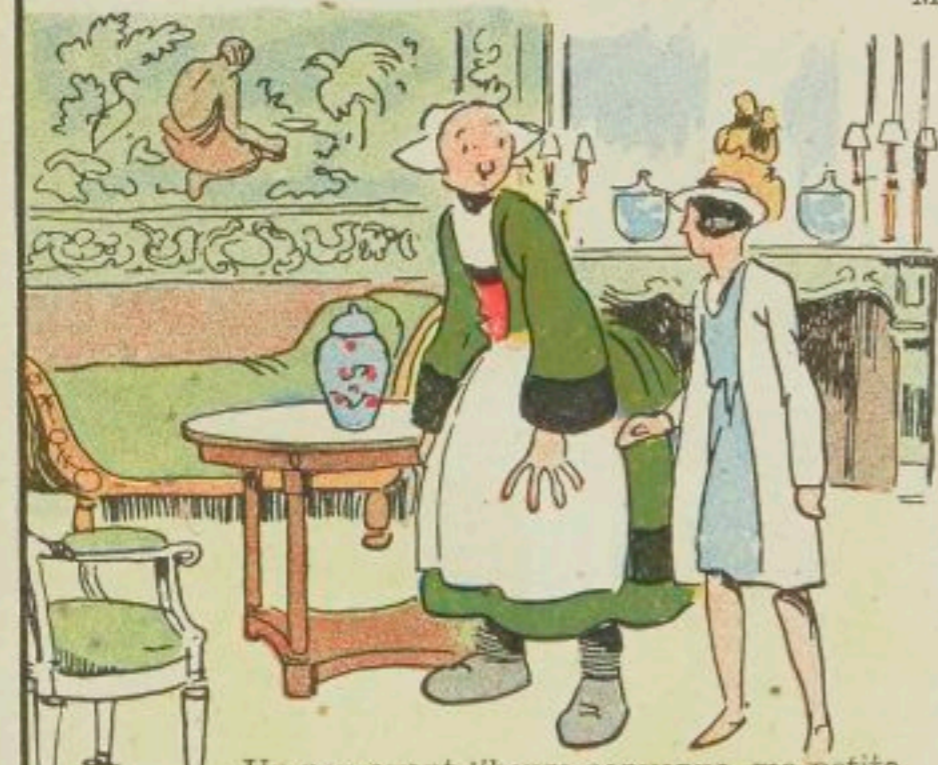
Louch se lève, me demande de lui confier les travaux du château. Mais alors, Louchon, fatigué de mettre ses doigts dans son nez, essaie de les plonger dans ceux de ses sœurs. Cris, bataille. Marie rétablit l'ordre par une distribution de taloches.



A son tour, elle me supplie : « Bécassine, confie-nous les travaux ! » Sur un signe les trois enfants se jettent à mes genoux, et d'une voix larmoyante, crient : « Notre cousine, M^{lle} Loulotte, donnez du travail à papa pour que nous ayons du pain. »

Je devrais être émue, et je ne le suis pas. C'est trop visible que la scène a été préparée et répétée. L'oncle intervient : « Assez de jérémiades, dit-il. Louch, on te confiera le travail. Mais tu auras affaire à moi... »

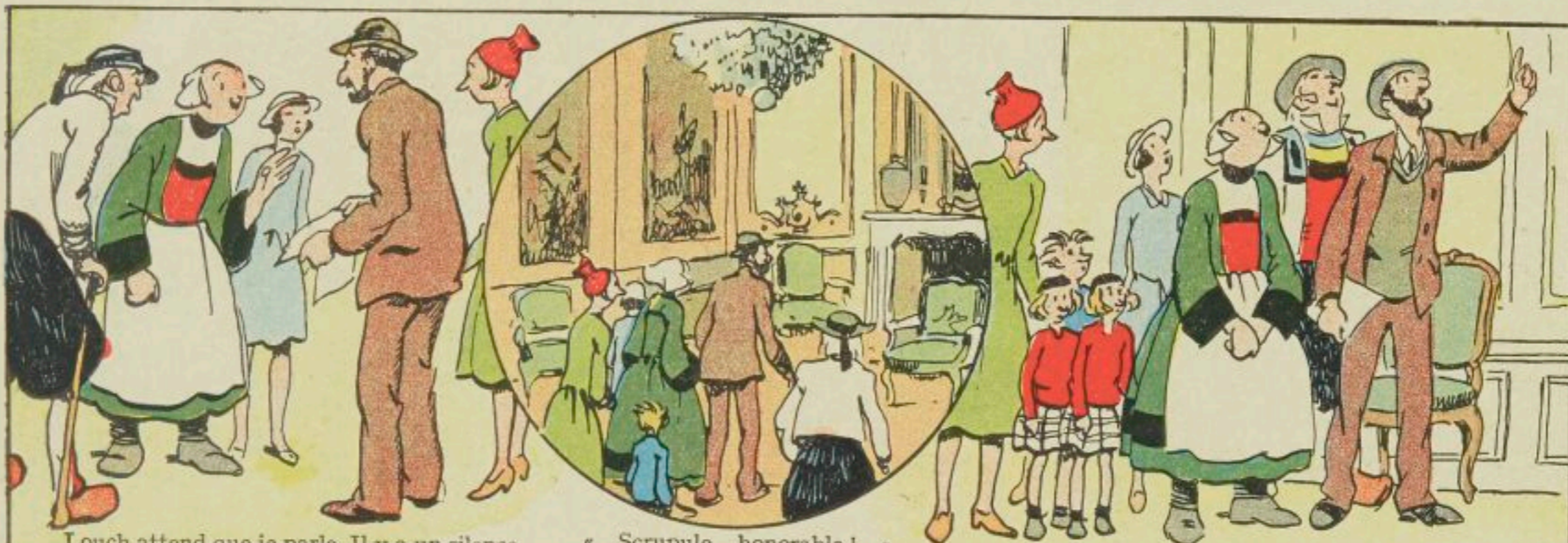
« ...si tu ne le comptes pas au plus juste. Je veillerai. » Me voilà rassurée, puisque l'oncle m'aidera. On se sépare en prenant rendez-vous pour après déjeuner, au château. Nouvelles salutations, remerciements de Louch : je suis leur Providence, je les sauve, etc..., etc.



Un peu avant l'heure convenue, ma petite et moi étions à Grand-Air. Quel désordre et que de dégâts, dans ce château ! J'avais le cœur serré, tandis qu'à la suite de Loulotte, qui voulait tout voir, je parcourais ces salons où j'étais venue toute petite, et qui me paraissaient beaux comme le paradis.



Mais ce n'était pas le moment de m'attendrir, car l'oncle arrive, suivi de ta famille Louch au grand complet. Tout de suite, mon nouveau cousin déplie un papier et commence à lire une liste interminable de réparations à faire. « Absolument indispensable », déclare-t-il pour chacune. Et moi, je me disais : « Bécassine, tu as la mission d'aller à l'économie, il faudra ouvrir l'œil. »



Louch attend que je parle. Il y a un silence gênant. Enfin, je dis : « Possible que tous ces travaux, ça soit indispensable. Mais d'abord, faut s'assurer que ça l'est, vu que ça coûterait des prix fous. Et moi, ma mission, c'est l'économie. »

« Scrupule honorable ! » déclare Louch, qui ajoute : « Rendons-nous compte par un examen des lieux. Veuillez me suivre. » Nous le suivons en cortège de pièce en pièce.

Dans chacune, il désigne le plafond, les murs, et il dit : « Fissure de bout en bout : écoulement probable... Boiseries gondolées et fendues ; signes d'humidité qui dégradent les murs. » L'oncle hoche la tête : « C'est grave, dit-il. — Effrayant », appuie Marie.



Effrayée, je commence à l'être. Mon inquiétude augmente quand, après les salons et la salle à manger, Louch nous conduit dans le vestibule, au bas du grand escalier. Là, il prend une voix aussi lugubre que s'il avait à annoncer la fin du monde, et il dit :

« Affaissement des marches, tassement général, rampe commençant à se desceller. Danger ! danger !! danger !!! » Je saisis par le bras et je tire à moi Loulotte qui, en jouant avec les enfants Louch, sautillait sur ces marches atteintes d'affaissement. Cette petite ne connaît pas le danger...



...Mais moi, par la pensée, j'ai la vision d'un écoulement général, sous lequel ma bonne maîtresse, Loulotte et moi-même nous serions prises, bras et jambes cassés.

Mes jambes, je les sentais ne plus me soutenir. « Qu'est-ce que tu as ? me demande l'oncle. Tu es toute blanche, tu ne cales pas sur tes pattes. »

Il me soutient, me fait asseoir. Peu à peu, mon émotion se calme. Alors, je dis qu'il faudra sans doute faire plus de travaux que je n'avais pensé ; tout de même, je voudrais me rendre compte mieux encore et je demande ce qu'il y a de plus nécessaire comme réparation. Louch répond aussitôt :



« C'est à la toiture. Vous avez raison, cousine, il faut vous rendre compte. Montons sur le toit. » Je fais la grimace, me sachant *vertigineuse*.



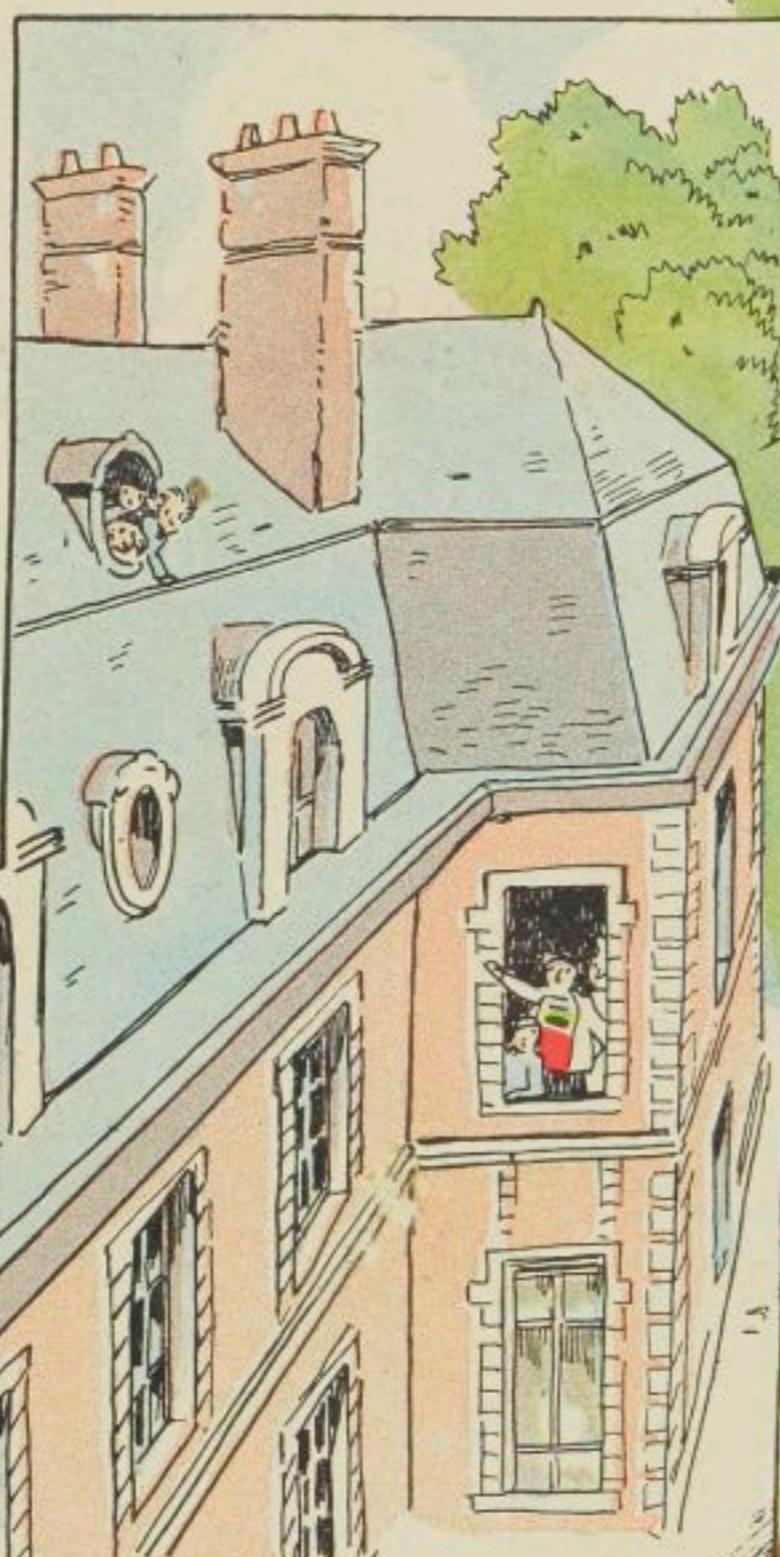
Mais l'oncle insiste. « Allons voir, il le faut, répète-t-il. — C'est sans danger », assure Louch. Alors, je me résigne. Nous escaladons avec précaution l'escalier aux marches qui s'affaissent. A l'étage des combles, Louch me fait entrer dans une chambre de domestique. J'y suis seule avec lui. Il ouvre la fenêtre. « Voyez, dit-il, nous suivrons le chéneau...



« ...il est large, c'est un vrai chemin de promenade. » Il enjambe la fenêtre, et, de l'extérieur, me tend la main : « Venez ! » Quoi ! marcher là-dessus, avec le vide au-dessous de moi ! Rien qu'à cette pensée, le vertige me prend. « Venez ! » répète Louch.



Je me dis que si je refuse, j'aurai manqué à ma mission. Alors, je me décide. Je tremble, je ferme les yeux. « Avancez donc », dit Louch. Tout en me guidant, il parle : « Voyez, ici les ardoises sont cassées, disjointes...



« ...Là, une réparation en zinc n'a pas tenu. Plus loin, voilà des gouttières en mauvais état : les pluies bientôt tomberont à l'intérieur du château. Vous voyez ? » Je ne vois rien du tout, puisque je n'ose ouvrir les yeux. Mais, machinalement, je réponds : « Oui, oui, je vois. »



Voici que de l'étage du dessous on me parle : « Eh bien ! ça va, Bécassine ? » Je reconnais la voix de l'oncle, celles de Loulotte, de Marie. Tout en haut, d'autres voix, un autre appel. Surprise, je regarde : à des lucarnes, apparaissent les trois enfants Louch. Leurs yeux qui louchent, les grimaces qu'ils font en riant, réveillent mon vertige qui s'était un peu assoupi. Je referme les yeux. Je crie : « J'ai vu, j'ai vu, je n'en peux plus, descendons ! » Comment j'ai réussi à quitter le toit...



À regagner le rez-de-chaussée, je ne saurais le dire. Quand j'ai retrouvé mes esprits, Loulotte me faisait respirer du vinaigre qu'elle avait découvert dans la cuisine. Un éternuement a marqué mon retour à la vie.



Louch, lui, ne perd jamais le nord, surtout quand il y a des sous à gagner. Dès que j'ai repris souffle et vie, il me dit : « Eh bien, cousine, vous avez tout bien examiné. Alors, signez-moi ça. C'est nécessaire pour que je commence le travail. »

Il me présente un papier, quatre pages d'écriture serrée, en me montrant le bas de la dernière et disant : « C'est là qu'il faut signer. » Tout ce grimoire, et sa hâte à me faire signer, ça éveille ma méfiance.

Alors, je réponds à Louch : « Une minute, *siou platt*. J'ai les instructions de Madame. On va les voir ensemble. » Je sors et lis tout haut la note faite par ma maîtresse. Quand j'arrive aux derniers mots, qui disent de prévoir quelques réceptions, Louch m'arrête :



« Vous voyez, dit-il, il y aura des réceptions. Oncle Corentin, vous qui étiez au service de M. le marquis, dites-nous donc un peu comment étaient les réceptions à Grand-Air, de ce temps-là ? » C'était un piège qu'il tendait, ce renard de Louch, et l'oncle y tombe aussitôt. « Ah ! s'écrie-t-il, il y avait les chasses à courre, les châtelains et châtelaines de la région sur leurs chevaux de pur sang, une meute de quarante chiens, les valets en grande livrée. Moi qui étais premier piqueux, je restais près de M. le Marquis... »

« ...galopant avec lui par les champs et la forêt, sonnait du cor à son commandement. Non, vous ne pouvez pas vous figurer comme c'était beau. Et puis, après la chasse, venait le dîner, magnifique aussi, avec les dames en grande toilette... »



« ...et souvent un feu d'artifice terminait la fête. Voilà ce qu'étaient les réceptions à Grand-Air ! » Louch reprend : « D'après ce qu'a dit l'oncle, c'est clair que des réceptions de Mme la Marquise... »

« ...ça ne peut pas se faire avec quatre verres d'orangeade et des fours secs. Ça devra être digne de son nom et de son rang. Alors, il lui faut un beau château remis à neuf. »

L'oncle, encore dans ses souvenirs d'autrefois, en oublie toute méfiance. Il dit : « Louch a raison, il faut une remise à neuf et pas un rafistolage. Signe le papier, Bécassine. » Et puis, Loulotte s'en mêle et dit : « Ça décidera peut-être même à faire tirer un feu d'artifice. Signe le papier, Bécassine. »



« Signe le papier ! » crient Marie et ses mioches. Tout ça achève de brouiller mes idées déjà pas bien nettes depuis ma descente du toit. Et donc, sans bien savoir ce que je fais, je signe la commande des travaux.

Louch rayonnait de joie. En me disant au revoir, il m'assure que tout sera exécuté vite et à mon contentement. On se sépare. Je rentre à Clocher avec Loulotte et l'oncle. Comme il me voit préoccupée, pour me distraire, il me fait faire un détour par la plage...

...et, au moins vingt fois, il me répète : « Ne te tourmente pas, tout ira bien. » Mais ça ne m'empêche pas de me tourmenter. Ce qui m'a mieux calmée que les recommandations de l'oncle, ç'a été une conversation avec miss Mary. Au moment où nous rentrions au Genêt Fleuri...



...nous la voyons assise devant l'hôtel, et c'est à peine utile de dire qu'elle s'escrimait sur un de ses éternels mots croisés. « Bonjour, miss Mary », criions-nous. Loulotte ajoute : « Les trouvez-vous, vos mots croisés ? » Miss Mary répond : « Oh ! c'est difficile !

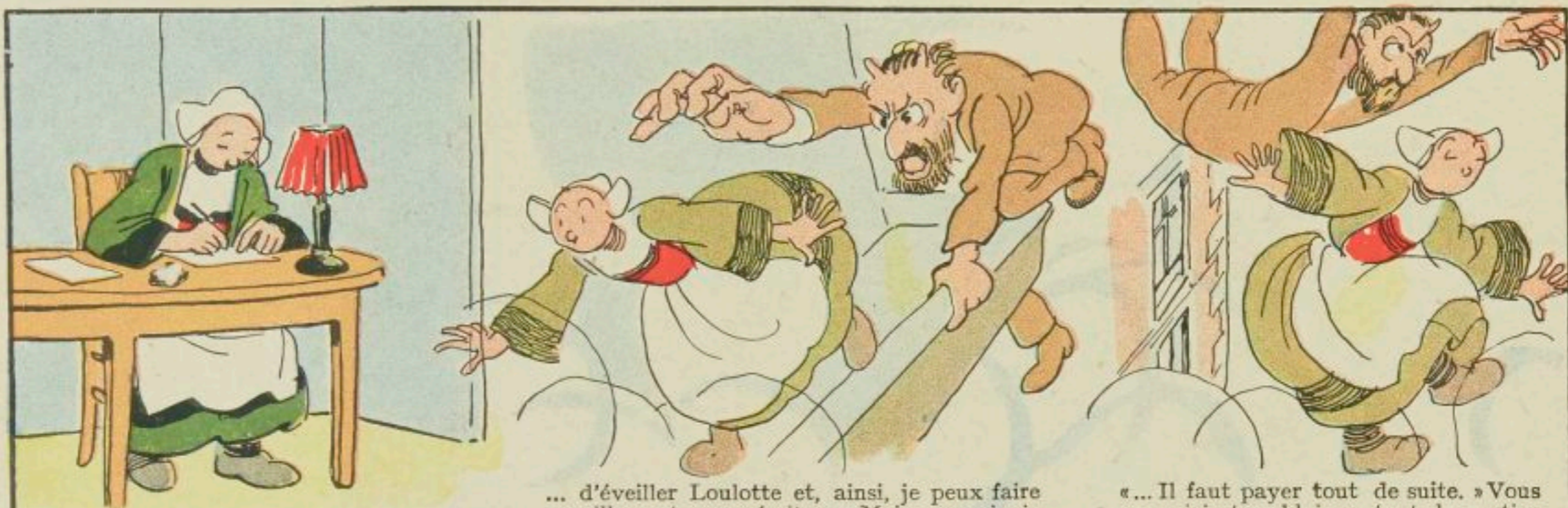
« ...Pourtant j'aurais deviné tout si je trouvais un mot : vous voyez, à cette place, neuf lettres. La première est B. La définition est : « *Se dit d'un oiseau de marais et d'une personne pas très intelligente.* » Elle n'a pas plutôt fini que je dis : « J'ai trouvé le mot, c'est Bécassine. » Miss Mary remercie, un peu gênée, craignant de m'avoir blessée à cause de *personne pas très intelligente.*

Mais en nous voyant rire de bon cœur, elle rit elle-même. « Oh ! dit-elle, vous m'excusez, c'est gentil. Permettez-vous ? » Sûrement, nous permettons qu'elle nous embrasse. Elle reprend : « Je voulais partir chaque matin. Maintenant j'ai vous, deux amies, alors je resterai ici jusqu'à la fin du séjour en France : un mois encore. »



Mme Lebrech nous rejoint. Elle a entendu ces derniers mots. Elle aussi se met à rire, bien contente de conserver sa pensionnaire. Puis, au bout d'un instant, elle dit : « Miss Mary, je vous dois une confession. J'ai employé un truc, comme dit Mlle Loulotte...

« ...pour vous garder. Chaque matin, je vous faisais porter un journal avec un problème de mots croisés, bien en vue. Cela vous faisait manquer l'autobus, et vous remettiez votre départ au lendemain. Vous me pardonnez ? — De tout mon cœur, répond miss Mary, puisque votre truc m'a donné deux amies. » Une poignée de main à la brave hôtelière confirme son pardon.



Samedi. — J'écris mon journal quand je peux, quand j'ai du temps libre. Le plus souvent, c'est le soir. M^{me} Lebrech a installé un paravent autour de ma table. Ça me fait comme une chambre à part. Ma lampe ne risque pas...

... d'éveiller Loulotte et, ainsi, je peux faire tranquillement mes écritures. Mais, ce soir, je ne fais rien tranquillement. D'abord, la dernière nuit, j'ai eu un cauchemar affreux : j'étais encore sur le toit du château et Louch, qui avait l'air d'un vrai démon, me poursuivait en criant : « Les travaux coûtent un million...

« ... Il faut payer tout de suite. » Vous pensez si je tremblais, autant du vertige que de ce que j'entendais. Et puis, tout d'un coup, Louch et moi, nous avons dégringolé du toit, mais doucement, sans nous faire de mal, comme soutenus par des parachutes.



En bas, j'ai trouvé ma maîtresse. Elle m'a dit que j'avais manqué à ma mission, signé la commande des travaux sans en avoir le droit, que je l'avais ruinée. A ce moment, Louch s'est dressé entre nous, en criant : « Mon million ! Il me faut mon million ! — Je ne l'ai pas »...

...a répondu Madame. Alors, il a sifflé. Aussitôt, sont arrivés des diables aussi laids que lui, déguisés en gendarmes, qui criaient : « En prison ! » et ils nous ont enchaînés comme des criminels... Je me suis réveillée, suant d'angoisse.

Il m'a fallu un bon quart d'heure pour me remettre et me rendormir. Mais vous comprenez qu'après une nuit pareille, je n'avais pas une mine de prospérité. Loulotte et miss Mary l'ont remarqué et m'ont emmenée à la plage...



... jugeant que ça me ferait du bien. Ça m'en a fait, ça m'a distraite de mes pensées. Tout de même, je ne pouvais pas m'en détacher tout à fait. « Enfin, qu'est-ce que tu as ? » m'a demandé Loulotte. J'ai répondu en racontant mon rêve, puis en disant que j'étais bien inquiète...

...de ce qui s'était passé la veille pour les travaux. Ma petite a levé les épaules, mais miss Mary a mieux compris. « Il faut, a-t-elle dit, parler de cela à votre oncle Corentin. Justement, je l'aperçois près de la pointe des rochers. Allons-y ! » C'est ce qu'on a fait.



L'oncle bêchait dans le sable, cherchant des vers pour amorcer ses lignes. Il se dresse en nous voyant et nous fait un salut magnifique, puis il commence : « Beau temps, beau so'eil, ça fait bon vivre ! » C'est sa nature de ne pas se faire de souci et de croire que tout s'arrange facilement. « Oncle, dit Loulotte, Bécassine ne trouve pas...



« ...qu'il fait si bon vivre que cela. — Tiens, pourquoi ? » demande l'oncle. Mes compagnes lui rapportent ce que je leur ai raconté, et moi, j'ajoute que j'ai grande envie d'aller voir au château ce qui s'y passe. « Allons-y, me dit l'oncle, bien que tu te fasses de la bile pour rien. Quant au château, je te préviens que nous n'y verrons rien du tout. Laissez-moi, achève-t-il, le temps de me rechausser...



« ...de cacher mes amorces, et partons. » C'est l'affaire de quelques minutes; puis, par le rivage, nous nous rendons à Grand-Air. Le chemin est joli et amusant. Loulotte et miss Mary jouent à se poursuivre, à se laisser glisser ou rouler dans le sable fin des dunes.



Leurs folies me distraient de mes préoccupations. Je les retrouve en arrivant au château. La grille est fermée. Si elle ne l'était que par la serrure, ça ne serait rien, car je me suis fait donner une clé, mais la clôture a été renforcée d'une chaîne et d'un cadenas.



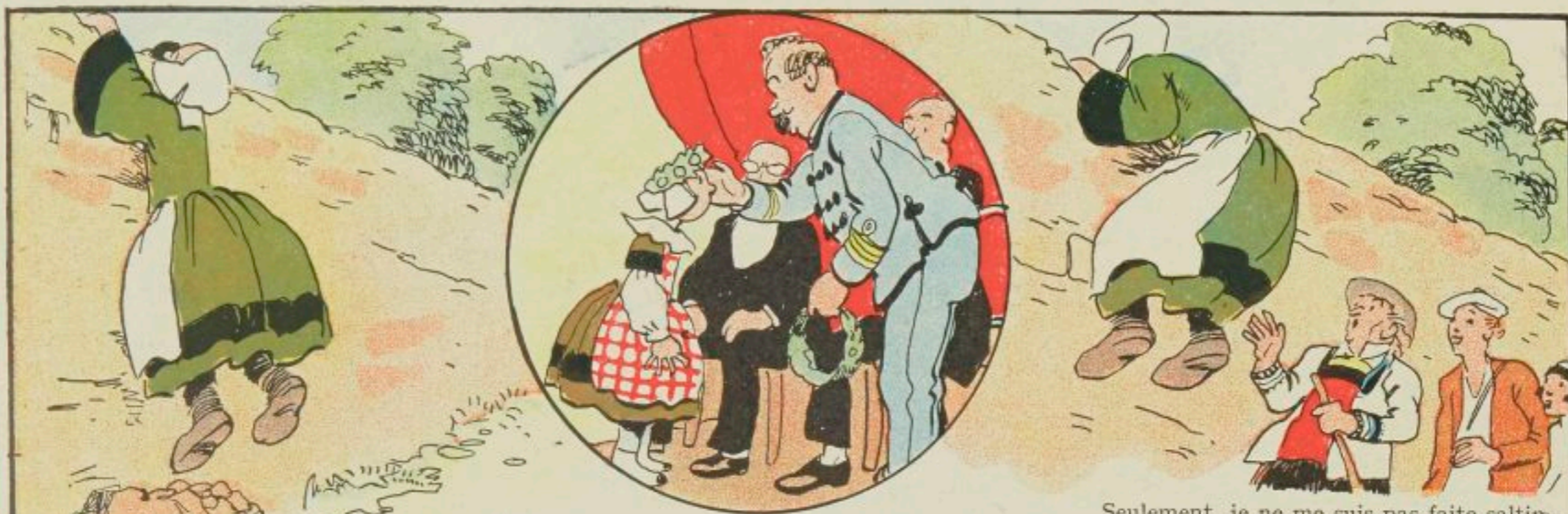
« Vois donc l'écriteau, » dit Loulotte. Perché comme il est, je ne l'avais pas remarqué. J'y lis : « Sous peine d'amende, défense de pénétrer dans le parc. » Alors, je me fâche tout rouge.



Je dis que Louch n'a pas le droit de m'interdire l'entrée, puisque je représente la propriétaire. « Calme-toi ! » fait l'oncle, surpris de ma colère.



Mais je ne me calme pas. Avisant, devant une partie du mur un peu ébréché, un tas de cailloux, je saute dessus en criant : « J'ai le droit d'entrer, j'entrerai ! Et puisque ça n'est pas par la porte, ça sera par-dessus le mur, par escalade. »



Je saute, j'agrippe mes mains au faite du mur. Puis je tire sur les bras pour le rétablissement. Je réussissais ça si bien quand j'étais petite!... j'avais toujours le prix...

... de gymnastique. Aussi, quand le capitaine des pompiers, qui était notre professeur, me couronnait, il ne manquait jamais de dire : « Cette Bécassine, si elle se fait saltimbanque, le succès qu'elle aura ! »

Seulement, je ne me suis pas faite saltimbanque et, l'âge venant, j'ai pris du poids et perdu de la souplesse. Mon rétablissement s'en ressent. Je reste un bon moment à peiner, soulevée à demi entre le tas de cailloux et le haut du mur.



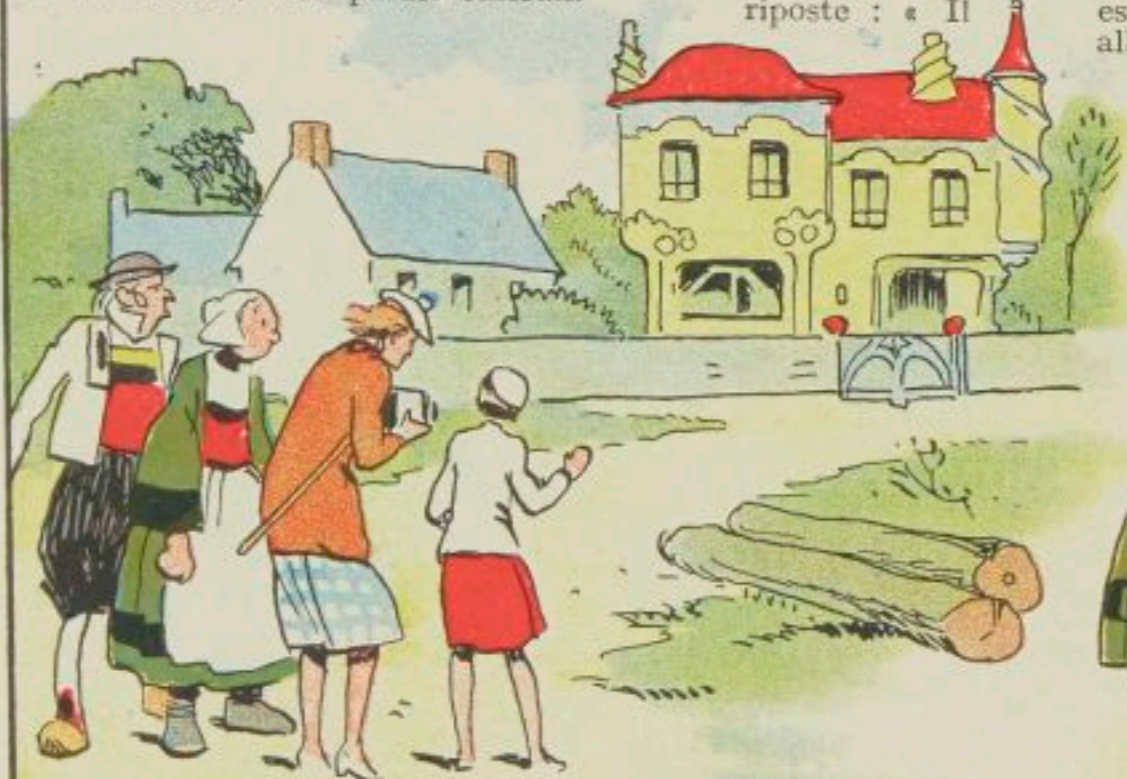
Et puis, l'oncle me force à redescendre et me dit : « Tu n'es pas folle ? En voilà des manières pour une demoiselle bien élevée ! Ah ! tu donnes de jolis exemples à ton élève ! » Il paraît furieux.



C'est surtout, je crois, un effet de la crainte qu'il a eue que je me casse le cou. Il reprend : « Tu vois bien que les travaux ne sont pas commencés. Tu voulais parler à Louch ; il n'est pas là, ça se voit. » Je riposte : « Il est peut-être chez lui, allons-y voir. »



Nous voilà repartis pour l'autre bout du pays, où est la maison que Louch s'est construite au temps de sa splendeur. Une drôle de maison, genre « modern style », affirme mon nouveau cousin. Moi, je trouve que c'est surtout genre affreux style.



Ça ressemble en plus laid aux sculptures en saindoux qu'on voit à la devanture de certains charcutiers. « Oh ! curieux ! » dit miss Mary. Elle fait jouer son kodak et ajoute : « Sans la photo, jamais en Angleterre, on ne croirait qu'il y a une maison tellement vilaine dans la France jolie. » Nous entrons...



Marie nous entend et arrive, avec ses mioches. Elle a l'air et le parler doucereux : « Comme c'est gentil de me faire visite ! — Ça n'est pas toi qu'on vient voir, dit l'oncle, c'est ton mari. Bécassine veut lui parler. Est-il là ? — Non, mon oncle, il est parti pour embaucher des ouvriers, ça lui prendra bien deux jours, trois peut-être... »



« ...Comme il regrettera ! » Elle continue : « Ma bonne Bécassine, veux-tu me confier ce que tu avais à dire à mon mari, je le lui répéterai. Son air se fait plus doucereux encore, mais ses belles simagrées ne me trompent pas, même elles augmentent mon énervement... »



...et je lâche d'un coup ce que j'ai sur le cœur : « Eh ben, voilà ! Je voulais dire à Louch qu'il m'a roulée hier. Il m'a arraché ma signature par tromperie. C'est pas beau. Et s'il veut en user pour faire tort à ma maîtresse, moi, je te promets que je l'en ferai repentir. »

« Allons, allons ! murmure l'oncle, qui n'aime pas les scènes, ne vous disputez pas. » Marie, avec une mine d'innocence offensée, lève les yeux vers le ciel (pas les deux en même temps, bien entendu). Elle gémit : « A quoi penses-tu là, Bécassine ? Ma cousine chérie, nous, on est pauvres, mais honnêtes... »



« ...on se couperait les bras, plutôt que de te faire du tort. Nous t'aimons tant ! N'est-ce pas, les enfants ? » Aussitôt, Louchon, Louchonne et Louchette, avec un ensemble parfait, glapissent : « Nous-ai-mons-de-tout-no-tre-cœur-no-tre-cou-si-ne-no-tre-bonne-cou-si-ne-Bé-cas-si-ne. »



Il n'y a pas à se tromper, c'est encore une scène réglée à l'avance pour endormir mes soupçons. Ils n'en sont qu'augmentés, mais je plains ces pauvres mioches, dont les parents se font des complices. Je leur distribue quelques sous, et, un peu honteuse de mon emportement, je me laisse embrasser par Marie.



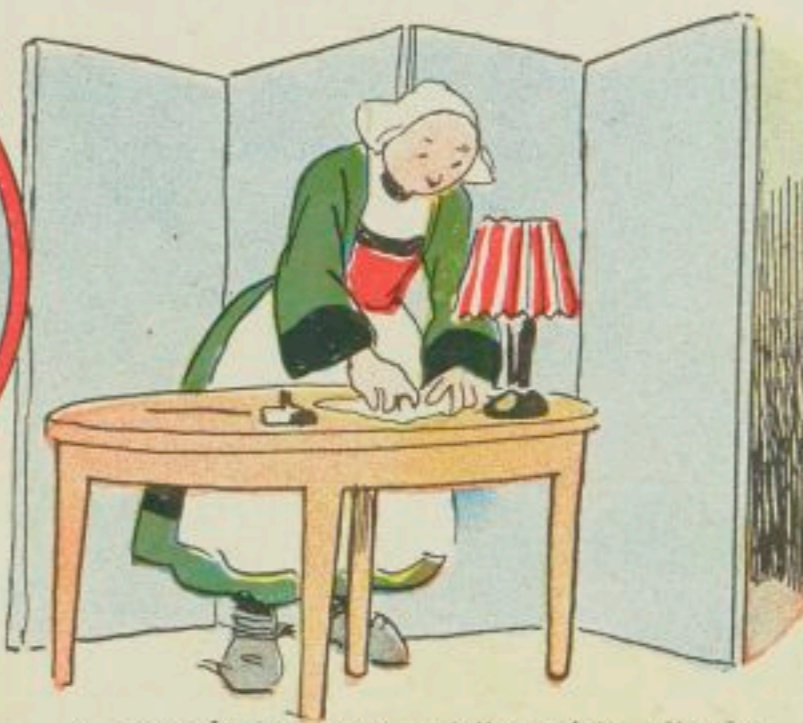
Nous retournons à la plage, nous nous asseyons sur le sable. « Ne te fais pas de bile, me recommande l'oncle, tout s'arrangera. Et puis, je veillerai. » Les idées noires ne me quittent pas. Je me dis que ce sera à moi de veiller, car ce cher oncle est plein de bonnes intentions, mais il se laisse si facilement entortiller !



Tandis que je réfléchis ainsi, Loulotte s'est mise à jouer avec miss Mary, presque aussi enfant qu'elle par le caractère. Elles font un concours de saut. Puis, l'oncle les rejoint...



...leur parle longuement. Ce qu'il leur a dit, je l'ai su quelques heures plus tard, par Loulotte qui n'est pas capable de garder un secret. Il leur recommandait de me distraire. « Sans ça, a-t-il conclu... »



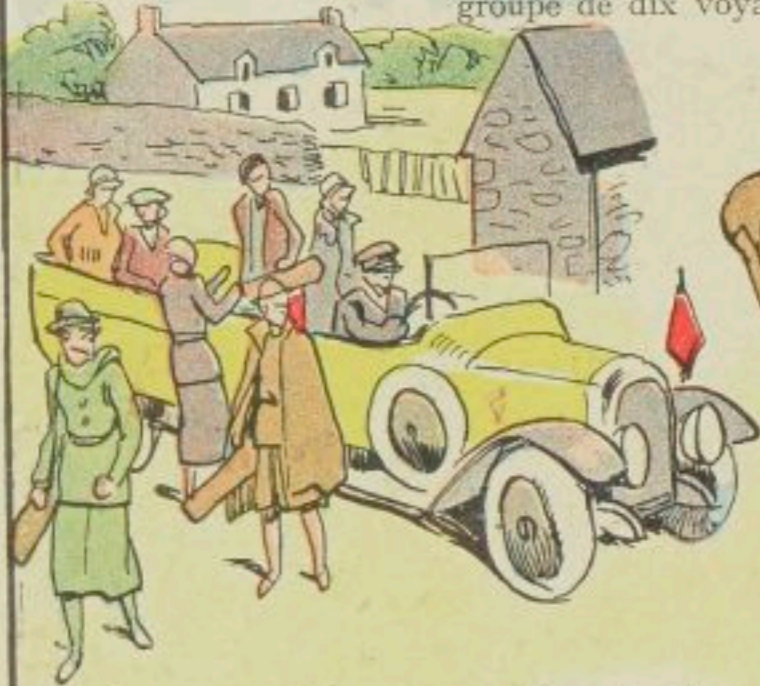
« ...avec le tourment qu'elle se fait, elle deviendrait folle. » Ce bon oncle, comme il m'aime et comme je l'aime !... Voilà fini le récit de cette journée, qui a été une bien mauvaise journée. Mes yeux se ferment, ma main se crispe. Je vais me coucher : pourvu que je dorme mieux que la nuit dernière, et sans cauchemar !...



Dimanche. La distraction souhaitée par l'oncle Correntin m'est arrivée d'elle-même. Ce matin, au sortir de la grand'messe, nous causions avec M^{me} Lebrech, quand Hervine est venue lui remettre un télégramme. Elle le lit et s'écrie : « En voilà un événement ! Un groupe de dix voyageurs... »

« ...des compatriotes à vous, miss Mary, qui annoncent leur arrivée pour cet après-midi. Ils resteront jusqu'à mardi soir. » Ensemble, miss Mary, Loulotte et moi, nous disons à notre bonne hôtesse que nous allons l'aider...

« ...à tout préparer. Nous galopons à l'hostellerie, on se partage la besogne, on s'active si bien que vers une heure tout est prêt pour recevoir la caravane, comme dit Loulotte. »



Alors, nous déjeunons rapidement. Soudain de vigoureux coups de klaxon nous font sursauter : « Les voilà ! » crie ma petite. Nous nous précipitons. D'un autocar descendent nos touristes. Nous attendions...



« ...des Anglais, ce sont des Anglaises : une dizaine de demoiselles plus ou moins jeunes. On fait connaissance. Miss Mary sert d'interprète quand c'est nécessaire. Elles sont très aimables, ces demoiselles. L'une d'elles, que les autres appellent miss Dorothy, paraît diriger le groupe. Chaque voyageuse porte un sac étroit et long, avec bandoulière. A voix basse, M^{me} Lebrech me demande ce que sont ces sacs... »



« ...à quoi ils servent. Je crois reconnaître des sacs pour le sport, comme j'en ai vu quand j'étais chez le major Tacy Turn (1). Je le dis à notre hôtesse. »

(1) Voir l'album : Les Cent Métiers de Bécassine.



A son tour, miss Dorothy questionne : « On a dit nous... beau golf dans ce pays... Cela est-il réel ? — Tout à fait réel, miss Dorothy. Nous avons un des plus beaux golfes de Bretagne... »

« ...avec un sable fin et ferme et des rochers magnifiques. — Oh ! bon le sable, mauvais les rochers ! Voulez-vous montrer le golf ? — Volontiers, miss Dorothy, c'est tout près, quelques centaines de mètres. » Nous allons à la plage, les Anglaises portant leurs sacs. C'était marée basse. La mer était très loin, laissant une grande étendue de sable à découvert. »



« N'est-ce pas, miss Dorothy, fait M^{me} Lebrech, qu'il est beau notre golfe ? » Mais l'Anglaise répond : « Oh ! il n'y a pas les greens, ni les trous avec les petits drapeaux, ni les tees de départ. Ça n'est pas un golf. » Alors, miss Mary explique la différence entre golfe avec e et golf sans e, qui est un terrain préparé...

...pour un jeu de balles. Notre pauvre hôtesse, toute déconfite, murmurait : « Elles vont repartir. J'en serai des provisions faites pour le dîner. » Pas du tout. Les demoiselles rient de la méprise. Elles disent qu'on va s'arranger.

Elles marquent les buts, les départs. Et puis le jeu commence. Qu'elles jouaient bien, ces Anglaises ! Leurs balles semblaient voler.



Au dîner, elles déclarent qu'elles se sont bien amusées. Puis, l'une d'elles ajoute : « Pour ce soir, je propose la *carpet-compétition*, avec enjeu de 2 francs. » Toutes les autres applaudissent. La *carpet-compétition*, c'est un concours sur le tapis, qui consiste, les joueurs partant successivement...



...du même endroit, à faire arriver la balle avec le moins de coups possible sur un petit plateau placé au milieu du tapis. Ça paraît un jeu de bébés, mais les Anglaises, dès qu'il s'agit de sport, deviennent sérieuses autant que si leur vie en dépendait. Il fallait voir comme elles s'appliquaient. Quand toutes ont joué...



...miss Dorothy me dit : « A vous, miss Bécassine. » Je verse mes deux francs, je prends la canne, je me place devant la balle. Et puis je ne sais pas quelle folie me passe : au lieu de frapper un tout petit coup, ainsi que je viens de voir faire, je lève la canne à bout de bras et je tape comme une sourde.



Un bruit de vaisselle cassée, une assiette accrochée au mur d'en face tombe en morceaux. « Ah, ma Doué ! » que je m'écrie. Je suis désolée. Mais tout le monde rit, y compris M^{me} Lebrech, qui assure que l'assiette n'a aucune valeur. « Regardez », me dit miss Dorothy. Elle me montre le plateau. La balle est dessus, elle y est tombée après avoir rebondi sur le mur, je veux dire sur la pauvre assiette.



Miss Dorothy reprend : « Vous seule avez réussi en un coup. Vous avez gagné. » Elle me remet les enjeux, vingt-deux francs, y compris mes quarante sous. Ce que j'ai été contente ! Ça me permettra de faire un joli cadeau à Loulotte et un autre à M^{me} Lebrech, pour la dédommager de son assiette cassée.



Mercredi matin. Depuis dimanche, je n'ai pas eu une minute. Les Anglaises, nous avaient prises en amitié, on ne pouvait pas les quitter. Ce qu'on a fait de choses ! Des excursions en autocar, un pique-nique sur l'herbe, des jeux de toutes sortes. Le soir, je tombais de fatigue et ne demandais que mon lit.

Les adieux ont été émouvants. Miss Dorothy a fait un petit discours qu'elle a terminé ainsi : « De vous quitter, j'ai la peine atroce. » Et on s'est toutes embrassées. Après ces bonnes journées, il faut que je me remette à ma mission. Je sais que les travaux sont commencés et qu'ils marchent rondement.



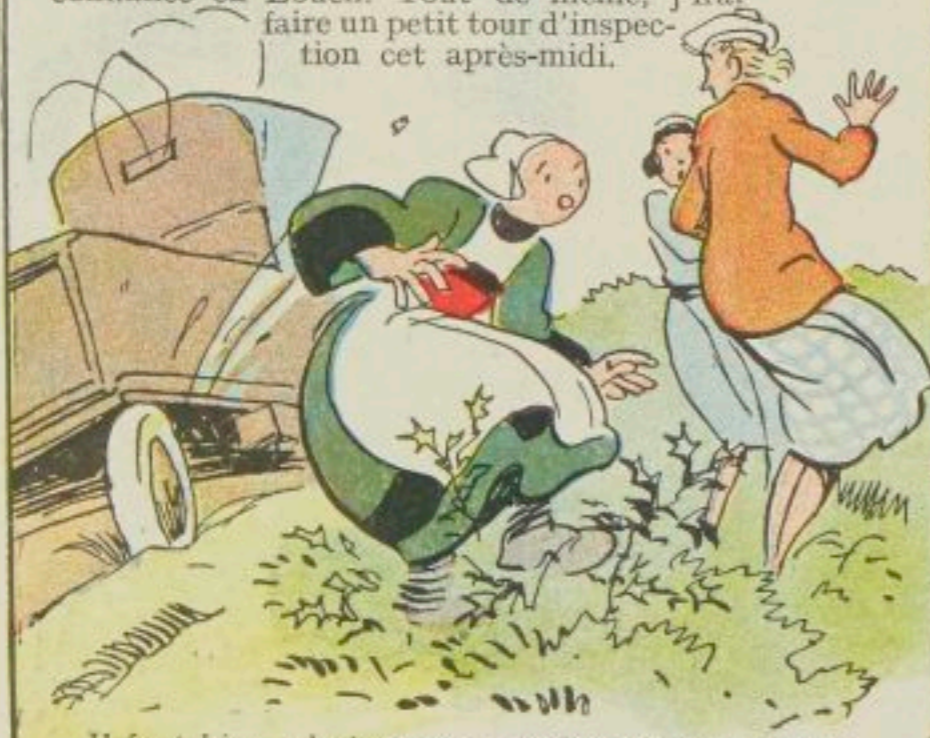
C'est l'oncle Corentin qui me l'a appris, puis il m'a dit : « Je suis content de ta mine. Ça se voit que le cafard est parti. » C'est vrai, la distraction m'a mise au rose. Je crois que tout marchera bien, j'ai presque confiance en Louch. Tout de même, j'irai faire un petit tour d'inspection cet après-midi.



Mercredi soir. Je reviens de Grand-Air. Il faisait un temps si délicieux que miss Mary, Loulotte et moi en étions toutes guillerettes. Nous n'avons pas cessé de jouer et de chanter sur la route qui conduit au château.



L'écrêteau *Défense d'entrev* était toujours à sa place, mais la grille était ouverte. La défense, ce n'est pas pour nous. Donc, nous franchissons la grille, et nous commençons par trouver les allées complètement défoncées.



Il faut bien, n'est-ce pas, que les camions aillent et viennent. Seulement, ils devraient le faire avec plus d'attention. Nous en avons croisé un qui marchait si vite que, pour ne pas être écrasées, nous avons dû sauter dans un massif où il y avait des houx qui nous ont fameusement piqué les jambes. Là-dessus, Loulotte renonce à voir les travaux...



...elle va se promener avec miss Mary dans le parc, où je les retrouverai. Donc, je continue seule. Bientôt, je suis arrêtée par des tranchées. C'est probablement nécessaire pour les canalisations.



En attendant, il faut passer sur des planches étroites, minces, branlantes. Et, je l'ai déjà dit, je suis *vertigineuse*. J'hésite, et puis je me gourmande : « Tu as ta mission, ma fille. Vas-y. » Je vais, je passe.



Après deux tranchées, ayant repris courage, je ne marche plus, je cours... et j'ai tort. Car la planche fait tremplin, m'envoie en l'air, et je retombe au fond du fossé. Heureusement, une bonne couche de sable amortit la chute. Je sors comme je peux de mon trou.

Quelques instants après, le château apparaît, et alors je suis récompensée de mon courage. Je ne sais combien d'ouvriers sont là, travaillant. Y a pas à le cacher, j'étais fière de penser qu'ils s'activaient ainsi parce que j'avais mis mon *pataraphe* sur un bout de papier.

Mais comme j'allais gravir le perron, une ardoise tombe près de moi, puis une autre, une autre encore. D'en haut, une voix me crie : « Gare, là-dessous ! » J'ai fait réflexion que c'était un peu tard pour prévenir, et j'allais le dire à haute voix...



...quand quelqu'un me tire par le bras. C'était l'oncle Coirentin : « Faut faire attention », qu'il me dit en m'entraînant loin de la pluie d'ardoises. « Mais, continue-t-il, crois-tu que le Louch a bien fait les choses ! Il a mis du monde partout. Et comme c'est conduit ! » Le cher oncle, emballé, continue à chanter les louanges de son neveu.

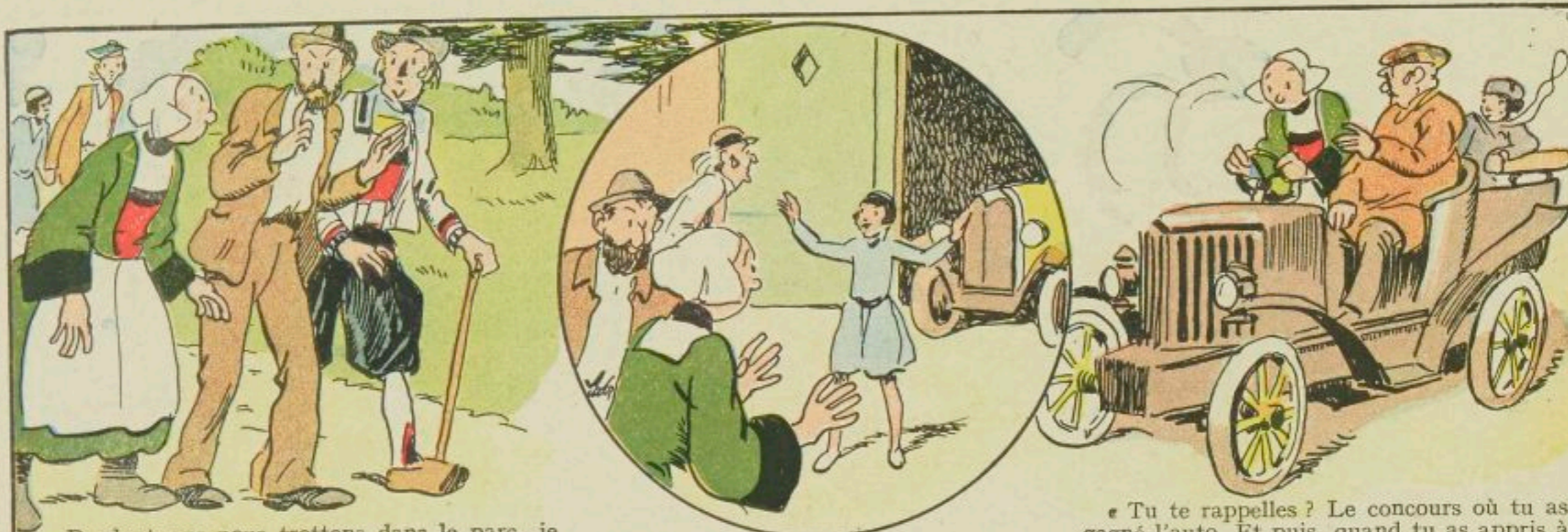


« Mon oncle, vous me faites rougir », dit Louch, tout à coup. Si on fut surpris, l'oncle et moi ! Nous n'avions pas vu ni entendu Louch arriver, et pour cause : il s'était approché par derrière, avec son pas feutré qui ressemble à celui d'un chat.



Mielleusement, Louch ajoute : « Je n'ai pas droit à vos félicitations, je ne fais que mon devoir. Je remplis ma mission, comme Bécassine, mais elle a plus de mérite que moi, parce que quelqu'un qui ne connaît pas un chantier n'y est pas en sûreté. » Juste comme il termine ces mots, un fracas épouvantable nous fait sursauter. Tout près de nous des planches venaient de tomber d'un échafaudage. « Exemple du danger, dit Louch. — Mon enfant, déclare l'oncle, ta mission ne t'oblige pas à risquer ta vie. Éloignons-nous !

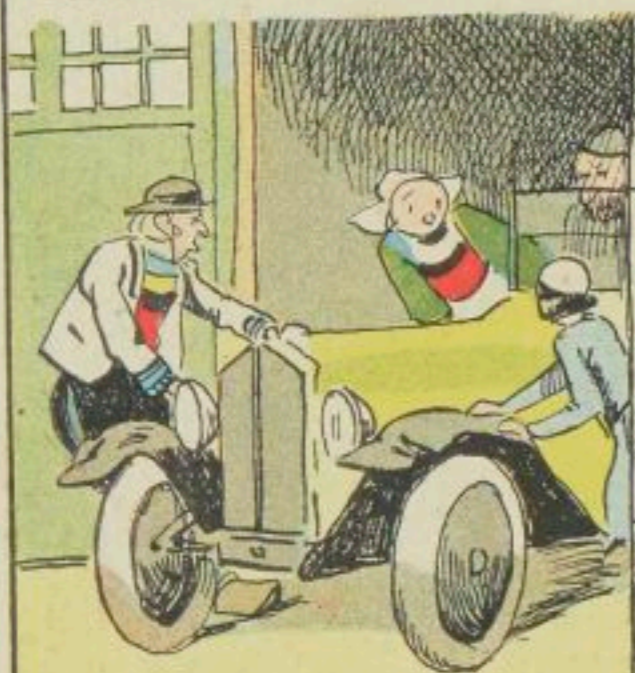
« Il vaudrait mieux, reprend Louch, me prévenir quand vous viendrez ici. D'ailleurs, avec une visite tous les trois ou quatre jours, vous surveillerez bien suffisamment les travaux. Ma cousine, cela va vous faire des loisirs à occuper. J'y ai pensé. Voulez-vous m'accompagner aux communs ? Vous y aurez une surprise, je vous montrerai quelque chose qui vous intéressera et que vous serez, je crois, contente de revoir. »



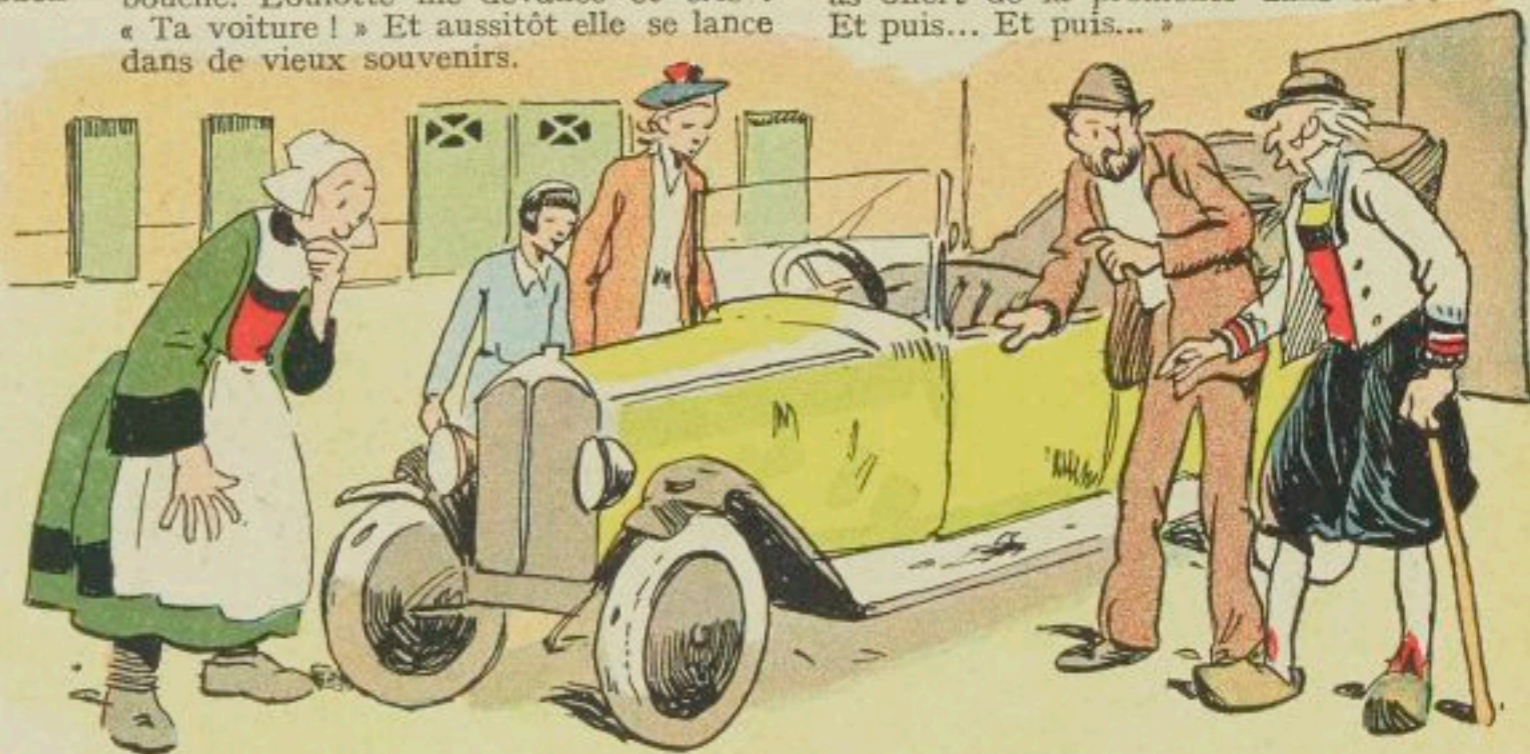
Pendant que nous trottons dans le parc, je demande à Louch de me dire ce qu'est sa surprise, ce qu'il va me montrer. Mêmes questions de la part de l'oncle, puis de Loulotte et de miss Mary, qui nous rejoignent. Mais Louch s'entête à faire le mystérieux.

Voici les communs. A l'intérieur d'une des remises, on aperçoit une auto. D'un coup d'œil, je la reconnais. J'ouvre la bouche. Loulotte me devance et crie : « Ta voiture ! » Et aussitôt elle se lance dans de vieux souvenirs.

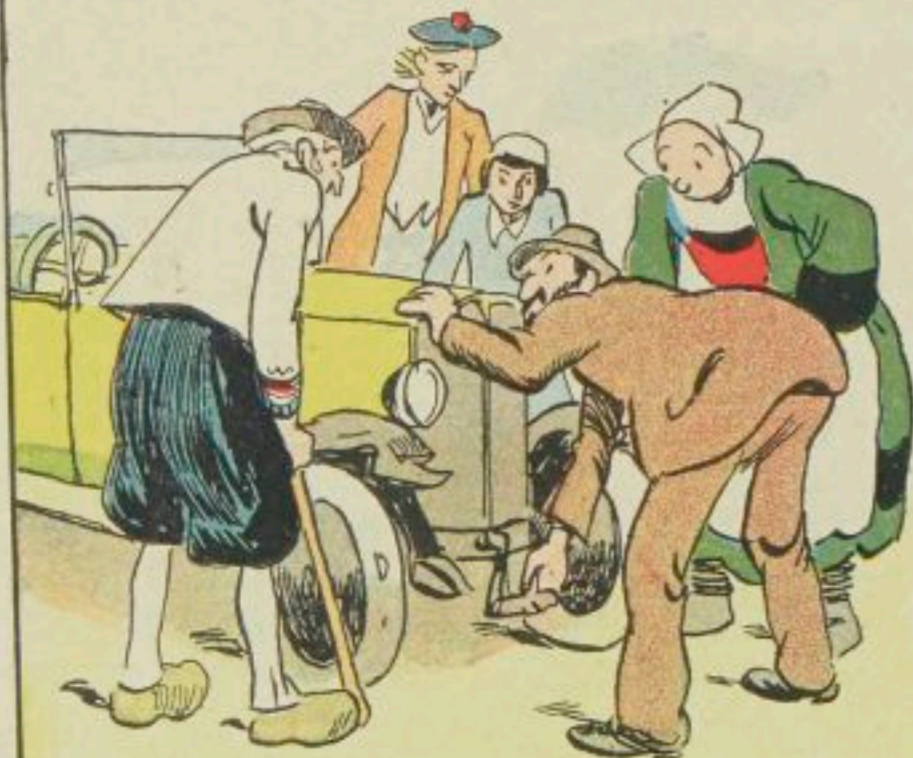
« Tu te rappelles ? Le concours où tu as gagné l'auto. Et puis, quand tu as appris à conduire sur le vieux clou de Bricole... Et puis la satisfaction de mémé, qui avait été obligée de vendre sa voiture, quand tu lui as offert de la promener dans la tienne... Et puis... Et puis... »



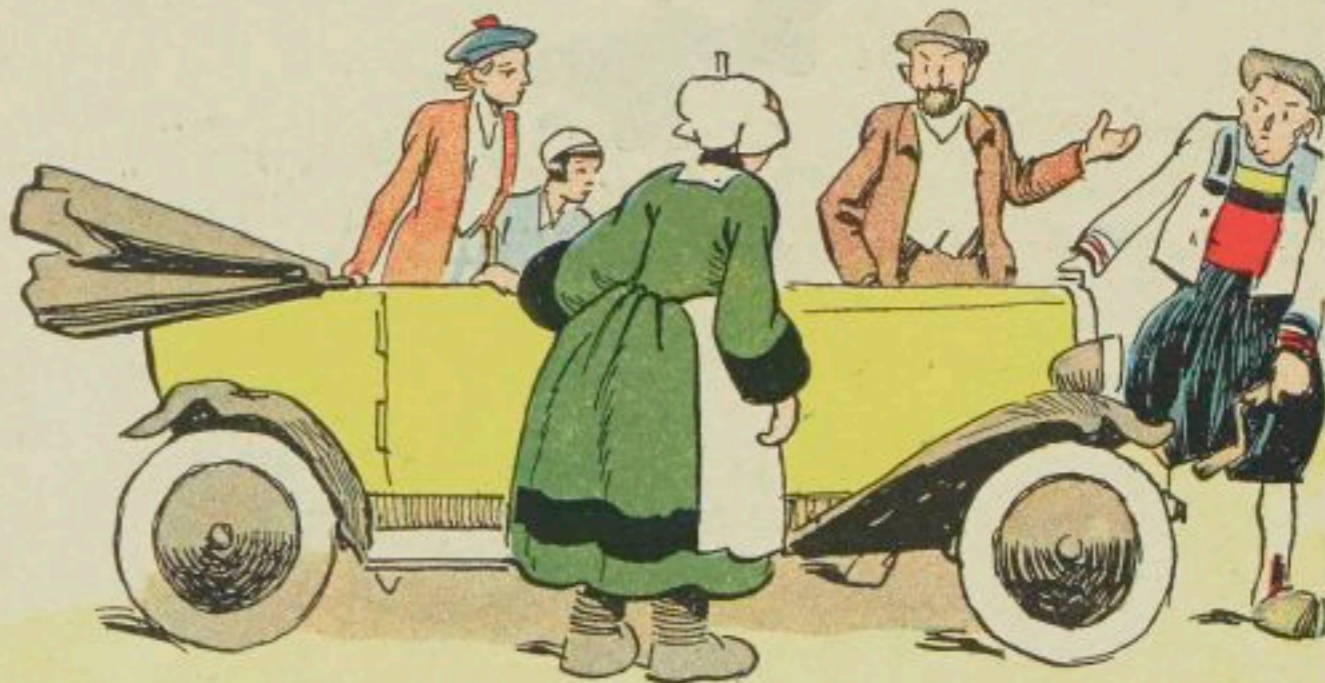
Elle est partie pour défilé en gros et en détail toute l'histoire que j'ai racontée dans mon album *L'Automobile de Bécassine*. Mais j'ai hâte de mieux voir cette auto qui m'a donné tant de joie. Je propose de la sortir de la remise. Les uns tirent, les autres poussent.



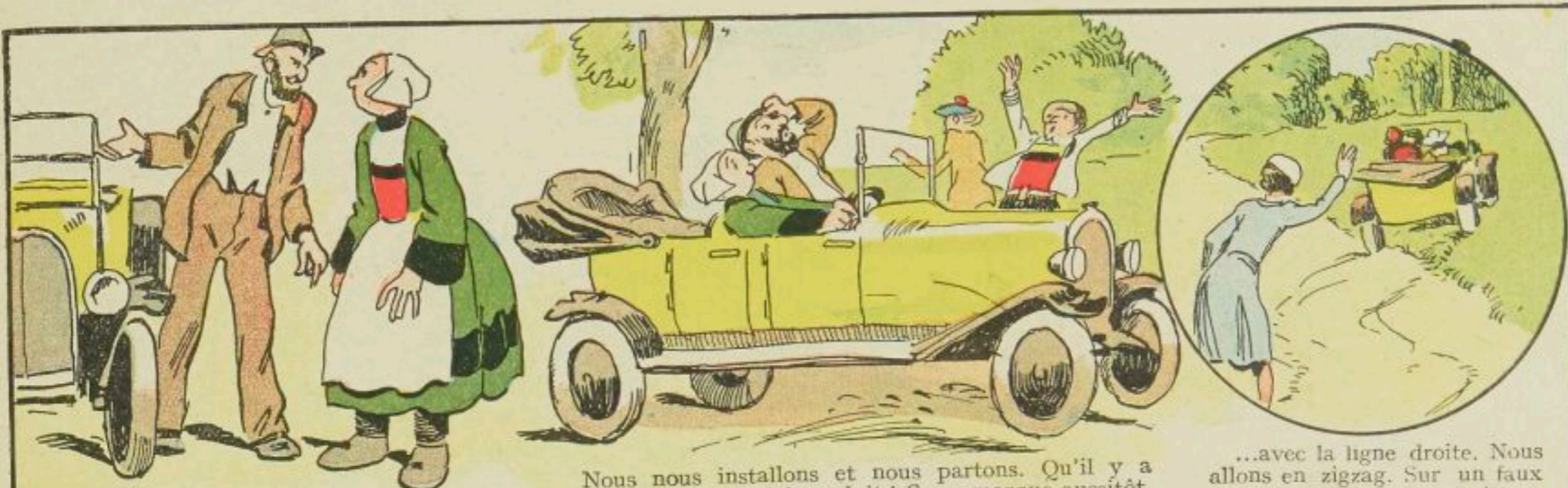
La voici en pleine lumière. Comme les choses changent vite ! Quand je l'ai eue, elle nous paraissait si jolie, si ressemblante en son genre à un cheval de pur sang, que nous l'avions baptisée Fringante. Maintenant, démodée, ternie, ses ailes cabossées, elle est lamentable. J'ai presque honte d'elle. Cependant l'oncle assure qu'il serait bien content de la posséder « Moi aussi, appuie Louch. Le moteur est bon. Elle peut encore faire du chemin, vous allez voir. »



Comme Fringante n'a pas de démarreur électrique, il ajuste la manivelle et, tout en la tournant, il explique : « J'ai un peu arrangé le moteur, je l'ai graissé, j'ai mis quelques litres d'essence dans le réservoir... »



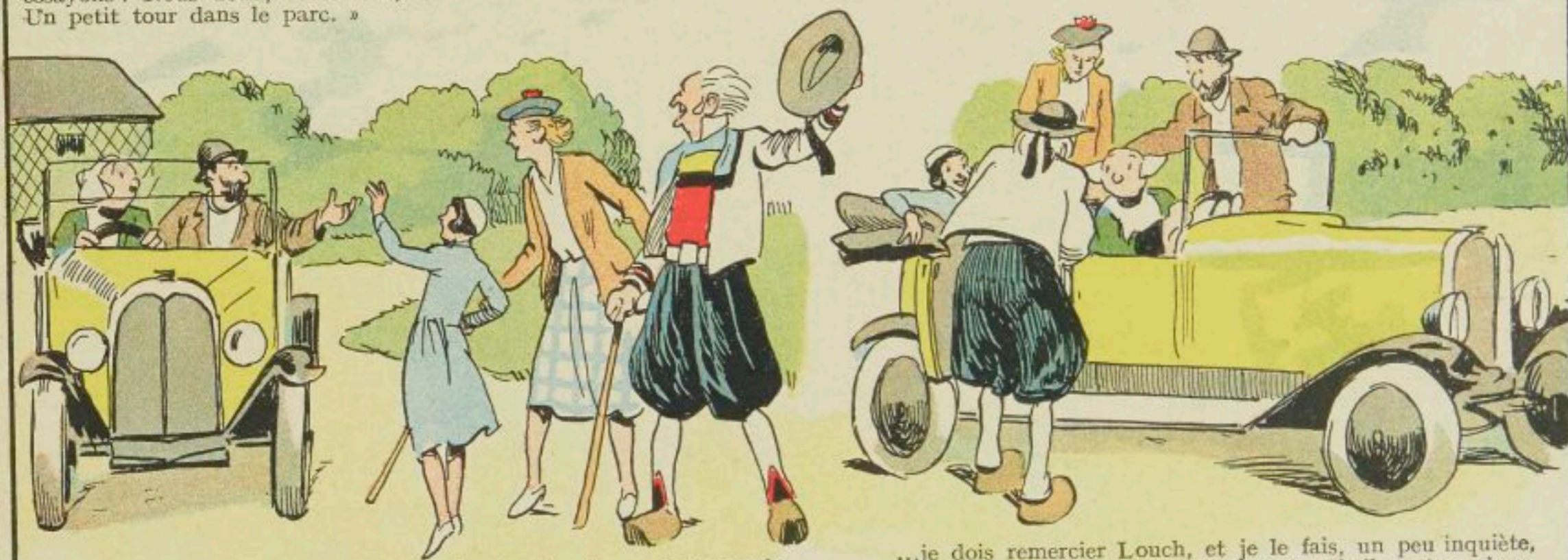
« ...Ça doit aller. Le dur, c'est la mise en marche. Un coup de main, oncle, si vous voulez bien. » L'oncle donne le coup de main. Au quatrième ou cinquième tour, une explosion, puis d'autres, une bruyante pétarade qui nous fait nous reculer non sans inquiétude, puis cela se calme. Maintenant, le moteur...



...ronfle régulièrement, avec seulement un raté de temps à autre. « Ma cousine, me demande Louch, saurez-vous encore tenir le volant ? Vous pensez que oui. Eh bien, essayons ! Nous deux, seulement, d'abord. Un petit tour dans le parc. »

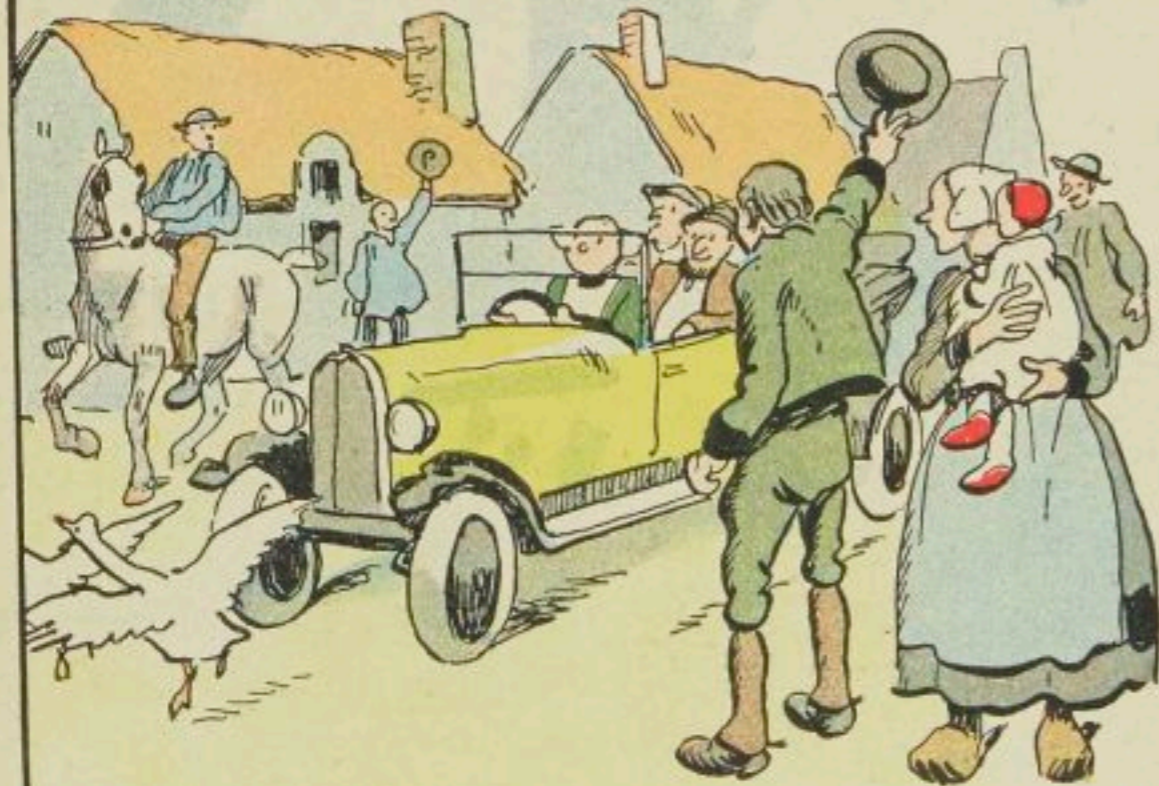
Nous nous installons et nous partons. Qu'il y a longtemps que je n'ai conduit ! Ça se marque aussitôt. Je mets le pied sur l'accélérateur, alors que je cherchais la pédale de frein. Fringante mérite encore son nom : elle fait un bond qui manque de nous envoyer par-dessus bord. Et puis je parais brouillée...

...avec la ligne droite. Nous allons en zigzag. Sur un faux coup de volant, nous quittons l'allée pour une pelouse, nous piquons vers un petit bois.

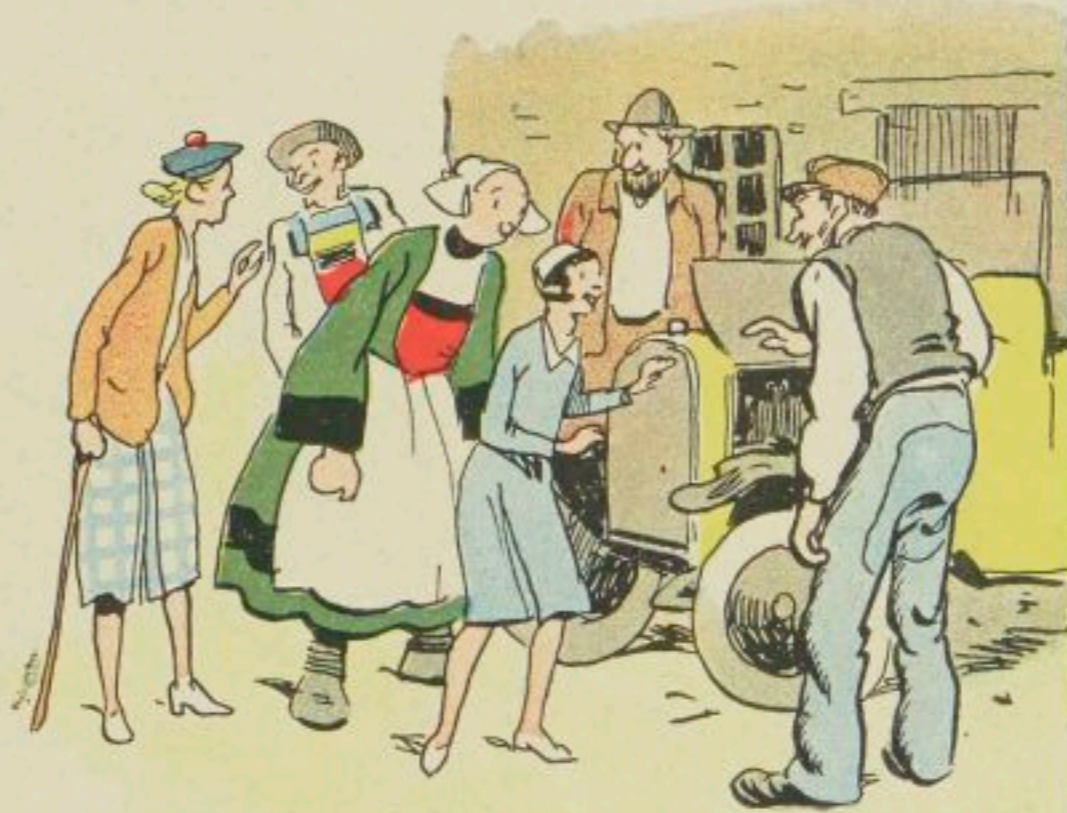


Mais peu à peu, je reprends mon aplomb, et après une belle courbe bien dessinée, je ramène l'auto devant son garage. Loulotte, qui change facilement d'idée, trépigne de joie, déclare que Fringante est une excellente voiture. Avec elle, on fera de belles excursions, et l'on emmènera miss Mary qui sera bien contente. « Oh oui ! contente, très ! » approuve celle-ci. Puisque tout le monde est content...

...je dois remercier Louch, et je le fais, un peu inquiète, pourtant, de son sourire finaud : méditerait-il un tour de sa façon ? Mais, vite, il reprend son air brave homme et propose de conduire Fringante chez le charron, qui fera une mise au point plus soignée. C'est accepté. Nous nous empilons...



...dans la voiture. Entrée triomphale à Clocher. Les distractions n'y étant pas fréquentes, tous les habitants sortent de chez eux pour nous voir. J'entends qu'on dit : « Cette Bécassine, elle conduit bien ! Elle sait tout faire depuis qu'elle a été à Paris. » Je dois avouer que ça me donne un peu de fierté.



Nous voici chez le charron. Il examine à fond la machine : moteur, carburateur, dynamo et le reste. C'est long, il ne se presse pas. Enfin, il prononce : « Pas épatant, le tacot ! Tout de même, un peu retapé, ça pourra encore manger des kilomètres. » Loulotte était si contente, que j'ai cru qu'elle allait l'embrasser.

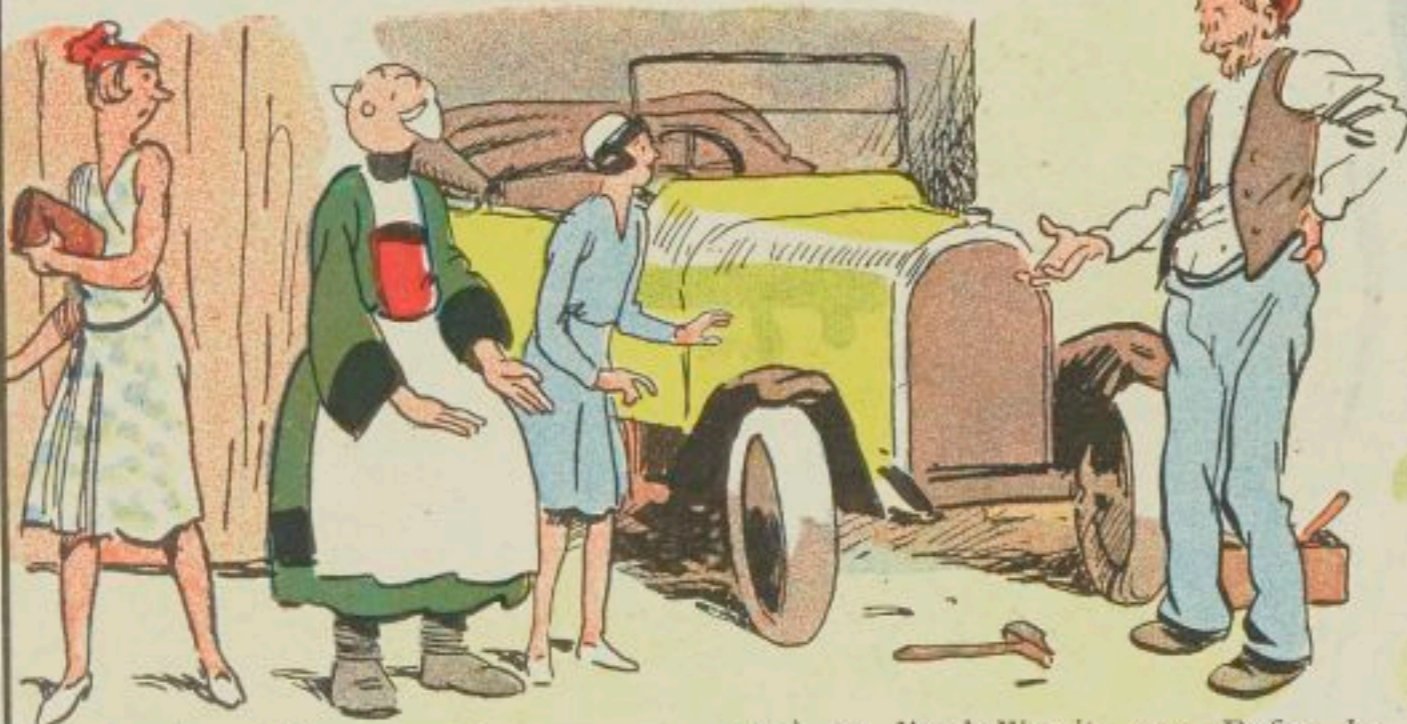


Dimanche soir. Trois jours sans écrire. Ils ont passé vite, ces jours, sans avoir été très occupés. On faisait une petite visite au château, où l'on voyait qu'il n'y avait pas grand'chose à voir. On revenait en flânant. Au passage, on s'arrêtait...



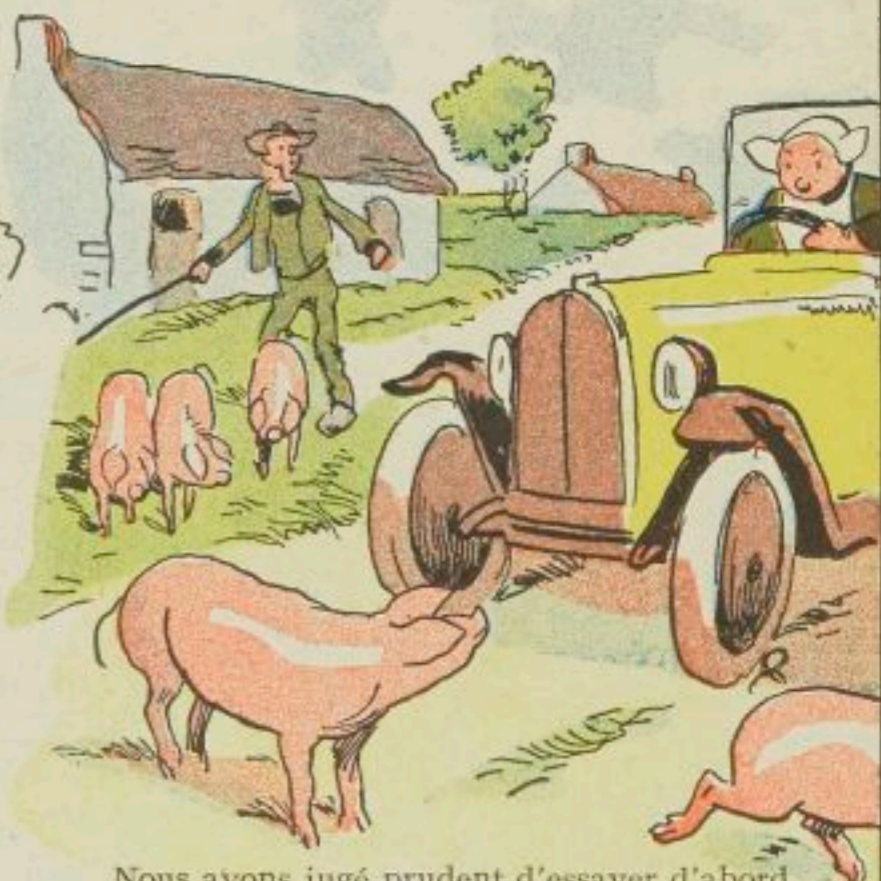
...chez le charron, qui continuait à travailler à Fringante. Ça n'avancait guère, vu que ce brave homme n'a pas beaucoup de savoir en matière d'auto. Et puis, tout le temps, les mioches le dérangent avec leurs questions : « Dites, M'sieu, à quoi ça sert ce tuyau ? Et tous ces fils ?... »

« ...Et cette roue ? et ça ? et ça ? » Il les chassait. Mais il n'a pas pu renvoyer Marie Quillouch, qui est venue me faire des compliments à n'en plus finir sur la voiture, et sur ma façon de conduire. Elle conclut...

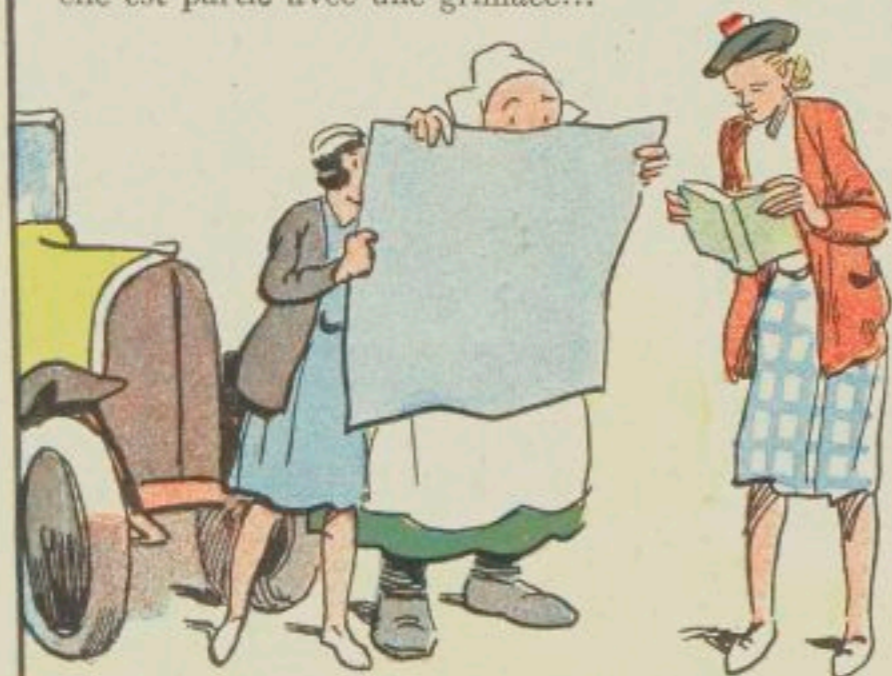


...qu'ayant Fringante et du temps libre, je devrais en profiter pour montrer en une semaine toute la Bretagne à mes compagnes. Ça devenait clair qu'elle était d'accord avec son mari pour m'éloigner ; alors, j'ai objecté ma mission, et elle est partie avec une grimace...

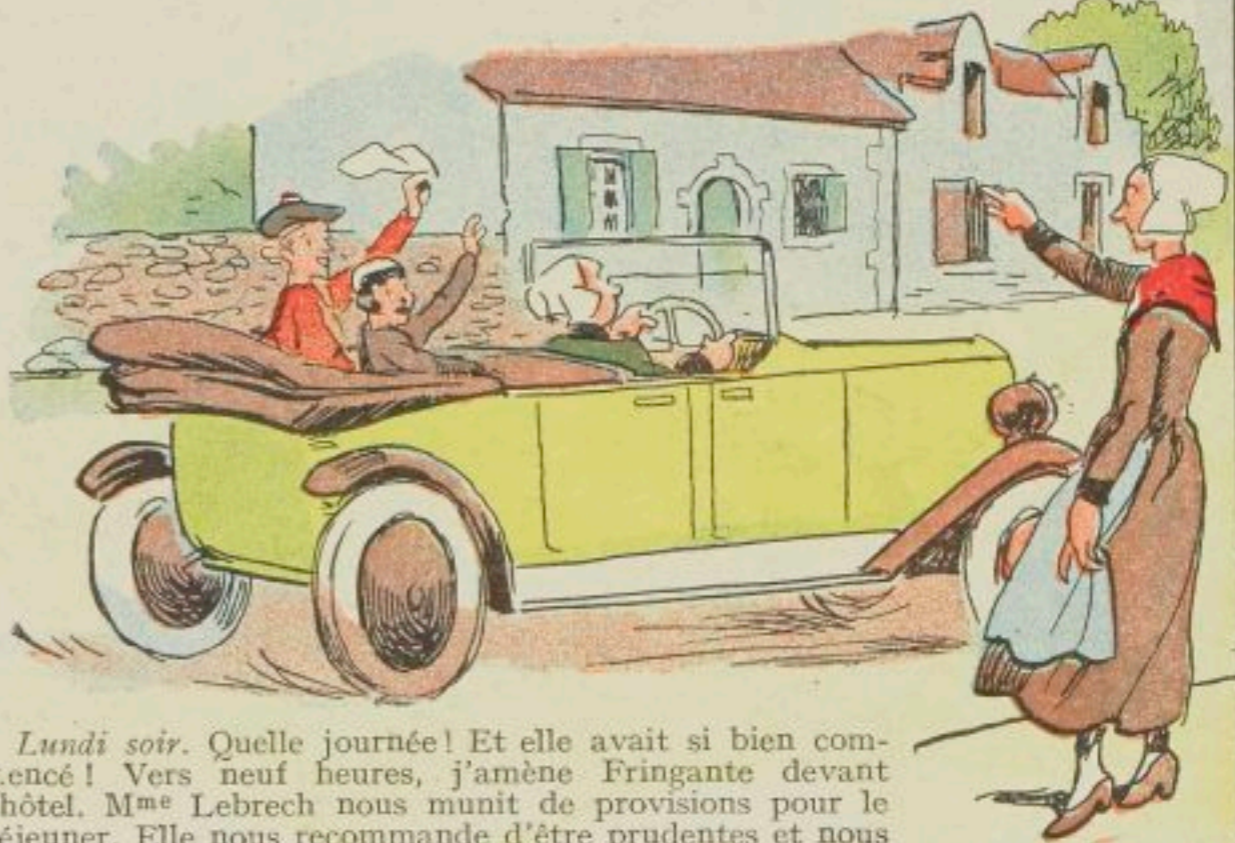
...qui ne l'embellissait pas. Enfin, le charron a terminé son travail. « C'est pas du tout neuf, nous a-t-il dit, les pneus surtout ; il faudra y faire attention, ménagez-les, choisissez vos routes, n'allez pas trop vite. Comme ça, ça doit marcher. »



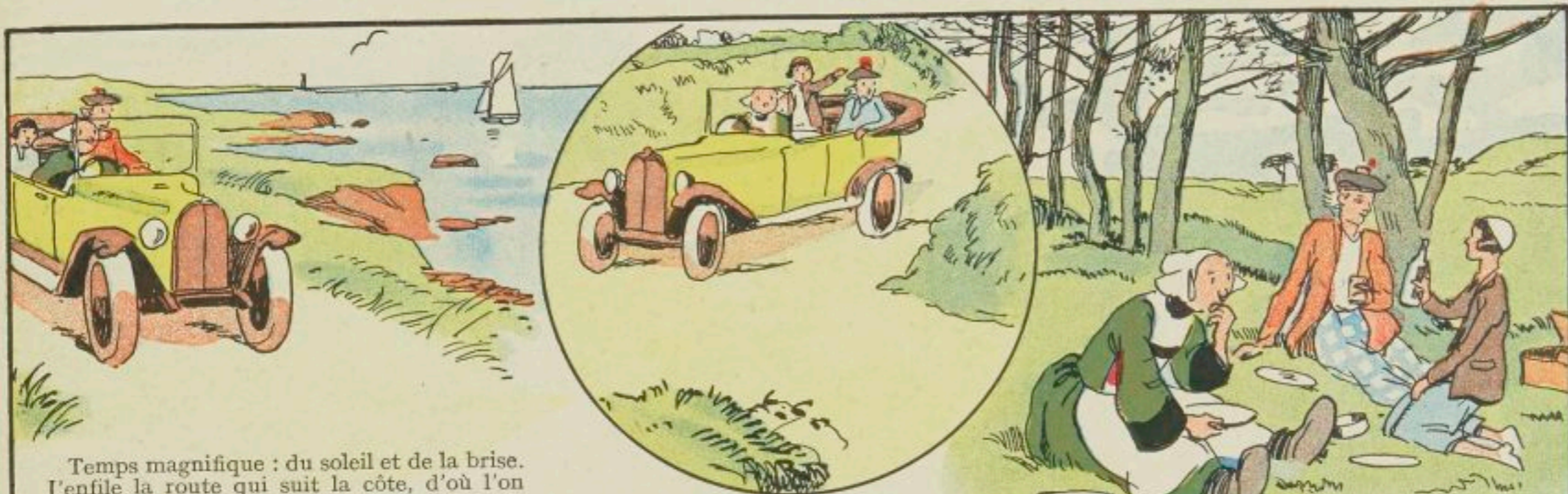
Nous avons jugé prudent d'essayer d'abord la voiture sans nous écarter de Clocher, histoire de voir si nous pouvions nous risquer à des excursions plus lointaines. L'après-midi de samedi et une partie de celle d'aujourd'hui ont été employées à ces essais. Fringante a été sage.



Alors, nous avons décidé pour demain une belle promenade, assez longue. Je ne sais pas où nous irons. Nous regardons la carte, le guide, mais nous nous y embrouillons. « Allons au hasard, dit Loulotte. Prenons les routes qui nous plairont. » C'est entendu ainsi.



Lundi soir. Quelle journée ! Et elle avait si bien commencé ! Vers neuf heures, j'amène Fringante devant l'hôtel. M^{me} Lebrech nous munit de provisions pour le déjeuner. Elle nous recommande d'être prudentes et nous souhaite bon voyage. Nous démarrons.



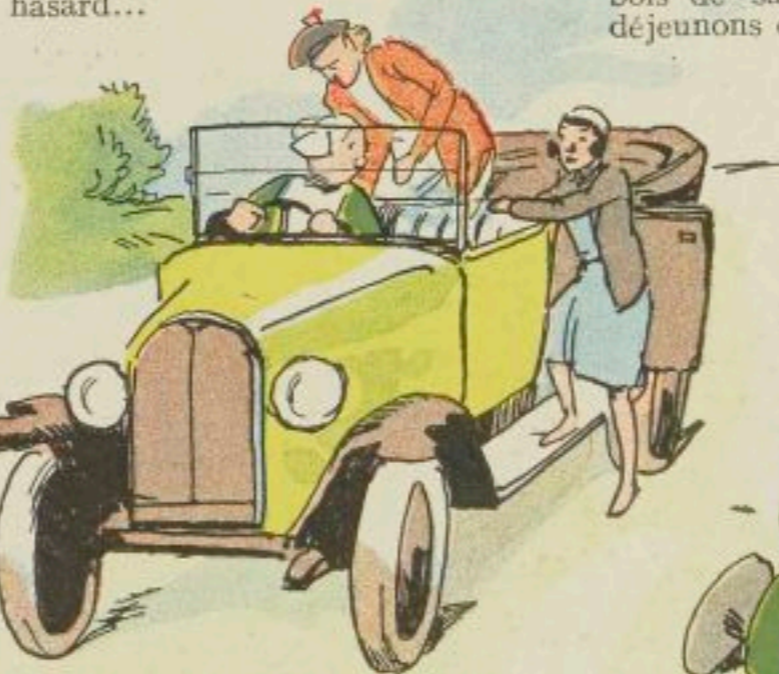
Temps magnifique : du soleil et de la brise. J'enfile la route qui suit la côte, d'où l'on domine la mer bleue, les rochers, les bateaux. C'est bien joli, et si amusant ! Petites descentes, petites montées, un vrai chemin de montagnes russes. Mais au bout de quelques kilomètres le sol devient mauvais...

...Il y a des trous et des ornières. Loulotte se plaint d'être trop secouée. A la première bifurcation, elle me commande de tourner à gauche. J'obéis. A partir de ce moment, nous roulons au hasard...

...changeant de route presque à chaque croisement, suivant la fantaisie de la petite fille. Bientôt, je ne sais absolument plus où nous sommes. La contrée est déserte, la lande et les bois de sapins se succèdent. Vers midi, nous déjeunons dans l'un de ceux-ci.



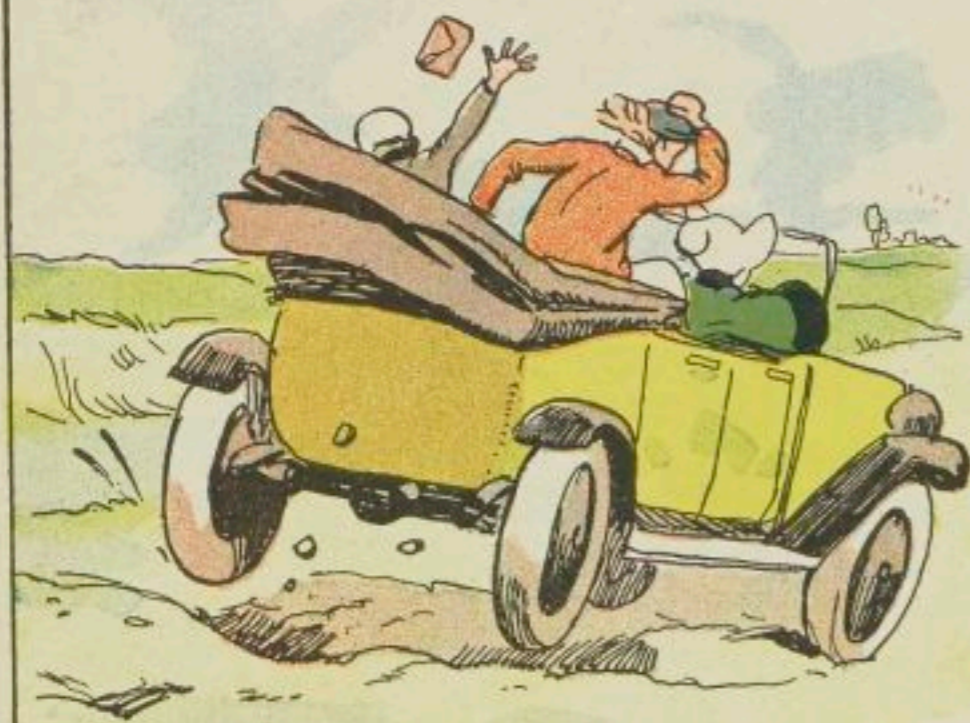
Après que nous avons dévoré les provisions de notre brave hôtesse, nous cherchons à nous repérer sur la carte. Impossible d'y réussir. Trop de fois nous avons tourné à droite ou à gauche, pris des chemins de traverse. « Ça ne fait rien...



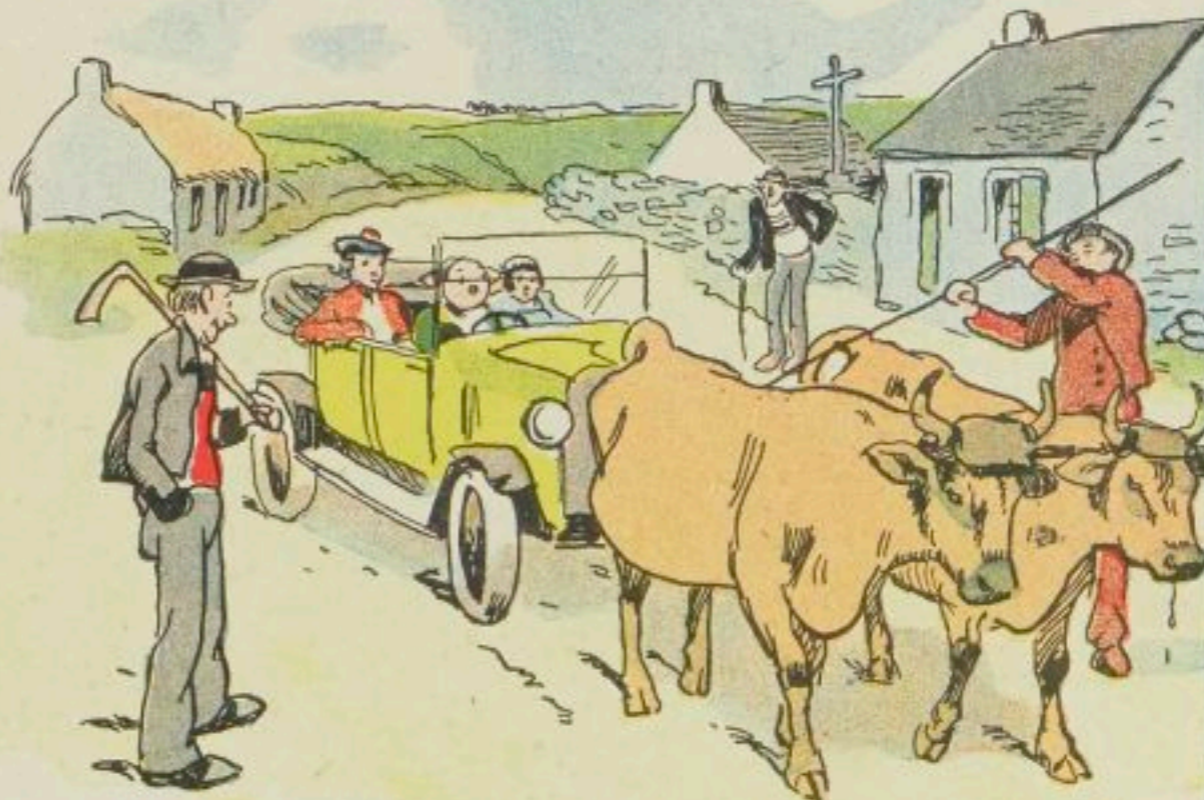
...déclare Loulotte. Quand il sera temps de rentrer, nous trouverons bien quelqu'un pour nous indiquer par où revenir. En route ! » J'obéis, comme je fais toujours avec elle. C'est à ce moment...



...que les ennuis ont commencé. Ça a débuté par la crevaisson d'un de nos pneus. Nous n'avions pas de roue de rechange, il a fallu remettre la chambre à air. Et ça n'est pas un travail facile pour trois demoiselles...



...dont une petite fille. Enfin, on en vient à bout. Nous repartons. Un peu énervée, j'ai le tort de pousser le moteur et de ne pas voir un caniveau : secousse terrible, craquement sinistre, comme on dit dans les romans.



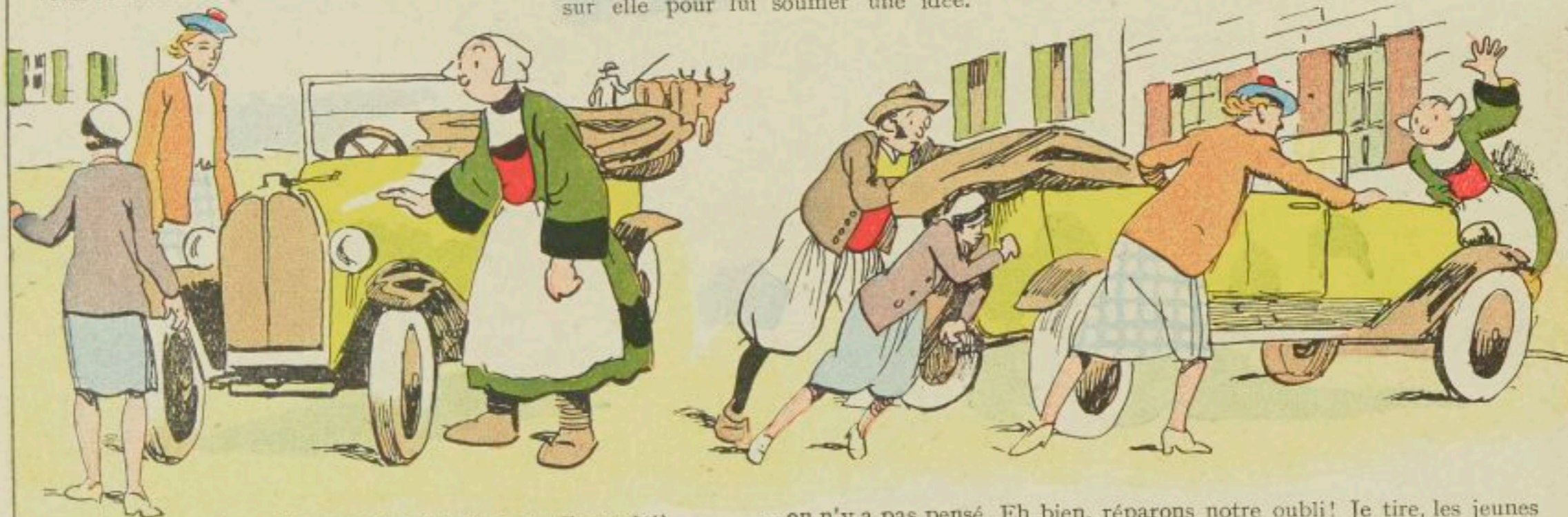
Deux ressorts viennent de casser. Nous restons en panne près d'une heure. Enfin, paraît un paysan qui conduit deux bœufs. Il consent à nous remorquer jusqu'au plus rochain vil age, un tout petit village d' nommé Larcoët. Nous y avons fait une entrée piteuse.



Arrivé vers le milieu du village, l'homme qui remorquait Fringante arrête ses bœufs et demande : « Qu'est-ce que vous voulez faire, maintenant ? » Moi, je réponds : « Je veux retourner à Clocher. »

Juste en même temps, Loulotte crie : « Je veux dîner, je meurs de faim. » L'homme me regarde, regarde ma petite, et puis il regarde miss Mary un bon moment, comme s'il comptait sur elle pour lui souffler une idée.

Elle ne dit rien, alors il reprend : « Clocher, c'est trop loin. Je ne peux pas vous y conduire. Pour dîner, vous avez l'auberge du Soleil Levant. Donc, je rentre chez moi. Bien le bonsoir ! » Il dételle ses bœufs, je mets quelques pièces...



...dans la main qu'il me tend, et il s'en va. Il est déjà loin quand Loulotte fait observer qu'il aurait au moins dû ranger notre voiture contre une maison. On ne peut la laisser en plein milieu de la place. C'est vrai...

... on n'y a pas pensé. Eh bien, réparons notre oubli ! Je tire, les jeunes filles poussent. Mais, bien que pas lourde, Fringante l'est trop pour nous. Soudain, elle démarre, et si vite, que je manque d'être aplatie entre elle et un mur. Quelqu'un est venu nous aider. Le quelqu'un sort...



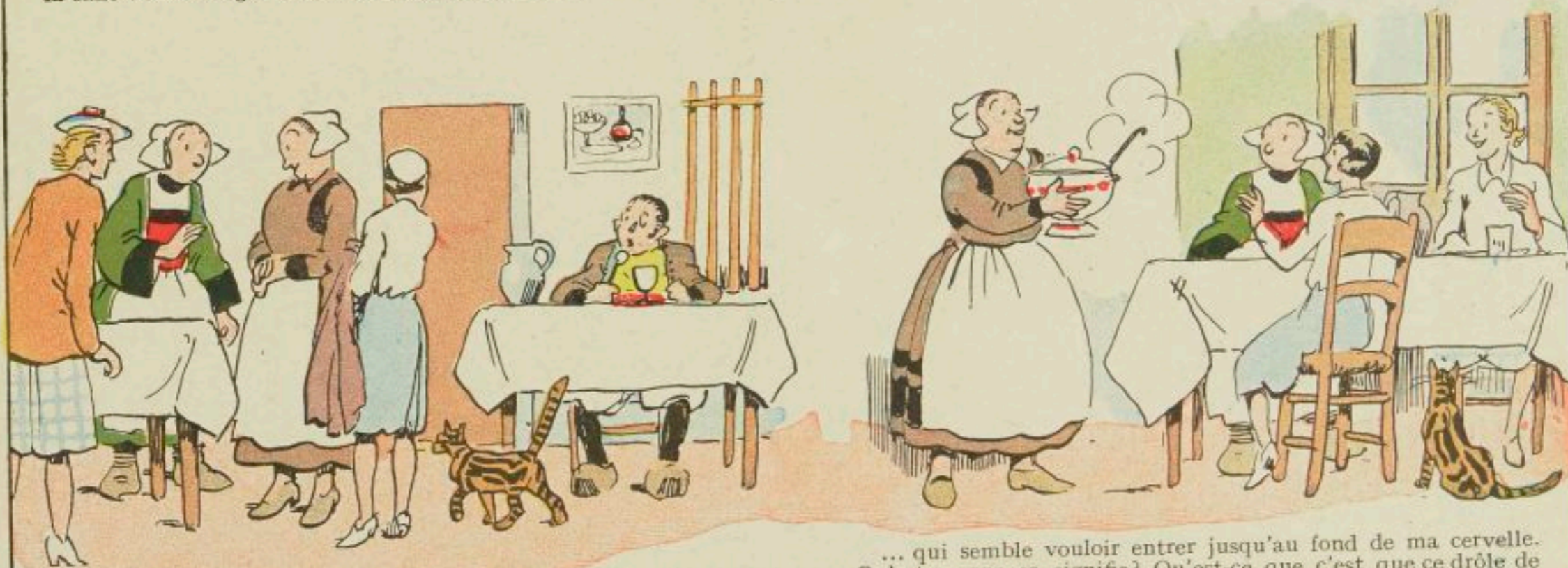
... de derrière la voiture, le voici. Il a un drôle d'aspect : un teint de mulâtre, un monocle vissé dans l'œil, de petits favoris taillés en côtelettes. Il porte, à la mode bretonne, courte veste et culotte bouffante.

Mais le panama qui le coiffe n'est pas du tout breton. Et quel drôle d'accent ! Il dit : « Lé voiture, il est garré. Vous voilà tranquouïles. » Se découvrant, il continue : « Ye me présente : Ye souis Pedro, Pedro, pour vous servir. Pouis-je vous être outile ? » Loulotte répond : « Ça nous serait bien outile, pardon, utile, je veux dire, de savoir où nous pourrions dîner. » A quoi, Pedro, dont je renonce à reproduire davantage l'accent, riposte :



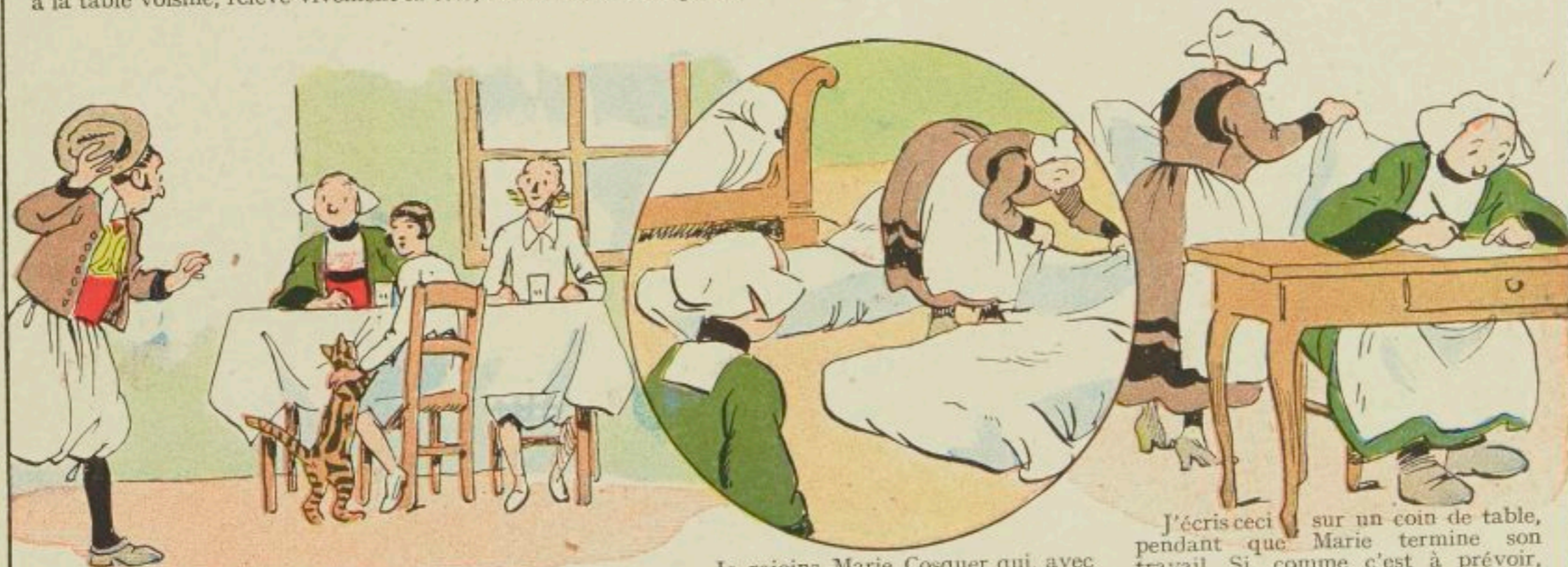
« Pour dîner, il n'y a que l'auberge du Soleil Levant. La voici. Je vais vous présenter à Marie Cosquer, la patronne. » A sa suite, nous entrons dans la salle de l'auberge. Des villageois y jouent aux cartes. Ils nous regardent.

Mais, discrets, ils ne prolongent pas leur examen. Marie Cosquer vient à nous. Elle a une bonne figure souriante, épanouie, toute ronde, qui la fait ressembler au soleil levant peint sur l'enseigne de son auberge.



Elle s'informe de ce que nous désirons : « Dîner ! » réclame une fois de plus Loulotte. J'ajoute : « Et puis nous coucher, puisque nous ne pouvons pas, dès ce soir, rentrer à Clocher-les-Bécasses. » Je remarque qu'au moment où je nomme notre pays, Pedro, assis à la table voisine, relève vivement la tête, et me fixe d'un regard.

... qui semble vouloir entrer jusqu'au fond de ma cervelle. Qu'est-ce que ça signifie? Qu'est-ce que c'est que ce drôle de bonhomme? Il faudra que je m'en informe auprès de Marie Cosquer. Je suis tirée de mes réflexions par l'arrivée d'un pot-au-feu fumant. C'est le seul plat du dîner, mais il est excellent.

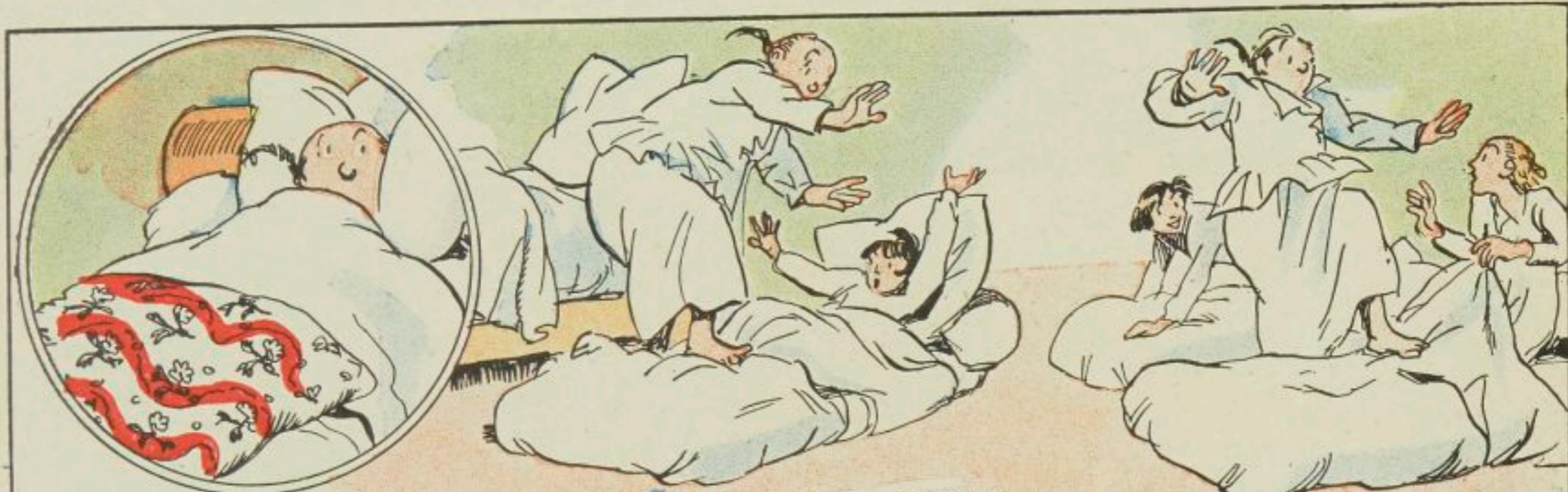


Même Loulotte, qui est une sainte Difficile, se déclare enchantée. Les dernières bouchées avalées, Pedro se lève, nous fait un beau salut bien correct. Il va, dit-il, se promener un peu avant de se coucher. Il nous verra demain et sera heureux s'il peut nous aider.

Je rejoins Marie Cosquer qui, avec deux matelas, transforme en dortoir l'unique chambre dont elle dispose pour nous. Je voudrais la questionner sur ce mystérieux Pedro, mais elle a trop à faire. Ce sera pour plus tard.

J'écris ceci sur un coin de table, pendant que Marie termine son travail. Si, comme c'est à prévoir, je suis trop occupée les jours à venir pour continuer mes mémoires, ce sera M. Caumery qui vous dira la fin de l'histoire.

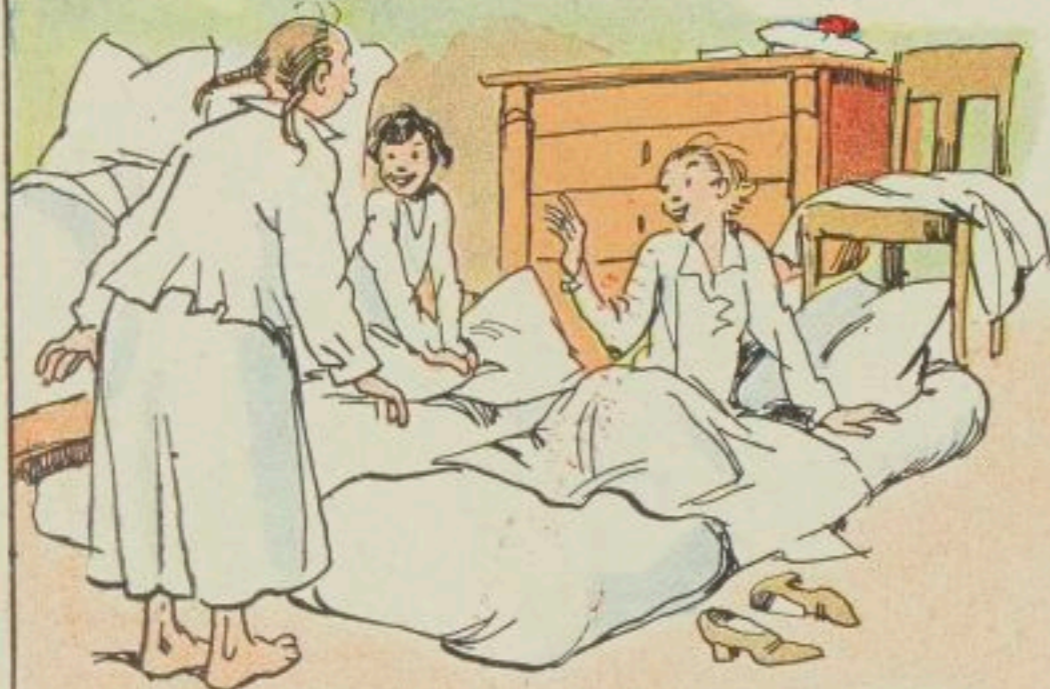
Ici s'achève le journal de Bécassine.



Le lendemain de son arrivée à Larcoët, Bécassine ouvrit les yeux de bonne heure. « Où suis-je ? » murmura-t-elle. Elle ne reconnaissait rien de ce qui l'entourait. Soudain, elle se rappela la promenade de la veille, l'accident...

...et une pensée s'imposa à elle : il fallait bien vite s'occuper de rentrer à Clocher. Elle sauta à bas du lit, mais son pied se posa sur quelque chose qui n'était pas le sol, tandis que la voix de Loulotte...

...criait : « Attention donc, maladroite ! » Bécassine faillit tomber, elle fit un large pas en avant pour reprendre son équilibre. Cette fois encore, une voix protesta, celle de miss Mary, qui suppliait : « Oh ! miss Bécassine, je demande vous pas écraser moi. »



Il y eut un instant de confusion. Il y eut une récrimination de Loulotte : « C'est comme ça que tu nous remercies d'avoir pris les matelas et de t'avoir laissé le lit ! » Mais l'incident, vite apaisé, s'acheva dans un triple éclat de rire.



Les toilettes furent faites rapidement. Nos amies descendirent dans la salle de l'auberge. L'hôtesse apporta leur déjeuner, puis, s'asseyant près d'elles, entreprit de les renseigner sur Pedro. Il était, dit-elle, arrivé à Larcoët à pied, portant sa petite valise...



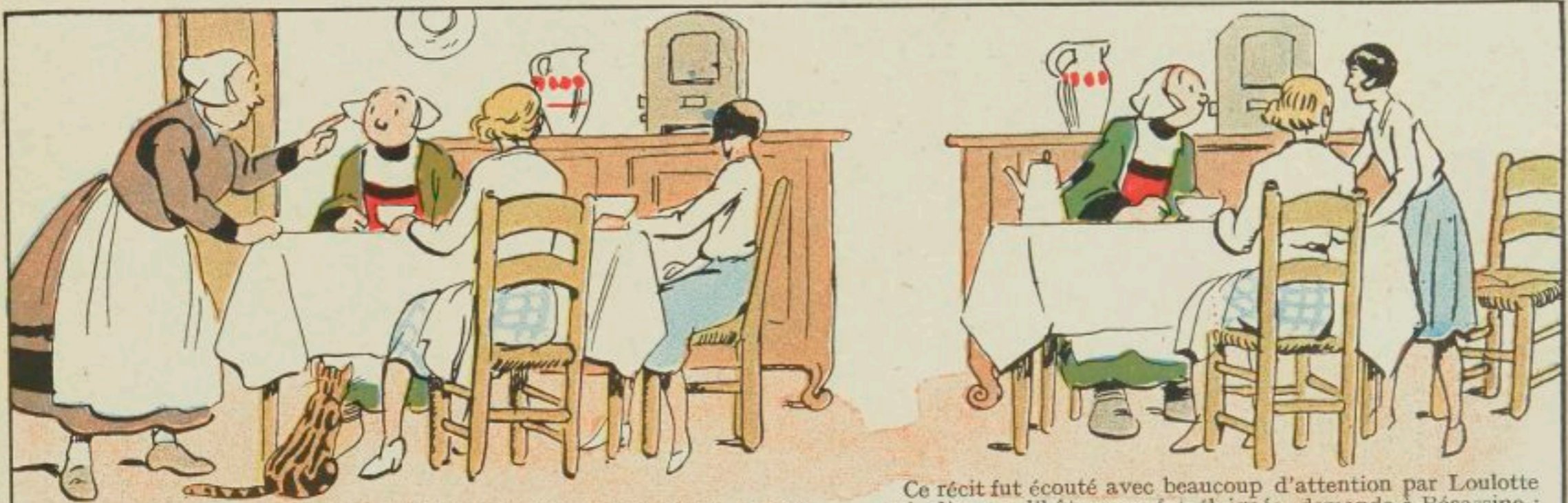
...environ deux mois auparavant. On l'avait regardé d'abord avec méfiance, et puis, comme il était paisible, honnête et toujours disposé à rendre service, on s'était habitué à lui. Même le garde champêtre qui, au début, le surveillait de près...



...était devenu son grand ami. Et Pedro lui avait fait des confidences : il avait été très riche, avait-il raconté. Il avait habité un beau château en Bretagne. Ruiné brusquement, il se cachait à Larcoët sous un faux nom pour éviter des ennuis...



...avec ses créanciers qu'il ne pouvait rembourser. « Mais, avait ajouté Pedro, je suis un honnête homme, bientôt, je paierai tout, car bientôt, je serai de nouveau millionnaire, grâce à ça... » En parlant ainsi, il tirait son portefeuille...



...et exhibait un paquet de billets de la Loterie nationale. « Il est persuadé, acheva Marie Cosquer, qu'il gagnera un gros lot. C'est possible, après tout. Ça se décidera après-demain, qui est le jour du tirage. Et cela (elle montrait son appareil de T. S. F.), cela nous dira les numéros gagnants. Tout le village sera à l'écoute, naturellement, Pedro au premier rang. »

Ce récit fut écouté avec beaucoup d'attention par Loulotte qui, dès que l'hôtesse se fut éloignée, demanda à Bécassine : « Tu n'as pas deviné ? — Quoi ? — Qui est Pedro. — Non, j'ai pas deviné. — Eh bien, je suis sûre que c'est Rastaquouéros. — T'as peut-être raison, mais ce qui m'intéresse davantage, c'est de savoir comment nous rentrerons chez nous.



« — Chut ! le voici ! » acheva Loulotte. Il s'avançait, empressé, souriant. Après s'être informé de la santé des voyageuses, il les fit parler de leur excursion, de Clocher-les-Bécasses, des personnes qu'elles y connaissaient. Bécassine, toute à son désir...

...de prompt retour, trépignait d'impatience. Loulotte, au contraire, souriant avec malice, se prêtait à la conversation. « Va toujours, mon Pedro, se disait-elle, tu nous devines, mais moi je t'ai aussi deviné. » Enfin, l'entretien prit fin, et l'on se transporta près de Fringante.



Un peu arrangée, pourrait-elle marcher ? Pedro l'examina, ne tarda pas à prononcer son arrêt : ressorts de carrosserie cassés, pas de réparation possible à Larcoët. « Alors, louons une auto, dit Bécassine. — Article introuvable, objecta Pedro, dans ce petit pays éloigné des grandes routes. — Et le chemin de fer ?

— Le chemin de fer ! pas commode : station à douze kilomètres. De là à Clocher, trois bifurcations, avec arrêt interminable à chacune. A votre place, conclut Pedro, je télégraphierais au maire de Clocher-les-Bécasses... à M. le maire Corentin », acheva-t-il, en adressant à Loulotte un sourire d'intelligence.

Après une brève délibération avec ses compagnes, Bécassine adopta ce dernier parti. Quelques minutes après, elle remettait au guichet du télégraphe, pour son oncle, une dépêche ainsi rédigée : « Accident auto. Pouvons plus marcher. Venir nous chercher Larcoët. »



« Calculons, se dit Bécassine : le temps de recevoir la dépêche, de se procurer une auto, de venir... l'oncle ne pourra pas arriver aujourd'hui. Mais, bien sûr, ça sera pour demain matin. » Elle le guetta d'un petit tertre...

...d'où l'on découvrait une grande étendue de pays. Mais deux journées passèrent sans que l'oncle parût. Alors, la pauvre Bécassine fut prise d'inquiétude, et bientôt de désespoir. Elle voyait le cher oncle victime d'un accident, elle voyait Louch achevant de ruiner M^{me} de Grand-Air.

A la fin du second jour, tandis qu'elle dînait, si l'on peut appeler ainsi le fait de manger du bout des dents quelques rares bouchées, Marie Cosquer lui conseilla de ne pas quitter la salle : par la T. S. F., on allait entendre le tirage de la Loterie Nationale.



Cela la distrairait. « Rien ne peut me distraire », répondit la désolée. Cependant, elle resta. Peu après, Pedro vint s'asseoir auprès d'elle. Il était en costume de voyage, et il tenait sa mallette à la main. Il lui dit : « Je suis sûr de gagner...

« ...un gros lot. Une carriole m'attend à la porte. Je saute dedans dès la proclamation de mon prix. J'attrape l'express pour Paris. Demain matin, je touche mon lot, j'achète une auto extrarapide, je file en vitesse à Grand-Air. Soyez-y vers quatre heures.

« Il y aura une bonne surprise pour vous. » Bécassine l'écoutait à peine. Loulotte sourit et regarda Marie Cosquer. Elles se firent signe que le pauvre homme avait la cervelle dérangée. Cependant, la salle s'était emplie. Tout Larcoët était là...



...un public agité, anxieux, s'efforçant de dissimuler son émotion sous des rires et des plaisanteries.

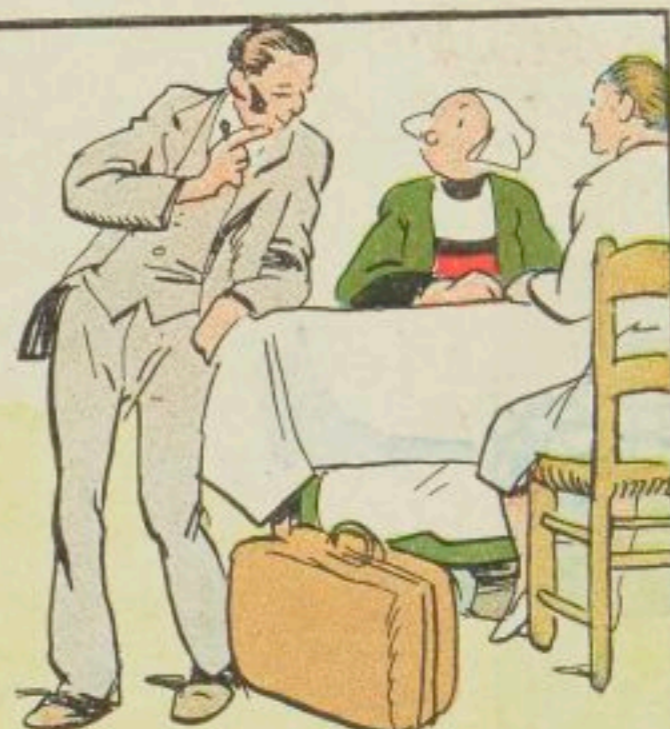
A mesure que le moment du tirage approchait, le bruit s'apaisait, et, quand vint l'heure, un profond silence s'établit. Il y eut un petit discours du *speaker* : il souleva un grognement d'impatience.

Une voix qui sortait de l'appareil cria : « Cause pas tant, dis-nous les numéros gagnants. » Ils commencèrent à défiler, ceux des petits lots d'abord. Dans l'auditoire, on feuilletait ses billets. Des exclamations d'espoir ou de déception s'élevaient. Le garde champêtre se dressa, criant : « Je gagne 100 francs... Quelle veine !

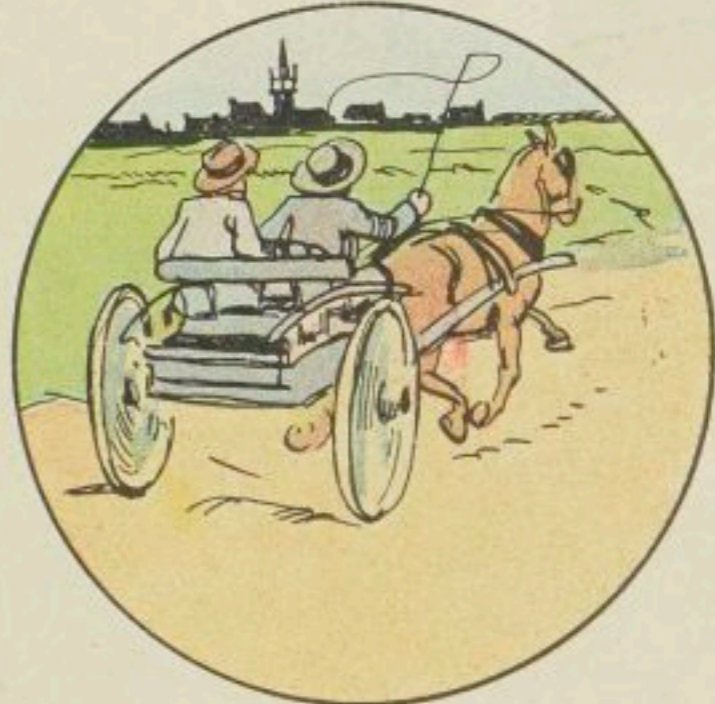


« Y aura demain une tournée de cidre. » On applaudit. Maintenant, on arrivait aux gros lots : minutes angoissantes. Soudain, des gémissements s'élevèrent. « Chut ! chut ! » cria-t-on. Mais le boulanger continuait à se lamenter parce que sison billet...

...s'était terminé par un 7 au lieu d'un 8. et s'il avait commencé par un 2, à la place d'un 1, il aurait gagné 500.000 francs. Ses voisins lui imposèrent silence. « Le dernier lot, le plus gros lot ! » annonça la voix du speaker.



D'un bond, Pedro fut debout. A mi-voix, il dit : « Sûr, c'est pour moi. » Le numéro gagnant fut annoncé. Toujours avec un calme parfait, Pedro prononça : « J'ai gagné, je le savais. » Se tournant vers Bécassine, il ajouta :



...on entrevoyait une carriole filant à grande allure vers la gare.. Bécassine était restée indifférente et muette pendant ces incidents. Au moment où elle allait monter dans sa chambre, elle fut abordée...



« N'oubliez pas... Là surprise... Demain, à 4 heures, à Grand-Air ! » Il y eut quelques instants de stupeur. Puis des propos se croisèrent : « Il est fou !... Il se moque de nous !... C'est peut-être vrai !... Demandons à voir son billet !... » On se précipita : trop tard ! Pedro était parti. Là-bas, sur la route, dans la nuit presque close...



...par la jeune fille, employée de la poste, qui, confuse, lui dit : « Une dépêche pour vous, Mademoiselle. Je voulais vous la remettre en arrivant, et puis... l'émotion du tirage... Vous comprenez... j'ai oublié... Excusez-moi. » Sans répondre, Bécassine retourna en tous sens le télégramme. Elle se décida enfin à l'ouvrir et lut :

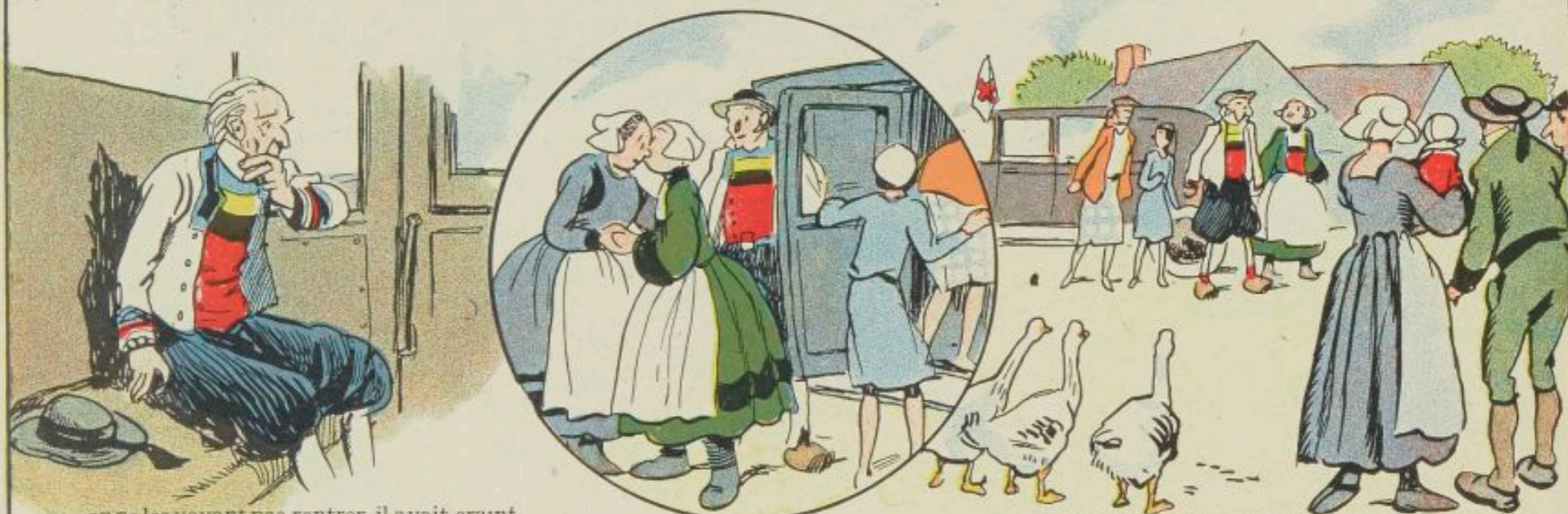


« Viendrai demain avec auto-ambulance. Coentín. » Loulotte lisait en même temps. Elle dit : « Tiens ! pourquoi une ambulance ? » Débordant maintenant de joie, Bécassine déclara : « Avec ou sans ambulance, l'oncle vient. Tout va bien marcher maintenant. Je commence même à croire à la surprise annoncée par Pedro. »



Le lendemain matin, l'auto-ambulance promise s'arrêta devant l'auberge. Corentin en descendit et resta stupéfait en voyant sa nièce et ses compagnes qui lui criaient un gai bonjour. « Qui donc est blessé? demanda-t-il. — Y a pas de blessé! répondit Bécassine — Alors, reprit l'oncle, pourquoi avez-vous télégraphié : *Pouvons plus marcher?* Je vous croyais toutes les trois estropiées! »

Pouffant de rire, Loulotte expliqua : « C'était l'auto qui ne pouvait plus marcher. » Cependant, Bécassine à son tour, questionna : Pourquoi l'oncle avait-il tant tardé à venir ? Parce que, dit-il...



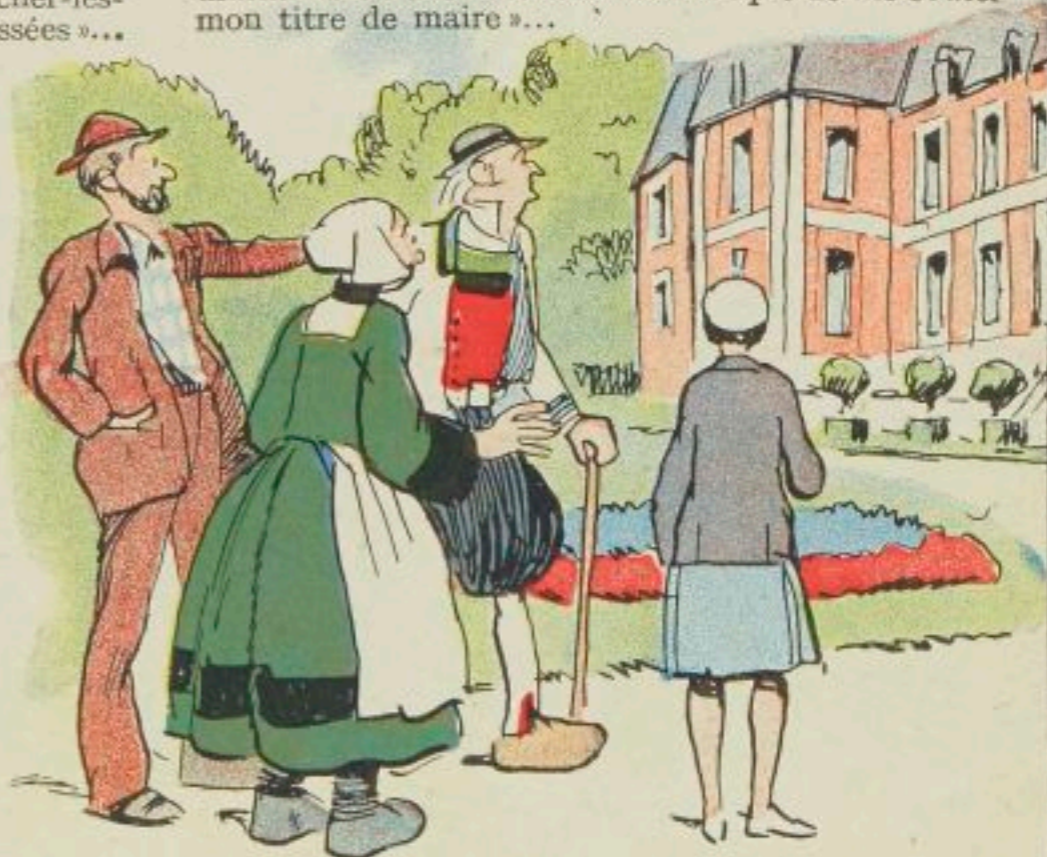
...en ne les voyant pas rentrer, il avait craint un grave accident. Ne pouvant obtenir de renseignements à Clocher, il avait été en chercher à Quimper. De fausses indications l'avaient envoyé vers Brest, puis vers Morlaix. Il n'avait eu la dépêche que la veille au soir ...

...en rentrant chez lui. Ces explications terminées, on prit congé de Marie Cosquer. On s'empila dans l'auto, et l'on prit le chemin du retour. Tout Clocher-les-Bécasses attendait les « blessées »...

...et fut fort surpris, un peu déçu, au fond, de les voir en parfait état : on a si rarement, dans un petit village, l'occasion d'un spectacle dramatique! « Comme mes électeurs vont se moquer de moi! murmura l'oncle. Cette aventure risque de me coûter mon titre de maire »...



Bécassine, pour l'instant se souciait fort peu de la mairie, et s'inquiétait beaucoup des travaux du château. Elle fit presser le déjeuner, qu'on prit au Genêt Fleuri. Dès la dernière bouchée avalée, on se rendit à Grand-Air. Louch les y attendait, souriant, onctueux et patelin. « Ma cousine, dit-il, vous serez contente...



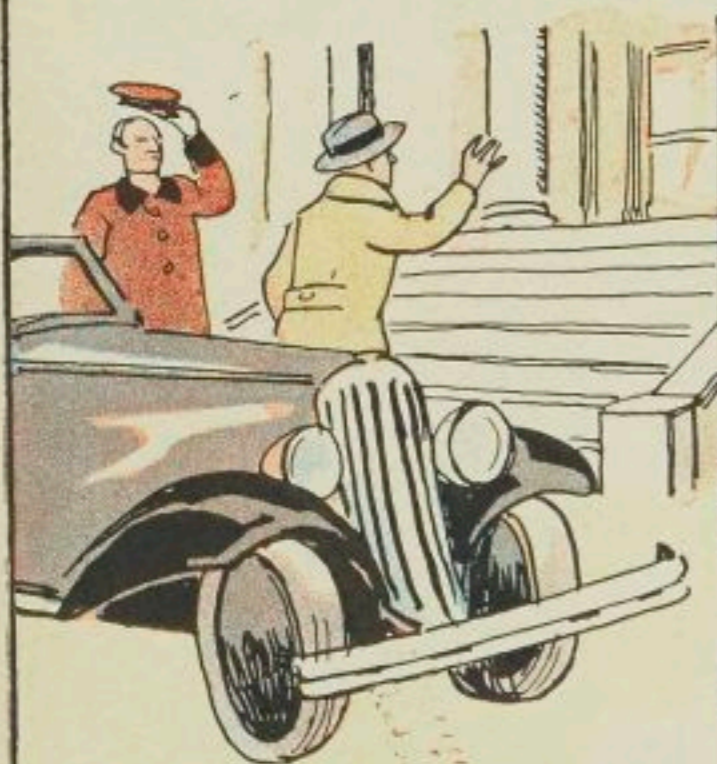
« ... nous avons fait des merveilles. » C'était vrai. Jardins et château étaient transformés, avaient repris l'éclat de leurs plus beaux jours. Bécassine ne ménagea pas ses compliments. Louch se rengorgeait. « Maintenant, reprit sa cousine, parlons peu, parlons bien. Faisons nos comptes! Combien tout ça va-t-il coûter?...



« ...à Mme la Marquise ? » A cette question, Louch, gêné, entama un discours sur la cherté des matériaux, les exigences des ouvriers, etc. Bécassine l'écoutait placidement « Enfin, dit Coirentin, lâche le chiffre. »

Louch le lâcha : il était énorme. Alors, l'oncle d'une voix qui n'admettait pas de réplique, prononça : « Louch, j'ai idée que tu es un voleur. Montre tes comptes, fais voir les factures. » Il les prit, les étudia, téléphona aux fournisseurs...

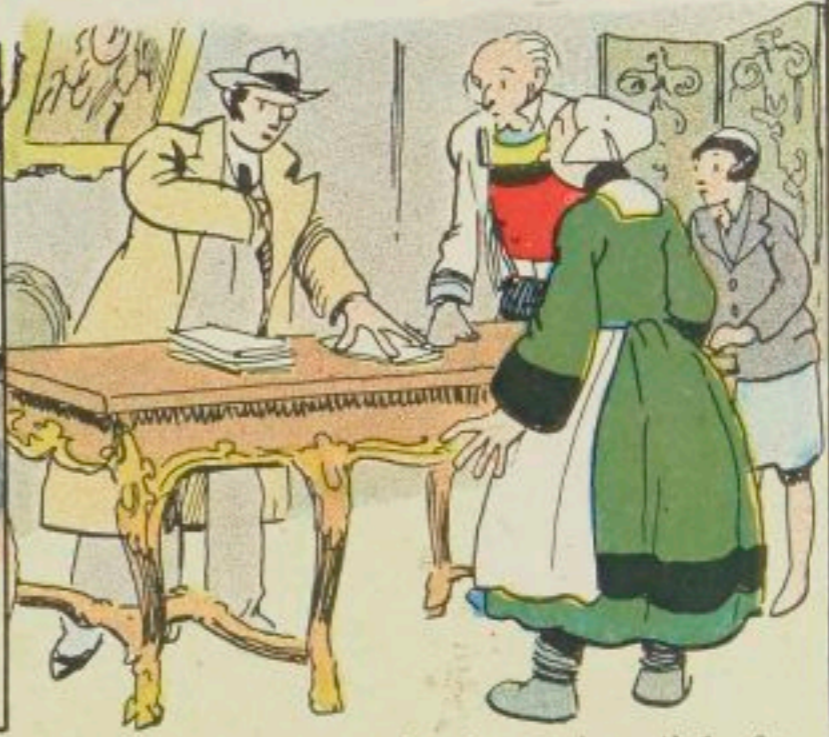
...puis prononça son arrêt : « Louch, tu es un voleur. Tu vas réduire la note d'un bon tiers, ça sera encore bien payé. Et ce sera bien cher pour la pauvre Marquise ! » acheva-t-il, en se tournant vers Bécassine. Il s'attendait à la voir effondrée : elle était calme, presque souriante.



« J'ai idée, fit-elle, qu'à quatre heures, tout ça va s'arranger. » Juste à ce moment, l'horloge sonna quatre coups, une magnifique torpédo se rangea devant le perron. Un homme d'une parfaite élégance...



...en descendit. « Pedro ! fit Bécassine. — Rastaquouéros ! » cria Coirentin. L'homme dit : « Oui, Rastaquouéros, riche de nouveau, qui vient payer ses dettes. Suivez-moi. » Quand ils furent réunis dans le salon, il posa sur la table un premier paquet de billets de banque. « Les loyers en retard », dit-il.



Un second paquet. « Les loyers jusqu'à la fin de la location... Maintenant, les réparations, je les dois d'après le bail. Combien ? Voilà. Le dernier paquet est pour mes dettes dans le pays. Adieu. » Sans écouter les remerciements qu'on lui prodiguait, il remonta dans sa torpédo, qui repartit comme elle était venue, en bolide.



Mme de Grand-Air est arrivée peu après. Enchantée, elle a remercié avec effusion Louch, Coirentin, Bécassine, Loulotte, miss Mary, et même Marie Quillouch. Tous ont reçu ses compliments avec beaucoup de gêne, d'abord parce qu'ils savaient ne pas les mériter ; puis, parce qu'afin de ne pas blesser la marquise dans sa dignité, ils lui ont caché que son généreux locataire avait payé beaucoup plus qu'il ne devait. Cette dissimulation n'est pas sans inquiéter Bécassine.



J. P. Pinchon

« Peut-être, a-t-elle dit à Loulotte, que nous mentons en nous taisant. » A quoi la petite fille, pour une fois raisonnable et bien avisée, a répondu : « Eh bien ! nous parlerons de ça à M. le curé, la prochaine fois que nous irons à confesse. »

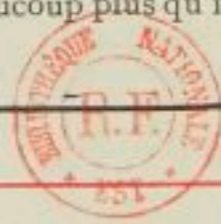
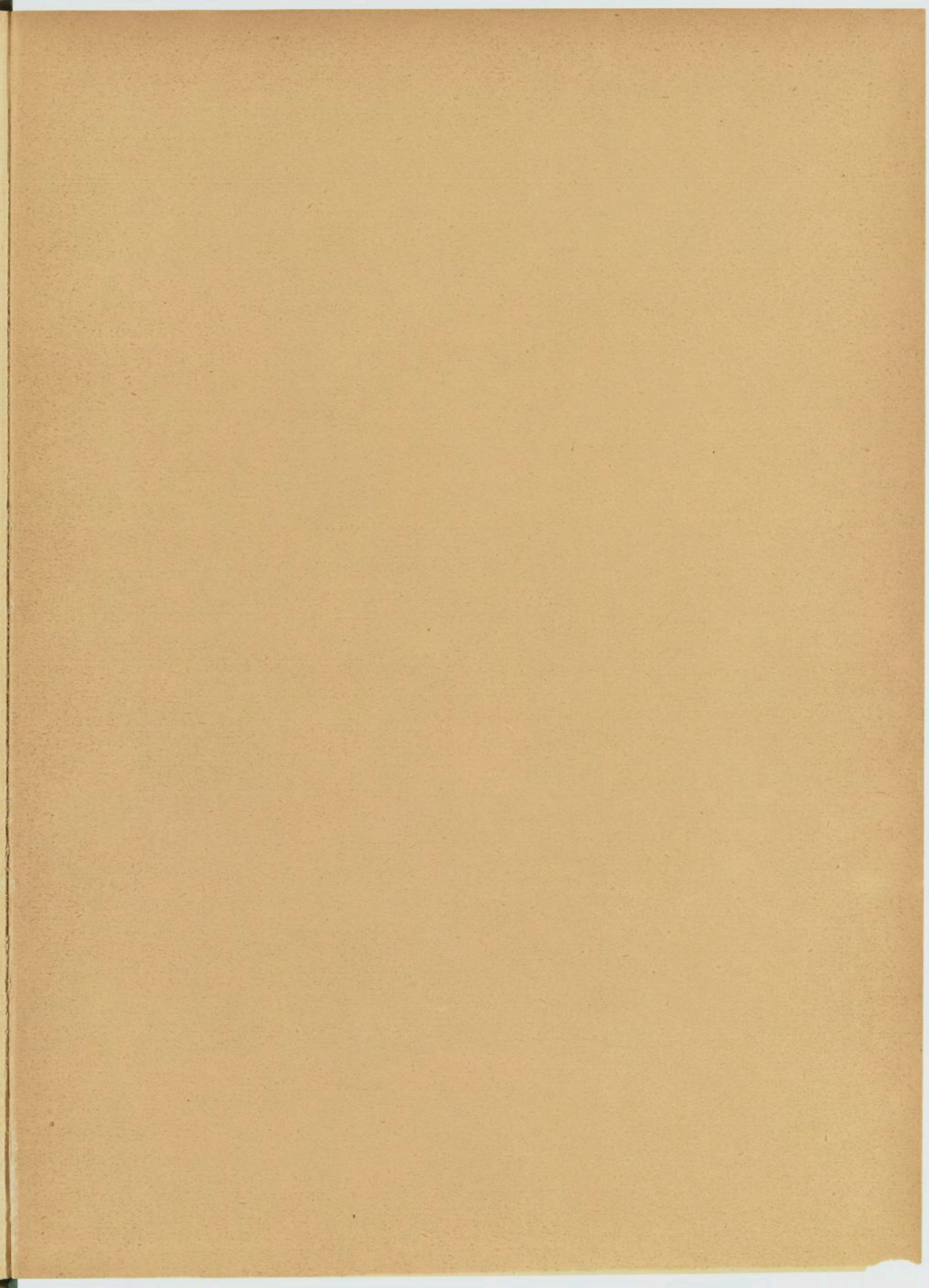


TABLE DES MATIÈRES

	Pages.		Pages
Chez Madame Capharnaüm.	4	Les débuts de Louch...	34
La sortie des écolières.	5	... Et ses fiançailles avec Marie Quillouch.	35
La gouvernante gouvernée.. . . .	6	Le mariage.	36
Ne remettez pas au lendemain.	7	Grandeur et décadence.	37
L'oncle Corentin écrit.	8	Réunion de famille.	38
Les générosités de Rastaquouéros.	9	Une scène attendrissante.	39
Parti sans adresse !	10	La visite du château.	40
Désastre ou ennui ?	11	Bécassine sur le toit	41
Le drame à l'office.	12	Les souvenirs de l'oncle Corentin	42
Le rire près des larmes.	13	A quoi servent les mots croisés.	43
Mission de confiance.	14	Un cauchemar	44
Le Gros est-il là ?	15	Par escalade	45
Le départ mouvementé.	16	Louch-Palace.	46
Bécassine se justifie	17	Il faut distraire Bécassine.	47
L'aimable voyageuse.	18	L'arrivée de la caravane	48
Vers le déraillard	19	En un coup.	49
Erreur de chemin	20	Un chemin semé d'obstacles.	50
Faute d'une indication !...	21	Les dangers du chantier	51
Les promenades de M. le Maire.	22	Une vieille amie.	52
La lettre mal affranchie.	23	Une entrée triomphale.	53
Chez les Labornez.	24	On essaie Fringante	54
Corentin est généreux	25	Une excursion mouvementée	55
L'Hostellerie du Genêt Fleuri.	26	Est-il Breton?	56
Un village en émoi.	27	La fin du journal	57
Où l'on retrouve Marie Quillouch.	28	Le mystérieux Pedro.	58
Effusions de famille	29	Prisonnières à Larcoët.. . . .	59
A la fenêtre.	30	Le tirage de la Loterie	60
Les dangers du stylo.	31	Demain à Grand-Air.	61
Le journal de Bécassine.	32	« Faisons nos comptes ! »	62
Les papotages de M ^{me} Lebrech	33	Le scrupule de Bécassine	63









IMPRIMERIE
CHARAIRE
A SCEAUX.
13.631. - 8-35.